VITTORIO EMANUELE

253
3 G
32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Al distintissimo Archeologo [illegible] Secchi
1850
Giuseppe Valentine

ROMA

ÉTUDES

SUR

LES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES

DE

PERSÉPOLIS, HAMADAN, VAN ET KHORSABAD

PAR

PHILOXÈNE LUZZATTO

Prix 5 francs

254

PADOUE

1850

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
253
3 G
32
17
C
I
17
C

ÉTUDES

SUR

LES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES

DE

PERSÉPOLIS, HAMADAN, VAN ET KHORSABAD

PAR

PHILOXÈNE LUZZATTO

PADOUE

CHEZ ANTOINE BIANCHI

1850

Digitized by Google

Digitized by Google

A

M.r GABRIEL TRIESTE

QUI

APPRÉCIATEUR ÉCLAIRÉ DE LA SCIENCE

SAIT ENCOURAGER CEUX QUI LA CULTIVENT

CET OUVRAGE EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

EN GAGE DE PROFONDE ESTIME

ET D'ÉTERNELLE RECONNAISSANCE

par

L'AUTEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

Les découvertes inattendues de M. Botta dans l'aire et dans le voisinage de l'ancienne ville de Ninive capitale de l'Assyrie, située sur la rive occidentale du Tigre, de plusieurs monuments grandioses, partagés en des chambres, dont les parois intérieurs sont couverts par deux rangs de beaux bas-reliefs, représentant des batailles, des sièges, des assauts de forteresses, des processions de captifs, des fêtes, des banquets etc., admirables par l'étude de la nature et par la finesse de l'exécution, en nous révélant tout-à-coup une civilisation inconnue, ont excité au plus haut degré dans tous les rangs de personnes le désir de voir déchiffrées les nombreuses et longues inscriptions qui couvrent l'espace qui reste entre les deux rangs de bas-reliefs, et qui probablement contiennent les annales du peuple assyrien.

Digitized by Google

Quelque naturel qu'eût été ce désir, il aurait été condamné peut-être à rester pendant des longues années un désir, si une circonstance des plus heureuses n'était venue lui montrer la perspective de se voir realisé bientôt.

Les inscriptions des monuments assyriens sont écrites dans un caractère qu'on appelle *cunéiforme*, c'est-à-dire *à forme de coins*, parce que ses lettres sont formées uniquement de *coins* ou *clous*; de sorte qu'en combinant ces clous en différentes manières, et en changeant leur nombre et position, on peut former, et l'on a réellement formé, plusieurs alphabets.

Or, le caractère *cunéiforme* employé sur les monuments assyriens s'est trouvé être le même que celui qui occupe la troisième place dans les inscriptions de Persépolis, Hamadan etc., qui appartiennent aux rois persans de la dynastie renversée par Alexandre le Grand, appelée Achéménide.

Ces inscriptions sont sculptées pour la plupart en trois compartiments; et comme chacun de ces compartiments présente une écriture différente quoique toujours *cunéiforme*, on en a conclu avec raison que chacune de ces écritures cache une langue différente, mais qu'elles n'offrent qu'une seule inscription répétée trois fois et en trois langues différentes, afin d'être comprise par trois peuples divers.

Dès le commencement de ce siècle M. Grotefend s'est occupé du déchiffrement d'un de ces trois compartiments, et précisément de celui qui possède toujours la première place sur les monuments, et qui paraît en conséquence devoir représenter la langue parlée par les Persans mêmes, c'est-à-dire le persan. Par une heureuse coïncidence, dans les inscriptions de ce compartiment que nous appelerons désormais persanes, le nombre des caractères différents était beaucoup plus restreint que dans celles des deux autres compartiments, et en outre les mots étaient séparés par un clou incliné de droite à gauche.

Tout cela devait, on le voit, faciliter le déchiffrement.

M. Grotefend obtint en effet, par beaucoup de sagacité, des résultats curieux, et que les études postérieures confirmèrent en partie. Personne ne peut lui nier le mérite d'avoir démontré le premier que ces inscriptions contiennent le nom de Darius l'Hystaspide et de Xercès son fils. Mais M. Grotefend manquait des ressources nécessaires pour connaître à fond les langues anciennes de la Perse et s'appuyer dans ses recherches sur des données positives. Tel fut aussi le motif par lequel M. Saint-Martin échoua également dans ses essais d'interprétation. C'est à deux savants amis et

qui avaient déjà travaillé ensemble, M. Burnouf en France et M. Lassen en Allemagne, que revient incontestablement l'honneur d'avoir fait sortir l'étude des inscriptions persanes des langes qui la retenaient captive, pour la faire marcher plus librement et avec sûreté à la découverte du vrai.

Ayant une connaissance approfondie de la langue sacrée de l'Inde, et ayant fait revivre par l'analyse grammaticale et comparée la langue du Zend-Avesta, le livre sacré des anciens Persans, dont Anquétil du Perron avait donné, d'après la tradition des Parses, une traduction parfois peu exacte, M. Burnouf aborda l'étude des inscriptions persanes avec plus de sûreté que ses prédécesseurs, et en sortit avec infiniment plus de succès. Il parvint à traduire, à l'aide du sanscrit et du zend, deux longues inscriptions, l'une de Darius et l'autre de Xercès, trouvées près d'Hamadan; et ses traductions furent presqu'entièrement confirmées dans la suite. M. Lassen étendit ses recherches à d'autres inscriptions, et il donna même le catalogue des satrapies ou des provinces de l'empire persan, d'après une inscription de Darius. M. Burnouf avait aussi reconnu ce catalogue et analysé quelques-uns des noms de ces satrapies.

Un savant orientaliste Danois, M. Wes-

tergaard, ayant rapporté, après un voyage en Orient, bon nombre d'inscriptions jusqu'alors inconnues, M. Lassen revint sur le sujet, et compléta son premier Mémoire, en le corrigeant sur les points où les inscriptions nouvelles étaient venues jeter une lumière bienfaisante. Enfin le consul anglais résidant à Bagdad, M. Rawlinson, copia, après d'immenses peines, la grande inscription de Darius, gravée sur le rocher de Behistun, qui contient l'histoire des premières années du règne de ce prince; inscription dont il publia le texte persan, avec sa traduction et ses illustrations, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.*

Après qu'on eut déterminé avec certitude le sens de quelques inscriptions persanes, on tenta de lire et de traduire celles du second compartiment, auxquelles Saint-Martin avait donné le nom de *médiques*, certainement parce que les Mèdes avaient la seconde place dans l'empire persan, après les Perses mêmes.

Ce fut M. Westergaard qui dans un beau travail examina toutes les inscriptions médiques, en établit l'alphabet, et prouva qu'elles étaient réellement, comme on l'avait supposé, la traduction des inscriptions persanes.

Par cela il restait démontré que les inscriptions du troisième compartiment, auxquelles

Saint-Martin avait donné le nom d'Assyriennes, et dont l'écriture se trouva, par une heureuse coïncidence, à peu près identique à celle des inscriptions de Ninive, devaient contenir la même matière que les inscriptions persanes et médiques. Comme on le voit, c'était une grande facilitation pour la lecture des inscriptions assyriennes que de posséder d'autres inscriptions écrites dans le même alphabet, et probablement aussi dans la même langue qu'elles, dont on connaissait d'avance le sens. Il était évident que c'était par les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan etc. qu'on devait entamer le déchiffrement de celles de Ninive. Dans ces inscriptions mêmes on devait commencer par les noms propres de personnes, comme Darius, Xercès etc., et de dieux, comme Ormuzd, qui sont tous précédés d'une marque caractéristique, un clou vertical, et qui devaient probablement être copiés du persan. On devait établir d'abord la valeur des signes qui servent à composer ces noms, et ensuite appliquer ces valeurs aux mêmes signes dans les autres parties de l'inscription, et examiner les mots qui seraient résultés de ces lectures. Mais il n'arrive que trop souvent que ce qui paraît fort facile en théorie devient d'une extrême difficulté, lorsqu'on veut le mettre en exécution.

D'abord les caractères dont la valeur se dé-

duit par la lecture des noms propres sont insuffisants pour nous donner la clef des inscriptions, puisque l'écriture assyrienne ne possède pas comme nos alphabets un seul signe pour chaque articulation, mais plusieurs signes différents, ce qui fait monter le nombre de ses caractères connus jusqu'ici à trois cent environ. Cela multiplie les obstacles à chaque pas, et retarde sans cesse la lecture de ces inscriptions. Et puis les noms propres de personne sont loin d'être exactement transcrits du persan ; ils présentent quelquefois des formes un peu différentes.

A cela joignez qu'on ne possède point de livres écrits par les Assyriens, de façon que nous ne connaissons pas même la nature de leur langue ; et nous ignorons dans quelle langue nous devons chercher à lire leurs inscriptions ; et vous comprendrez aisément que l'utilité des inscriptions assyro-persépolitaines pour le déchiffrement de celles de Ninive n'est pas si grande qu'on l'avait d'abord espéré. Aussi lorsque j'entrepris l'étude des premières inscriptions, ce n'était pas le désir d'arriver à connaître le contenu de celles-ci qui me poussait.

Pénétré d'enthousiasme pour la belle, énergique et sonore langue araméenne de quelques chapitres de Daniel et d'Ezra, je me lançai, il y a cinq ans et demi, à corps perdu dans l'étude des inscriptions assyriennes de Persépolis, qui,

disait-on, étaient écrites en Araméen, dans le désir de reconquérir sur le temps ne fût-ce qu'une seule ligne écrite dans cet idiome.

Pourtant je ne fus pas long temps sans m'apercevoir que mon espérance devait être deçue, puisque les inscriptions que j'avais pris à examiner étaient bien loin de présenter l'idiome recherché. Mais ce n'était pas là une raison pour me faire renoncer à une étude, dans laquelle je venais de faire quelques pas. Il me fallut seulement la régulariser. Je procédai premièrement à la recherche des restes, fort petits à la vérité, de la langue assyrienne épars çà et là dans les auteurs de l'antiquité, et à leur examen philologique le plus sévère que je pus, afin de donner moins de cours possible à l'imagination, laquelle comprenant son importance dans les recherches étymologiques, est tentée parfois de dominer exclusivement celui qui s'y adonne.

L'examen des restes de la langue assyrienne, qui consistent pour la plupart en noms propres de rois, de divinités, de villes, et en titres de charge, me convainquit qu'ils ne pouvaient être expliqués que par une langue bien différente de l'araméenne, par le langage dans lequel sont écrits les livres sacrés de l'Inde, qui est, sinon le père, du moins la plus ancienne branche de la grande famille de langues qu'on appelle Indo-européenne, puisqu'elle

étend ses rameaux de l'Inde et de la Perse sur toute l'Europe — par le *Sanscrit*.

Je conclus aussitôt de ce fait que les habitants de l'Assyrie, du moins ses dominateurs, à qui appartenaient les noms analysés, n'étaient pas d'origine sémitique, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais indo-européenne, puisque leurs noms et ceux de leurs déités ne s'expliquant que par le sanscrit, ils parlaient ou avaient dû parler un idiome sorti de cette souche. Ce résultat, abstraction faite de l'origine de la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions assyriennes, est un fait que je crois incontestable, et de la plus haute portée historique et ethnographique. En effet le peuple riverain du Tigre, auquel appartenait la langue dont les restes s'expliquent par le sanscrit, ce peuple, dis-je, devenait naturellement le lien historique entre les langues parlées au delà du Tigre, dans l'Inde et dans la Perse, et celles parlées au delà de l'Euphrate, dans l'Asie mineure, dans la Grèce, dans l'Italie, et dans tout le reste de l'Europe. Car quoique des études philologiques profondes eussent démontré, par leur comparaison, l'étroite parenté qui unissait ces langues et leur commune origine, il restait toujours à expliquer par l'ethnographie et l'histoire, comment des langues parlées dans des pays si lointains l'un de l'autre pou-

vaient offrir une ressemblance si merveilleuse. Maintenant les deux branches, asiatique et européenne, des langues sanscritiques, ne sont plus si distantes qu'elles l'étaient auparavant; puisqu'entre la Perse et l'Europe il y a un peuple d'origine indo-européenne, situé sur les bords du Tigre.

Ce peuple était parti probablement avec les Indiens et les Persans, ses frères, de la mère patrie de ces peuples, et en conséquence aussi la sienne, le Turkestan, et après avoir voyagé quelque temps avec eux, les avait abandonnés pour se porter plus avant dans l'Ovest et s'arrêter dans l'Assyrie.

Avec lui voyageaient probablement d'autres tribus, également ses soeurs, qui poursuivirent leur voyage et se transportèrent dans l'Asie mineure, et de là en Europe, où ils s'arrêtèrent, en y implantant leur langue, leur religion, leurs usages.

Voilà qui explique la parenté des langues de ce pays avec celles de l'Inde et de la Perse. Pourtant il est certain que les Assyriens ont dû rester même après leur séparation des tribus qui allèrent peupler l'Europe, en relation avec elles, parce que non seulement l'histoire nous raconte leurs conquêtes et leurs établissements dans l'Asie mineure, cette péninsule qui fait face à la Grèce et qui a été toujours avec elle dans

les plus intimes rapports, conquêtes confirmées maintenant, comme on le verra dans ces Études, par les inscriptions assyriennes; mais il est prouvé avec non moins d'évidence, par les monuments de l'art assyrien exhumés de nos jours, et par l'étude comparative avec ceux des autres peuples de l'antiquité qu'en ont faite des archéologues éminents, que les arts de la Grèce doivent leur origine à ceux de l'Assyrie; si nombreux et si exclusifs sont les rapports de filiation qui existent entre l'art archaïque de la Grèce et celui de l'Assyrie.

Dans le même temps que l'analyse des restes de la langue assyrienne m'amenait à ces résultats qui, on le voit, étaient propres par leur importance à éveiller dans le moins phanatique pour l'antiquité le désir d'arriver à la connaissance du contenu des inscriptions assyriennes, c'est-à-dire du peuple qui avait donné à la Grèce, et par elle à l'Europe entière, la civilisation, en lui donnant les arts, je poursuivais avec patience et avec amour l'étude des inscriptions assyro-persépolitaines, par où, ai-je dit, on devait commencer pour arriver à l'intelligence des autres.

Comme résultat de cette étude il me paraissait devoir admettre que la langue de ces inscriptions était une soeur du sanscrit, à laquelle on avait mêlé quelques rares mots araméens.

D'autres pourtant, qui poursuivaient dans

le même temps la même recherche que moi, ont cru parvenir à un résultat tout différent, c'est-à-dire que la langue des inscriptions assyriennes était sémitique, et devait s'expliquer par l'hébreu, l'arabe et l'araméen, avec l'aide aussi du copte, ou ancien langage de l'Egypte. Mais je dois le dire en dépit du désir que j'aurais de pouvoir partager l'opinion de ces savants, les explications données par M. Löwenstern et par M. de Saulcy qui soutiennent en particulier ce système, me semblent laisser encore quelque doute sur la verité de leur thèse, car les lectures sur lesquelles elles sont fondées ne me paraissent pas toutes établies avec cette exactitude et avec cette série de preuves qu'on aime à chercher dans cette sorte d'études.

Le système de M. Löwenstern et de M. de Saulcy paraît être aussi celui de M. Rawlinson, qui possède la version assyrienne de l'inscription de Behistum, dont il a publié seulement le texte persan, comme je l'ai dit ci-dessus.

En attendant qu'il publie cette inscription avec son analyse, nous devons nous borner, pour connaître ses idées, au Mémoire qu'il a fait insérer cette année dans le Vol. XII. Part. II. du *Journal de la Société Asiatique royale de la Grande Bretagne et de l'Irlande* (1). Dans ce

(1) Ce Mémoire a été publié aussi séparément sous le titre de: A Commentary on the Cuneiform inscriptions of Babylonia and Assyria including

Mémoire il cite quelques mots lus par lui dans les inscriptions assyriennes, qui ont de la ressemblance avec d'autres mots correspondants hébreux, arabes et coptes; mais pour juger de l'importance de ces mots il faudrait auparavant connaître quels sont les raisonnements sur lesquels ses lectures sont fondées. En outre il est on ne peut plus singulier que le seul mot ayant une forme araméenne dans tous ceux cités par M. Rawlinson, soit aussi le seul mot araméen et sémitique, que j'aie trouvé dans les inscriptions analysées par moi, c'est-à-dire rabbà, *grand*. Si la langue des inscriptions assyriennes était une langue sémitique, elle devrait présenter des rapports plus nombreux avec l'araméen qu'avec tous les autres idiomes sémitiques, puisqu'il était le plus rapproché de tous de l'Assyrie, tandis que l'hébreu, l'arabe et l'éthiopien étaient plus éloignés d'elle.

M. Rawlinson avoue, dans le commencement de son Mémoire (p. 408), qu'après s'être emparé de chaque lettre et de chaque mot babylonien (ou assyrien) pour lesquels il existe quelque guide dans les inscriptions trilingues, ou par directe évidence ou par induction, il a été tenté dans plus d'une occasion, en cherchant d'appli-

Readings of the Inscription of the Nimrud Obelisk discovered by M. Layard, and a brief Notice of the ancient Kings of Nineveh and Babylon read before the Royal Asiatic Society by Major H. C. Rawlinson.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

quer la clef ainsi obtenue à l'interprétation des inscriptions assyriennes, d'en abandonner entièrement l'étude en désespérant tout-à-fait d'arriver à un résultat satisfaisant. C'est vrai qu'il donne plus bas la traduction de l'inscription assez longue qui couvre l'obélisque découvert à Nimroud par M. Layard; mais exceptée celle des passages qu'on rencontre aussi dans l'inscription assyrienne de Behistun, et qui lui ont donné la première idée de la teneur générale de l'inscription (p. 409 n. 1), on ne peut pas faire beaucoup de cas de cette traduction, puisque, comme il le dit lui-même (p. 431, n. 1), il ne regarde pas son déchiffrement comme une traduction critique (in the light of a critical translation).

Toutes les fois qu'il a rencontré un passage d'une obscurité particulière, il l'a omis; et l'interprétation même donnée par lui de plusieurs des expressions les plus répétées (qu'il nomme *standard expressions*), est à peu près conjecturale. Quelqu'un de ces mots, dont il donne sa lecture, n'est qu'un mot purement sanscrit, reconnu déjà par moi dans les inscriptions assyriennes.

Tel est par exemple l'épithète qu'il lit *néro* (p. 427, n. 3), et qu'il propose de rendre " brillant „; *il est appliqué à plusieurs déités*, et c'est probablement, dit-il, le même mot qui

se présente dans le biblique Nergal. Or *néro* n'est presque certainement que le titre, fort fréquent dans les inscriptions assyriennes de toutes les localités, que je lis *nara*, et qui doit avoir le sens de *roi*. Il est identique au sanscrit vêdique *nara*, qui signifie *conducteur*, *seigneur*, *maître*, *souverain*, et qu'on retrouve dans le gallois *nèr*, *le souverain*, *le seigneur*, *appliqué à Dieu*, *tout comme nara* dans le composé vêdique *svarnara*, *seigneur du ciel*. Quant à Nergal, nom d'une déité babylonienne, et peut-être aussi assyrienne, j'ai déjà adopté dans mon *Sanscritisme* (p. 70) l'étymologie donnée à ce nom par Bohlen, qui voit dans la première partie de ce nom le sanscrit *nara* avec le sens d'*homme*, que ce mot possède aussi en sanscrit.

Il faut par conséquent, avant de juger les travaux de M. Rawlinson, attendre qu'il les ait publiés en entier, ce qu'il se propose de faire sans délai.

La crainte de voir démontrés par le savant anglais des résultats opposés aux miens aurait dû peut-être me faire retarder la publication de mes études, entreprises sans le secours des ressources, infiniment plus considérables, possédées par lui ; et cette dilation m'était en effet conseillée par de respectables amis.

J'ai pensé toutefois que mon ouvrage, fruit de travaux persévérants et consciencieux, ne pouvait ne pas contenir dans tous les cas quelque chose de vrai et d'utile dont il serait injuste de frauder la science, ne fût-ce que la détermination exacte de quelque signe.

La vérité gagne toujours à des efforts séparés et indépendants, et je ne désespère pas d'avoir en quelque part contribué à faciliter sa découverte à d'autres plus heureux que moi.

Mes études sont divisées en deux parties.

La première contient l'analyse de tous les noms propres de dieux, de personnes et de pays qu'on trouve dans les inscriptions assyro-persépolitaines, et se termine par le tableau des caractères dont la valeur est déterminée dans cette partie.

La seconde comprend l'analyse de ces inscriptions assyro-persépolitaines, dont il m'a été possible d'entreprendre le déchiffrement avec mes moyens de lecture, de quelques inscriptions de Van en Arménie, de quelques noms propres de villes ou de peuples des inscriptions de Khorsabad. Une plus ample étude de ces dernières inscriptions aurait été prématurée, puisque le nombre des caractères différents qui s'y rencontrent est beaucoup plus grand que celui des caractères déchiffrés par moi à l'aide des inscriptions trilingues de Persépolis.

Cette seconde partie est terminée aussi par le tableau des caractères dont les valeurs y ont été déterminées.

Après ce tableau j'ai placé, avec le catalogue général des caractères déchiffrés dans mon ouvrage, quelques remarques sur l'alphabet assyrien, considéré en lui-même et en rapport avec les deux autres alphabets cunéiformes, persan et médique.

Qu'il me soit permis, en terminant cette préface, d'exprimer toute ma reconnaissance envers les personnes qui contribuèrent à rendre ce travail moins imparfait en me communiquant avec empressement toutes les ressources littéraires qui pouvaient m'être utiles; et en particulier au savant philologue M. Joseph Almanzi, qui possède une riche et très-précieuse collection de livres anciens et modernes; à mon excellent ami G. I. Ascoli, jeune homme modeste et laborieux, adonné avec amour à l'étude des langues anciennes, et particulièrement du sanscrit; et au savant M. l'abbé Valentinelli, conservateur de la bibliothèque de S.t Marc.

Digitized by Google

ABRÉVIATIONS.

S = Schulz. Mémoire sur le lac de Van et ses environs, dans le Journal Asiatique. Paris 1840 avec Planches.

W = Westergaard. On the deciphering of the second achaemenian or median species of arrowheaded writing. Dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. Copenhague 1844 avec Planches.

B = Botta. Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne. Journal Asiatique. Paris 1847.

M. d. N. = Monument de Ninive. Inscriptions cunéiformes découvertes et copiées par M. P. E. Botta. Extrait du grand ouvrage publié par ordre du gouvernement, sous le titre de Monument de Ninive. Paris 1848.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

§ 1.

ORMUZD

Voici la forme assyrienne la plus commune du nom du Dieu Ormuzd, appelé dans le Zend-Avesta Ahuramazda et dans les inscriptions persanes Auramazda :

A. U. Rª. Mª. Z. D. A. (1).

Examinons un à un tous les signes qui composent ce nom propre, et voyons s'il ne nous serait pas possible de nous rendre compte, sinon avec certitude, du moins avec quelque probabilité, de la valeur respective de ces mêmes signes.

Le premier est aussi initial dans le nom d'Achéménès (§ 2.); dans celui de Darius il vient quelquefois après l'initial, qui probablement est un D, et avant un autre signe , lequel d'autres fois suit immédiatement l'initial et peut être un R (§ 6.). Comme on le voit, notre occupe dans ces trois noms propres, Ahuramazda, Achéménès et Darius une place

(1) W. XIV. *a. b.* 1. 16. 20. XVII. 1. 9. 10.

qui ne peut convenir qu'à la voyelle A, car c'est par elle que commencent les deux premiers, et c'est elle aussi qui suit le D de Darius, et qui peut avoir été indifféremment écrite ou omise entre cette consonne et l'R.

En joignant à ces preuves celle que le 𐎠 se présente deux fois dans le nom du mage Gomata, ou Pseudo-Smerdi (§ 5.), après le signe 𐎢, que je prouverai aussitôt posséder la valeur d'M, et après un autre encore que je prouverai aussi bientôt avoir celle de T, je crois pouvoir dire que le signe 𐎠, initial du nom d'Ahuramazda, possède dans l'alphabet assyrien le son de la voyelle simple A. C'est la valeur que je lui attribue aussi au commencement d'un nom géographique de Khorsabad que je lis Amatta [1], et dans lequel je vois le nom d'Amadieh, ville du Kourdistan. Cette valeur lui sera en outre confirmée par beaucoup de mots que j'analyserai dans la seconde partie.

Le second signe du nom d'Ahuramazda 𐎺𐎼 est jusqu'ici un des plus rares; par conséquent sa valeur ne peut pas être déterminée avec autant de probabilité que celle de l'antécédent. Ici il y a à opter entre deux valeurs: celle d'H et celle d'U. En attribuant à notre signe la première de ces deux valeurs, la voyelle U du mot *ahura* serait sousentendue dans l'H (car nous verrons que le signe qui vient après le 𐎺𐎼 n'est pas un U, mais un R); ce que jusqu'à de nouvelles preuves plus concluantes, je ne me crois pas autorisé à supposer. En donnant au contraire à notre signe la valeur d'U, ce serait l'aspiration H, qui aurait été élidée. Or cela n'a rien d'étonnant, car cette lettre manque aussi dans l'Auramazda des inscriptions persanes,

(1) M. d. N. XLIV. 17. XLVIII. 18. LII. 16. LIV. 18.

et à plus forte raison elle pouvait être retranchée dans la transcription assyrienne de ce nom, c'est-à-dire dans l'orthographe d'un peuple qui n'avait appris à connaître le nom d'Ahuramazda que des Persans mêmes.

D'ailleurs cette valeur d'U, que j'attribue au signe ⊢𒁹⊣, n'est pas tout-à-fait dépourvue de quelque appui. C'est en me fondant sur cette valeur que je lis Uwarazma le nom assyrien de la province du Kharizm, qui est dans l'inscription persane Uwarazmiya, pour Huwarazmiya, avec l'élision de l'H primitif que je crois avoir eu lieu aussi dans l'assyrien.

Notre signe se trouve en outre à Khorsabad, dans un nom géographique que je lis *Nakour* (1), en lui donnant la valeur d'U, et qui est parfaitement identique au nom de Nakour que porte un village de la Phénicie.

Passons au troisième signe du nom d'Ahuramazda 𒀭𒌋, pour lequel sa position seule suffirait pour lui faire assigner la valeur d'R. Mais il y a aussi d'autres raisons qui militent en faveur de cette valeur. Ces raisons sont tirées de la substitution de notre signe à d'autres qui possèdent aussi la valeur d'R. Le signe ⊢𒁹⊣, auquel convient la valeur d'R dans les noms de Darius, de Xerxès, d'Artaxerce, du Kharezm, des Gandares, etc. etc., paraît aussi dans un mot qui doit signifier *monde* ou *terre* (2), dont je m'occuperai plus tard, et que je lis *abara*, où l'R, selon l'étymologie sanscrite que je donne à ce mot, est radical et non suffixe. Or quelquefois à cet R ou ⊢𒁹⊣ est substitué dans plusieurs inscriptions notre 𒀭𒌋 (3) qui doit avoir la même valeur que lui. En outre il se substi-

(1) M. d. N. XLVIII. 23-24. LIX. 48 etc. — (2) W. XVI. *a*. 11.
(3) Id. XIV. *a*. 7. XVII. 1. 6. 8. S. VIII. 2.

tue à Khorsabad au signe [illegible] (1) qui est lui-même un substitut du caractère [illegible] R dans quelques orthographes du mot *abara* (2), et dans d'autres mots des inscriptions de Khorsabad (3). Ces substitutions me semblent appuyer la valeur d'R pour notre [illegible]. Mais si l'on ne peut prouver directement par un grand nombre d'exemples qu'il est un R, on peut bien prouver qu'il ne possède pas d'autre valeur dans le nom d'Ahuramazda que nous analysons, car le signe qui le suit est certainement un M.

Je crois donc pouvoir établir que le caractère [illegible] est un R, sinon avec certitude, du moins avec une grande vraisemblance.

Quelquefois ce signe est remplacé dans notre nom par un autre qui est [illegible]. Ce signe est à Khorsabad un substitut de [illegible] simple variante de [illegible] R, avec lequel elle s'échange communément. [illegible] est donc également un R, et cela vient indirectement à l'appui de cette valeur pour le signe [illegible].

Je vais prouver maintenant que le signe [illegible], qui suit l'R [illegible] ou [illegible], est certainement un M.

Il paraît, en premier lieu, au milieu du nom d'Achéménès (§ 2.), dans une place où il ne lui convient d'autre valeur que celle d'M.

Il occupe, en deuxième lieu, la seconde place dans le nom du mage Gomata (§ 5.), place qui ne peut être occupée que par la consonne M.

Il est, en troisième lieu, le pénultième signe du nom du Kharezm, où il précède la voyelle finale A.

Ces trois exemples, joints à d'autres tirés des noms géographiques extraits des inscriptions de Khorsabad,

(1) B. § 34. — (2) S. VIII. 3. — (3) B. l. c.

tels que ceux de *Mana* (1), le מני de l'Écriture (2); de *Namar*, le moderne Nemur, village de l'Assyrie (3); d'*Amatta*, que j'ai mentionné ci-dessus; d'*Armana*, l'Arménie, extrait des inscriptions de Vân (4); et d'autres mots aussi que j'explique en lisant le 𒄭 M, me semblent démontrer que ce caractère possède réellement cette valeur.

Après lui vient un signe très-compliqué, auquel d'après sa position on serait tenté d'attribuer la valeur du Z. Mais nous manquons d'exemples, à l'aide desquels pouvoir vérifier cette hypothèse. Ce signe ne se rencontre qu'une autre fois dans le nom d'Hystaspe (§ 4.), dont il est l'avant-dernière lettre, et où il paraît devoir posséder la valeur d'une sifflante; mais cette sifflante ne semble pas devoir être un Z, mais plutôt un S. C'est pourquoi, tout en admettant que notre signe est très-probablement une sifflante, je ne me sens pas en droit de déterminer s'il est un Z ou un S; d'autant plus que les noms d'Ormuzd et d'Hystaspe, les seuls où ce signe se rencontre, étant étrangers à l'Assyrie, on ne peut chercher dans leur transcription assyrienne une parfaite exactitude.

Si nous ne pouvons établir avec certitude quelle est la valeur de la sifflante en question, il n'en est pas de même pour la lettre qui suit, dont la seule position serait suffisante pour lui faire donner la valeur du D.

Mais cette valeur est confirmée aussi et placée hors de doute, ce me semble, par les noms propres suivants de personnes et de pays.

(1) M. d. N. XVII. 19. XLI. 15. LXXIII. 5 av. l. f. — (2) Jérémie, 51.27.
(3) M. d. N. LVIII. 13. LXV. 5. LXVI. 2. LXXXIII. 2.
(4) S. III. XIII. XIV. 5.

Le nom de Darius qui commence par notre .

Le nom de la Médie, où notre occupe la seconde place après l'M, , qui nous est déjà connu.

Celui des Gandares, ou Gadara, où il occupe la place du milieu.

Enfin celui de Sparda, où il est le dernier signe du mot.

Quant au dernier caractère , je pense qu'il est un A, cette valeur lui convenant dans les noms propres de Xerxès (Kchârcha) (§ 7.), d'Artaxerce (Artakchatra) (§ 8.), de l'Arachosie (Aruwata), et à la fin de l'adjectif patronymique Achéménide (Akhamanicha) (§ 2.).

Quelquefois notre signe manque dans le nom d'Ormuzd [1], ce qui tend à lui confirmer la valeur d'une voyelle que je lui attribue.

Il résulte de l'analyse que j'ai faite du nom d'Ormuzd en assyrien qu'il doit être lu:

A. U. R^a. M^a. Z. D. A.

lecture qui reproduit exactement le persan Auramazda.

§ 2.

ACHÉMÉNIDE

Voici comment cet adjectif patronymique est écrit en caractères assyriens:

. . . . [2].

A. Kh^a. M. A. N^i. Ch. A.

D'autres fois il est écrit de la manière suivante:

. . . . [3].

A. Kh^a. M. A. N^i. Ch. Ch. A.

Trois entre les signes qui composent cet adjectif patronymique nous sont déjà connus, car ils se trou-

(1) S. VIII. 1. — (2) W. III. *g.* 4. — (3) Id. ibid. *B.* 5. XIV. 9.

vent aussi dans le nom d'Auramazda, que nous avons analysé : ce sont le premier, le troisième et le dernier. Pour le premier, il est un A, et le troisième un M.

En conséquence il ne saurait rester de doute sur la valeur du deuxième signe, qui ne peut être qu'un Kh. C'est en effet la valeur qu'il possède dans le nom d'Artaxerce, et dans celui de Kharkar. Cette valeur convient aussi à plusieurs de ses substituts, tels que le initial du nom de Xerxès, etc. Il faut remarquer pourtant que dans quelques inscriptions notre signe manque du coin du milieu et qu'il est fait ou (1); car c'est ainsi qu'il se présente presque toujours à Khorsabad.

Passons maintenant au quatrième signe qui est un des plus obscurs de ce paragraphe.

Remarquons d'abord, qu'il disparaît entièrement quelquefois entre l'M et le (2), encore inconnu, de notre nom.

Ceci tend à lui faire supposer la valeur d'un A, qui peut avoir été indifféremment écrit ou omis, mais non celle d'une consonne qui difficilement aurait été omise.

En outre voici des faits qui rendent au moins probable cette valeur jusqu'ici hypothétique. Comme l'a déjà observé M. Westergaard, notre est identique au de l'alphabet médique, auquel il donne la valeur d'A (3). Il est donc probable que le même signe possède en assyrien la même valeur d'A. Notre est substitué quelquefois à Khorsabad au que nous savons déjà être un A (4). A Vân, où, comme l'a observé M. Botta (5), le sculpteur n'a pu faire tra-

(1) S. VII. VIII. dern. W. XVI. *b*. 13. XVII. 7. — (2) S. VII. dern.
(3) W. p. 293. — (4) B. § 35. 76. — (5) Introd. p. 379.

verser le clou perpendiculaire ▏ par les horizontaux ▸▸— à cause de la nature très-cassante de la pierre, et a dû donner la forme de ▸▸—▏▸— au ▸▸—▏—, ce signe paraît au milieu du mot que je lis saka [1], *roi*, entre l'S et le K, tandis que ce même mot est écrit à Persépolis avec les seules consonnes S et K, et sans d'autre lettre intermédiaire [2], ce qui fait supposer que le ▸▸—▏—, qui s'y interpose quelquefois, n'est qu'une voyelle.

Le signe ▸▸—▏— est suivi du ◂◂, dont j'ai déjà parlé dans mon Sanscritisme, à l'occasion du nom du roi dont les gestes sont écrites sur le monument de Khorsabad (p. 25).

J'attribue à notre ◂◂ la valeur d'N, la seule qui puisse lui convenir; car il paraît après les syllabes Akhama dans le nom que nous analysons. Voici des considérations qui viennent à l'appui de cette valeur, et qui réfutent celle d'S que lui donnent quelques savants.

Notre ◂◂ se présente quelquefois immédiatement après l'M ⊟▏ [3]; on ne saurait donc lui attribuer la valeur d'S, car dans ce cas, l'N, radical dans le nom d'Achéménès, se trouverait manquer, ce qui est impossible; tandis qu'en attribuant à notre signe la valeur d'N, ce serait la voyelle A qui ne serait pas représentée, ce que nous avons déjà vu arriver dans le nom d'Auramazda. Notre ◂◂ est substitué quelquefois à Khorsabad, comme l'a observé M. Botta [4], par le ⊟▏ que j'ai dit être un M. Selon M. Botta cette substitution doit faire douter ou de la valeur d'M du ⊟▏, ou de celle d'N du ◂◂. Selon moi il n'en est rien, car je remarque qu'il y a en assyrien une autre forme

(1) S. II. n. VI. 1. 19. — (2) W. XIV. *A.* 4. 5.
(3) S. VII. 3. 20. — (4) § 62.

de l'N qui est : c'est pourquoi il me paraît être certain que c'est lui qui doit être substitué au et non M, ce signe n'ayant pris la place du que par une erreur du lapicide ou du copiste, très-explicable par la grande ressemblance qui passe entre ces signes.

Me voici maintenant à prouver que est réellement un N.

Ce signe existe dans tous les trois alphabets cunéiformes, persan, médique et assyrien.

Dans le premier il possède certainement la valeur d'N, comme on peut s'en convaincre par le Mémoire de M. Rawlinson sur l'inscription de Behistun et sur l'écriture persane (1).

Il possède aussi la même valeur dans le médique, comme cela a été prouvé par Westergaard dans son Mémoire sur cette écriture (2).

Le même signe existe aussi dans l'écriture assyrienne, où il est d'un usage fréquent, particulièrement dans les inscriptions persépolitaines. Il y a même dans ces inscriptions un verbe qui revient fréquemment dans la formule de l'invocation, et qui doit signifier *donner, créer* (signification que je justifierai plus bas par le sanscrit), dans lequel entre le (3). Je lis ce mot, en prenant notre signe pour un N, Sakana. Or, ce mot offre dans quelques inscriptions, à la place du , un autre signe inconnu (4). Mais ce signe possède la valeur d'N, et cela pour deux raisons:

I.° parce qu'il occupe la troisième place dans le nom du pays de Yawan ou Jonie (le יון de l'Écriture), dans lequel il ne lui peut convenir d'autre valeur que celle d'N (5);

(1) p. 134-5. — (2) p. 280. — (3) W. XIV. n. 2.
(4) S. II. n. XI. 4. — (5) W. XVIII. 6. 16.

II.° parce qu'il est très-semblable au ◁▷, signe qui représente un autre N dans l'alphabet médique [1].

Voilà établi le son N pour ▷⊏⊐, et en conséquence aussi pour ◁◁. Cette valeur lui est encore confirmée par le nom original de Ninive, Ninâ (cf ἡ Νίνος), qui revient fréquemment dans les inscriptions de Khorsabad; par le nom du Roi Nibaka; et par le mot nara, *roi*, qui existe dans les inscriptions assyriennes de toutes les localités.

Passons du ◁◁ au signe qui le suit ◁⊓▷. C'est un signe qui existe aussi dans l'alphabet médique, où il possède le son CH [2]. Ce son lui convient aussi en assyrien dans notre mot, où il répond au CH du nom persan Hakhamanich, et dans le nom de Xerxès que je lis Kchârcha, où il est substitué à la fin par un autre signe ▽ qui est aussi un CH en médique [3], et qui a en assyrien la valeur du CH dans le nom d'Artaxerce (Artakchatra). C'est donc le son CH que j'attribue au signe ◁⊓▷.

Le signe ⊿▷— qui le suit, et qui complète la première orthographe de l'adjectif patronymique Achéménide, est, nous le savons, un A. Cette ortographe se lit donc selon moi:

A. Kh^a. M. A. N^i. Ch. A.

Akhamanich n'est que l'exacte transcription du nom persan d'Achéménès, Akhamanich; et l'A final est le suffixe du patronymique en assyrien. Je rechercherai plus bas l'origine de ce suffixe. Maintenant je vais examiner les signes propres à la seconde orthographe.

Les quatre premiers caractères qui se lisent A. Kh^a. M. A. sont les mêmes que ceux de la première,

(1) W. p. 185. — (2) W. p. 286. — (3) W. p. 288.

que nous avons déjà analysés. Après ces quatre signes viennent deux qui nous sont tout-à-fait inconnus. Ce sont le et le .

Quant au premier, sa valeur se déduit de sa position même. Il se présente après les syllabes Akhama à la place du de la première orthographe que nous avons établi être un N; il ne paraît donc pouvoir être lui même qu'un N. Mais, pour employer les paroles de M. Botta (1), auquel je vais emprunter les arguments suivants, on arrive par une voie indirecte à rendre cette détermination encore plus probable.

Il existe dans les inscriptions de Khorsabad un signe, qui, sauf l'inclinaison des clous horizontaux, est identique à notre signe: c'est . Cette petite différence se rencontre aussi dans d'autres signes, dans lesquels elle ne paraît pas entraîner après soi une diversité de valeur. Il en est de même probablement pour nos deux signes.

Or le dernier a pour équivalent un autre signe différent, le ; et cela

I.° parce qu'il s'y substitue directement une fois;

II.° parce qu'il a le même équivalent que lui, le .

Si l'on arrive donc à démontrer que est un N, l'on aura dans le même temps démontré que a aussi cette valeur.

Mais qui est un substitut de l'est aussi de ou que nous savons être un N; est donc un N; et l'est aussi, car il est son substitut.

Donc pour les raisons susdites possède également la valeur d'N. Aux preuves tirées de la substitu-

(1) § 25. p. 484.

tion des signes pour la valeur d'N du on peut joindre sa ressemblance frappante avec le N.

Tels sont les raisonnements sur lesquels M. Botta croyait pouvoir appuyer la valeur d'N du , et qui me semblent justes; d'autant plus que je les soutiens par un grand nombre d'exemples qui confirment à ce signe la valeur d'N, et que je citerai tout-à-l'heure. M. Botta pourtant a cru devoir se dédire (1), et cela parce que d'une part il se substitue très-souvent à (2) qu'il assimile à CH, et de l'autre il s'échange avec (3), initiale du nom d'Hystaspe; substitutions que M. Botta croit incompatibles avec la valeur d'N pour ce signe, et qu'il explique en lui donnant, ainsi qu'au — et au , la valeur d'une voyelle.

Mais je pense, comme M. Botta l'avait déjà supposé lui-même (4), que la substitution de à n'est due qu'à une erreur née de la ressemblance de ces signes entre eux; celle de à — (qu'il faut bien se garder de confondre avec dont il possède selon moi une valeur différente, c'est-à-dire celle d'A) s'explique, à mon avis, par une confusion facile à commettre entre et , auquel, d'accord avec M. Botta, je donne, comme on le verra bientôt, la valeur d'A, et qui peut avoir été substitué très-légitimement à — ayant cette même valeur. Voici maintenant les exemples de noms propres et d'autres mots que j'ai dit confirmer la valeur d'N à notre signe. La plupart de ces exemples sont tirés des inscriptions de Vân, où par la raison déjà énoncée il est fait .

I.° Le nom de l'Arménie, Armana;

II.° L'ancien nom de Vân même, Qana;

III.° Zarana, nom d'un roi de Vân;

(1) § 44. p. 142. — (2) § 23. — (3) § 24. — (4) § 25. p. 489.

IV.° Tuan, *roi;*

V.° Vamana, id.;

VI.° Sana ou Saka, id.;

VII.° Kana, *enfant.*

VIII.° Le nom de la Perse, *Iran,* qu'on rencontre fréquemment dans les inscriptions de Khorsabad.

Dans les noms propres et mots suivants il sert à former la marque du génitif singulier.

I.° Qanan, de Qana;

II.° Armanan, de l'Arménie;

III.° Watan ou Matan, de la Matiane;

IV.° Zarakan, de Zaraka, le même que Zarana;

V.° Sananakan, de Sananaka, nom d'un roi;

VI.° Gan, de la terre, du pays.

Ces exemples, joints aux raisonnements précédents, me semblent suffisants pour prouver l'exactitude du son N pour le signe , et je passe au signe qui le suit immédiatement dans la seconde orthographe du nom patronymique Achéménide.

Ce signe doit être un S, car il possède cette valeur dans le médique (1), et cette valeur lui sied bien dans notre nom, dans celui du roi Sananaka, et dans le titre Saka, *roi.*

Après l'S viennent les deux signes qui terminent aussi la première orthographe, et qui sont le CH et l' A.

Avant de clore ce paragraphe je dois avertir le lecteur que quelquefois les deux orthographes dont j'ai parlé ci-dessus se confondent ensemble, c'est-à-dire qu'après l' N de la première se présente le signe , suivi de l' S de la seconde (2). Or quel est ce si-

(1) W. p. 278-79. — (2) S. VII. n.° 3. 20.

gne que quelque savant a confondu, mais à tort, avec le N, dont il diffère par l'absence d'un clou vertical, et auquel il ne se substitue jamais?

La position seule qu'il occupe dans notre nom suffirait à mon avis pour lui attribuer la valeur de la voyelle A. Mais il y a aussi d'autres particularités, qui, comme l'a bien vu M. Botta [1], appuient cette valeur. Il y a dans les inscriptions de Khorsabad un signe qui est certainement identique à , comme l'est à : c'est . Ce signe en a pour équivalent un autre (), qui se substitue au , que nous savons être un A. Donc notre signe possède aussi probablement la valeur d'A, valeur qui lui convenant dans le nom patronymique Achéménide, et lui étant confirmée par d'autres mots, tels qu'abara, *terre*, sera désormais regardée par nous comme sa valeur certaine.

Je dois remarquer encore que l' A final est fait dans deux inscriptions ainsi : , [2]. Mais ces deux signes ne sont, suivant moi, que des erreurs ou des formes peu variantes du .

Voilà terminée l'analyse de la seconde orthographe du nom patronymique Achéménide. Il résulte de cette analyse la lecture d'Akhamanichcha pour cette ortographe, qui ne diffère de la première que par le redoublement du *ch*, qui se présente aussi dans le médique pour notre nom, et pour d'autres lettres aussi, tant dans l'assyrien que dans le médique.

Je me borne ici à constater ce fait qui est indubitable, sauf à en démêler, si faire se pourra, les motifs dans une autre occasion. Il ne me reste à présent qu'à trouver dans quelque langue ancienne de l'Asie le

(1) B. § 44. — (2) S. l. c. Flandin, XXVI. bis. 20.

suffixe patronymique *a* que nous avons rencontré à la fin de l'adjectif patronymique assyrien *akhamanicha,* où il répond à l'*iya* du persan Hakhamanichiya.

M. Löwenstern et M. de Saulcy ont oublié que Hakhamanichiya était un nom patronymique, et ils l'ont considéré comme le simple nom propre d'Achéménès, qui est au contraire Akhamanich; en conséquence ils ne donnent pas d'étymologie pour le suffixe patronymique assyrien A. M. Löwenstern a voulu même retrouver dans l'assyrien l'exacte reproduction du persan Hakhamanichiya, en donnant ici au ▲▸▸ la valeur de l'Y, tandis qu'il lui donne autre part celle d'A. Mais il est évident qu'*iya* n'étant qu'un suffixe, ce suffixe pouvait être différent dans les deux langues, assyrienne et persane, et qu'il n'était pas nécessaire en conséquence que l'assyrien transcrivît exactement le persan Hakhamanichiya. C'est ce qui a réellement lieu, car l'assyrien emploie le suffixe A, tandis que le persan se sert du suffixe patronymique sanscrit *ya,* modifié par lui, d'après ses règles euphoniques particulières, en *iya.*

Quant au suffixe assyrien *a,* il existe aussi, comme le persan *ya,* en sanscrit, où il est employé pour former des patronymiques, avec ou sans Vriddhi de la première voyelle du mot; p. e. Vaivasvata *descendant de Vivasvat* (1), Atharvana, *fils d'Atharvan,* Mânucha, *descendant de Manus,* Nâhucha, *descendant de Nahus,* Turvaça, *descendant de Turvaça* (2). Nahus et Turvaça sont avec Anu, Yadu et Pûru, les pères des cinq tribus indiennes.

La première marque grammaticale que nous rencontrons donc dans les inscriptions assyriennes est d'ori-

(1) Bopp. Gram. der Sanskrita-Sprache, p. 318.
(2) Benfey. Die Hymnen des Sama-Vêda, Glossar. p. 21. 147. 111. 80.

gine purement sanscrite. Cette remarque faite, je passe aussitôt à l'analyse d'un autre nom propre fort important.

§ 3.

CYRUS

Voici le nom assyrien du grand Cyrus, ou, selon d'autres, de Cyrus le jeune, le malheureux fils de Darius deuxième, tel qu'on le trouve sur les piliers de Murghab.

Kᵘ. R. Rᵘ.

Le premier signe est très-semblable au Qu et au K de l'alphabet médique; c'est pourquoi je lui donne une valeur semblable à celle de ces signes. Aucune valeur en effet ne lui convient mieux que celle de Ku dans notre nom qui est écrit en persan Kurus; elle lui est confirmée d'ailleurs par son équivalence, quoique indirecte, avec le initiale du nom de Xerxès, qui possède, comme nous le verrons plus bas, la valeur du K. Le s'échange avec le dans le mot qui signifie *il a créé, donné,* comme on peut s'en convaincere en confrontant l'inscription n.° XI (l. 4) de Schulz, avec celle de la Pl. VII. l. 4. 5. 7. du même auteur. Or le s'échange dans le mot Saka avec (cf. Westergaard. Tab. XVII. E. l. 4. et Schulz n.° 4., l. 28. av. la fin et passim) qui n'est qu'une variété du K, comme on le voit en comparant le nom d'Arbaka dans Schulz Pl. I. n.° 2, l. 20 et passim avec Pl. III. 2.° XII. l. 2. 4. Tous ces faits

réunis me semblent suffire pour prouver que le 𒁹 a réellement la valeur de Q ou K, que d'autres mots viendront lui confirmer.

Le second signe, auquel sa position ici donne la valeur de l'R, la possède réellement, car il se substitue au 𒀀𒁺 R dans le mot abara, *terre.*

Il possède en outre cette valeur dans le nom de la ville de Karran, le חרן de la Bible, à Khorsabad, et dans celui du peuple Wakarda, qui rappelle le fleuve Achardeus de Strabon, lequel du Caucase coule dans la *Palus Maeotis.*

Dans ce dernier nom même on trouve quelquefois à sa place le 𒁺𒀀 que j'ai déjà dit être un R.

La valeur de *Sch* que M. Löwenstern attribue à priori au troisième et dernier signe, le 𒋗, me paraît inacceptable, car ce signe ne se présente jamais avec cette valeur; il se substitue au contraire au signe 𒁺𒀀 R, à Vân et à Khorsabad, dans le nom géographique Karkara. En conséquence je lis Kurru le nom assyrien du célèbre Cyrus; et non Kurus comme en persan. Cette différence ne consiste pas seulement dans l'absence de l'S final de Kurus, marque du nominatif, absence qui a lieu aussi dans le médique Quro; mais aussi dans la réduplication de la semivoyelle R, par laquelle il me semble que l'assyrien Kurru se rattache plus directement que le persan Kurus au zend Huçrava ou Huçru, forme primitive de ce nom, par l'assimilation de la sifflante Ç avec la liquide suivante R. Car je crois, comme l'a supposé M. Burnouf (1), que Kurus, כורש ou Κυρος, ne sont que l'altération de Khosroes ou Cosru, orthographe qui a conservé plus fidèlement

(1) Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, p. 173-4.

la forme originale Huçru, quoique les sources qui nous la font connaître soient moins anciennes que celles où l'on trouve כורש et Κύρος. Je suppose comme lui que le rapport qu'on a établi déjà anciennement entre Κυρος et le persan Khor (Soleil) est accidentel, et qu'il faut remonter, pour avoir la forme primitive du nom de Cyrus, de ce mot à Khosru, dont l'orthographe ancienne était Hussrub, qui n'est qu'une faible modification du zend Huçrava, Huçrava-n̆gh, nom véritable d'un des princes Kéaniens le plus fréquemment mentionné dans les livres zends.

M. Burnouf fait dériver ce nom du préfixe zend hu (le sanscrit *su*, le grec *ευ*), particule augmentative inséparable des substantifs ou adjectifs qui la suivent, et du substantif zend çravan̆gh, *oreille*, identique au sanscrit çravas, qui a la même acception, outre à celle d'*audition*. Le n̆gh représente, comme il est d'ordre en zend, la terminaison sanscrite du nominatif singulier, S.

Le nom entier est un adjectif possessif de la classe appelée Bahuvrihi en sanscrit, auquel il faut suppléer l'idée de possession; et il doit être traduit, d'après M. Burnouf, par: *celui qui a de belles oreilles*, c'est-à-dire *qui entend bien, obéissant, docile*.

Ce nom paraît aussi comme simple adjectif dans les livres zends, et M. Burnouf le traduit de même par: *celui qui écoute bien* (1).

J'adopte sans hésitation l'étymologie proposée par le savant philologue français pour notre nom, mais il me semble qu'on peut en donner une traduction différente de la sienne.

Il est vrai que le zend çravan̆gh et le sanscrit çravas possèdent tous les deux le sens d'*oreille*, mais

(1) Brockhaus. Vendidad Sade. Leipzig 1850, p. 406. *a*.

ce dernier mot se rencontre fréquemment dans les Vêdas avec celui de *gloire, renommée,* qui découle directement de celui d'*audition* qu'a ce même mot [1]. Le participe passif de la racine çru — écouter — dont il dérive, qui est çruta, signifie [2] en zend *ouï* et en même temps *célèbre,* comme le grec κλύτος, et le latin *clitus* (dans *in-clitus*) qui en dérivent.

De même en latin *audio* signifie *écouter,* et en même temps *avoir* (*bonne* ou *mauvaise*) *renommée.* En hébreu שָׁמַע signifie *écouter,* et שֵׁמַע *renommée.*

M. Benfey compare au sanscrit çravas le grec κλέος, et je lui comparerais aussi volontiers le latin *gloria.*

Le mot çravas est employé, selon moi, avec le sens de *gloire* dans plusieurs noms propres: p. e. Satyaçravas, *qui a une vraie gloire,* nom d'un poëte du Rig-vêda [3]; Dîrghaçravas, *qui a une longue gloire;* et Prithouçravas, *qui a une grande gloire,* noms de rois mentionnés dans le Rig-vêda [4].

Il existe aussi dans le Rig-vêda le nom Suçravas, forme sanscrite du zend Huçravan̆gh, porté par un roi ancien de l'Inde, qui n'a de commun avec notre Huçravan̆gh que le nom [5]. Or ce mot Suçravas paraît dans le Sama-vêda non plus comme nom propre, mais comme adjectif, tout comme l'Hucravan̆gh zend; et M. Benfey le traduit par: *très-fameux, très-célèbre* [6].

J'ai grande envie de donner cette signification,

(1) Benfey. Sama-vêda. Glossar. 185. *b.* — Bopp. Glossarium sanscritum. 355. *b.* — (2) Burnouf. Journal. Asiatique. 1845. p. 287.

(3) Benfey. Sama-vêda. Glossar. 189. *a.*

(4) Langlois, Rig-vêda. Paris 1848, T. 1. Section I. Lecture VII. Hymne XVIII. 11. p. 216. Lect. VIII. Hymne IV. 21. p. 231.

(5) Langlois, Section I. Lecture IV. Hymne VII. v. 9. 10. p. 104.

(6) Sama-vêda, Glossar, 199. *a.*

qu'il possède lorsqu'il est adjectif, au mot Suçravas lorsqu'il est nom propre. Alors le nom zend Huçravan̆gh aurait le même sens, et les noms de Khosroes et de Cyrus, dont il est la forme primitive, seraient synonymes de ceux d'Euclide, de Clearcus, de Clitarcus, de Clitus, de Claude etc.

Il me semble encore, ce que M. Burnouf ne croit pas appuyé sur des preuves solides, mais qu'il désire voir démontré, pour pouvoir établir avec certitude l'époque d'une partie des livres zends, que le célèbre Kéanien Huçrava des Hieschts ou hymnes zends, est le même que le grand Cyrus. Voici les raisons qui servent d'appui à mon opinion.

I.° Tout ce que les Parses disent des vertus de Khosru ou Huçrava peut s'appliquer très-bien à Cyrus, des vertus duquel Xénophon, probablement d'après les Persans, nous fait un tableau si séduisant, dont il aura seulement chargé les couleurs selon ses idées de morale et ses principes politiques.

II.° Dans les livres zends Vîstâçpa, Roi ou Satrape de la Bactriane, est représenté comme contemporain ou vivant peu de temps après le roi Huçrava. Or, l'on sait que le Vistâçpa des inscriptions persanes, père de Darius, était précisément contemporain de Cyrus, auquel il survécut pourtant plusieurs années. Cette coïncidence ne me semble pas pouvoir être fortuite; par conséquent je crois le Vîstâçpa des livres zends identique au Vistâçpa père de Darius; et le Huçrava, ou Huçru des mêmes livres, identique au grand Cyrus des historiens Grecs (1).

(1) Le célèbre W. Jones doutait si peu de l'identité de Huçrava ou Khosru avec Cyrus, qu'il disait dans son Discours sur les Persans: « S'il m'arrive jamais de douter que Louis Quatorze et Lewis the Fourteenth aient

En faveur de l'identité du Vistâçpa père de Darius avec le Vîstâçpa des livres zends, qui s'est échangé chez les historiens persans en Gustasp, milite l'identité du nom du fils que la tradition persane attribue à Gustasp, avec celui que cette même tradition donne au célèbre fils d'Hystaspe. D'après cette tradition, le fils de Gustasp s'appelle Asfendiar. Ce nom n'offre pas, il est vrai, aucune ressemblance avec celui de Darius ou Daryawusch; mais il est identique, d'autre part, selon moi, avec Eantereafesch, nom que les Perses disent avoir été celui de Darius qu'ils appellent aussi Darab. Eantereafesch n'est, comme l'a montré M. Burnouf, que l'altération des deux mots zends antaré (entre) et af-s (eau). Asfendiar n'est, ce me semble, que la transposition de ces deux mots antarè et afs, avec la metathèse de l'*s* avant l'*f* dans Asf, et la débilitation du *t* en *d* dans Endiar. Quant au mot Eantereafesch, ou Antareafs, il n'est, selon moi, qu'une corruption du nom même de Darius, qui est écrit dans la Bible Daryawesch ou Dareyawesch, et dans les inscriptions persanes Darayawusch, et qui a pu devenir facilement dans la bouche du peuple Tareafesch ou Tareafs par le changement du D en T, du diphthongue *ay* en *e*, et du W en F. On le voit, abstraction faite de la syllabe initiale Ean ou An, Eantereafesch ou Antareafs offre déjà une grande ressemblance avec Darayawusch ou Dareyawesch. Mais cette ressemblance devient encore plus frappante si nous nous rappelons que le nom de Darius est écrit en hiéroglyphes égyptiens *Ntarius* (1),

été un seul et même roi de France, alors, et seulement alors, je douterai que le Khosru de Ferdoucy ait été le Cyrus du premier hystorien de la Grèce et le héros du plus ancien roman politique et moral. »

(1) Rosellini. I monumenti dell'Egitto e della Nubia, Tom. II. Pisa 1833, p. 170 et suiv.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

avec un N prosthétique, qui répond exactement à l'N de la syllabe Ean ou An que le nom d'Eantereafesch présente en dessus des lettres du nom Dareyawesch. Cet N aura été ajouté très-anciennement, par quelque particularité de dialecte, dans le langage vulgaire de la Perse, et il aura été conservé seul dans le nom de Darius sur les monuments de l'Égypte, et avec l'addition d'une voyelle euphonique — Eantereafesch — dans les bouches des Parses.

On opposera peut-être à l'identification d'Asfendiar avec Darius, que le premier, d'après la tradition persane, n'a jamais régné, et qu'il est mort au contraire avant de monter sur le trône en combattant des rebelles.

Pour réfuter cette objection il suffit d'observer par qui les traditions relatives à l'histoire des rois persans achéménides nous ont été conservées. On sait que ces traditions ont été recueillies au moins sept siècles après Darius par les rois Sassanides, qui avaient à coeur de faire revivre tout ce qui rappelait les anciennes gloires de la Perse, oubliées pendant tout le temps que dura en ce pays la domination étrangère des Grecs et des Parthes.

Mais quelle que fût la diligence des rois persans pour recueillir les récits traditionnels des anciens temps, il s'en faut de beaucoup pour qu'ils aient rassemblé toute l'histoire ancienne de la Perse.

Ce qu'ils purent rassembler ce furent seulement les débris de l'histoire de quelques-uns des rois dont la mémoire s'était conservée plus longtemps entre le peuple par les récits poétiques et toujours en plus fabuleux des exploits de ces héros.

Il n'y a donc pas à s'étonner si Darius Hystaspe

a été détrôné par la tradition avec tant d'autres rois. Voici ce que cette tradition rapporte au sujet d'Asfendiar fils de Gustasp que j'identifie avec Darius. Elle dit que son père lui avait promis de lui céder le trône, de son vivant même; mais qu'ayant retiré sa promesse, il envoya son fils combattre dans le Séistan, où il rencontra la mort.

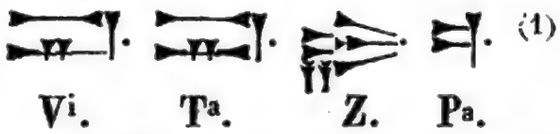
La première partie de ce récit n'est pas sans un peu de vérité, car nous savons par l'inscription persane de Béhistun que lorsque Darius monta sur le trône de Cyrus, faute d'héritiers plus directs de Cambyse son fils, dont il était cousin au quatrième degré, Vistâçpa son père était encore en vie, mais il jouait un rôle secondaire dans les affaires du royaume; ce qui prouve que ce prince, dévoué à la religion et à la piété, comme les livres zends nous montrent leur Vîstâçpa, avait cédé les droits à la couronne à son fils, plus apt que lui à en supporter le poids. La seconde partie du récit me semble avoir été forgée exprès pour faire plus d'honneur à Vîstâçpa, le protecteur de Zoroastre et le premier qui ait embrassé sa religion. Dans la mort prématurée d'Asfendiar il y a peut-être un reflet de celle de Smerdis ou Bardiya frère de Cambyse, avec lequel Darius peut avoir été confondu.

Le lecteur me pardonnera, je l'espère, cette digression, par laquelle j'ai tâché d'éclaircir un des faits les plus importants de l'antiquité. C'est à M. Burnouf qu'il appartient maintenant de juger si les preuves auxquelles j'ai cru pouvoir appuyer l'identité du Huçrava des livres zends avec le Cyrus de l'histoire grecque, sont telles qu'il les désirait pour pouvoir déterminer la date d'une partie au moins des livres zends.

§ 4.

HYSTASPE

Le nom du père de Darius est écrit de la manière suivante dans les inscriptions assyriennes de Persépolis et de Hamadan :



(1)

Le nom d'Hystaspe est écrit, comme nous le savons, dans le Zend-Avesta, Vîstâçpa, nom qui vient, en suivant la belle et ingénieuse étymologie de M. Burnouf, des mots zends Vîsta et Açpa. Vîsta répond au sanscrit Vitta, car comme j'en ai porté un exemple dans mon Sanscritisme, le zend aime à changer une dentale au devant d'une autre dentale en sifflante. Vitta peut avoir deux sens en sanscrit, car il est le participe passif du radical Vid, *obtenir, posséder, acquérir,* et il est aussi un substantif neutre qui a l'acception de richesses (divitiae). Açpa répond au sanscrit açva *cheval,* et il existe aussi, selon moi, en chaldéen dans le nom du grand eunuque Achpénaze (Sanscritisme, p. 72). Le nom entier de Vîstâçpa, qui serait en sanscrit Vittaçva, a donc la signification de : *celui qui a acquis, qui possède des chevaux,* ou *qui est riche en chevaux* (2).

La forme de Vîstâçpa qu'on trouve dans les livres zends de Zoroastre est aussi la seule qui paraît dans les inscriptions persanes des rois descendants d'Hystaspe.

Or, comme cela résulte de la simple inspection des signes dont se compose en assyrien le nom d'Hystaspe, la forme zende de ce nom n'est pas exactement reproduite par l'assyrien, qui ne présente que quatre let-

(1) W. XIII. *B.* 4. S. VIII. 3. av.-d.

(2) Lassen. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. 1844. VI. 1. p. 12.

tres, tandis que l'exacte reproduction de Vîstâçpa en exigerait au moins cinq, c'est-à-dire V, S, T, S, P, abstraction faite des voyelles.

Ce ne peut donc être que la forme primitive sous laquelle les éléments constitutifs du nom de Vîstâçpa paraissent en sanscrit, qui est représentée par l'assyrien.

En effet la forme de Vittaçva peut facilement être réduite à quatre signes, par la suppression du premier *t*, ce qui est tout-à-fait impossible pour Vîstâçpa. De cette observation il me semble pouvoir tirer la conséquence que l'assyrien devait être un dialecte assez proche de l'ancien persan, par conséquent un langage sanscritique, non pas sémitique.

Car, pour qu'on pût dans les inscriptions trilingues de Darius ne pas transcrire littéralement du persan en assyrien le nom de Vîstâçpa, et pour qu'on pût au contraire l'écrire sous une forme un peu différente, qui est précisément celle que ses éléments séparés possèdent en sanscrit, il faut nécessairement, ce me semble, que les parties constitutives de ce nom, ou ce nom lui-même, existât dans la langue assyrienne sous la forme sanscrite, ce qui confirme le sanscritisme de cette langue. Cette conséquence serait trop simple et trop naturelle pour que les sémitistes aient pu admettre la lecture dont elle découle. Mais la lecture qu'ils ont proposée se charge heureusement elle-même de sa propre confutation, comme on va le juger. M. Löwenstern lit (*Hi*) *schtazpa* le nom assyrien du père de Darius [1], et il donne aux quatre signes, dont ce nom se compose en assyrien, les valeurs respectives de Ch. t. az. p, en sous-

(1) Exposé des éléments constitutifs du troisième système d'écriture cunéiforme, p. 28.

entendant avant le *ch* la syllabe Hy qui, dit-il, n'est pas exprimée, *comme en hébreu.* A ces derniers mots l'on croirait que d'après une loi ou un usage avéré et très-connu de la langue hébraïque, la sifflante ש sous-entend avant soi une voyelle aspirée.

Mais quelque connaissance de la Grammaire hébraïque nous apprend au contraire:

I.° que jamais voyelle initiale n'est sousentendue, moins encore une voyelle aspirée;

II.° que l'hébreu ajoute un Alef prosthétique à la tête des mots commençant par deux consonnes, dont la première n'ait qu'un Scheva, particulierèment si c'est une sifflante, p. e. אזרוע, אשכול;

III.° que dans le mot שתים la voyelle initiale ne semble pas avoir été ajoutée constamment dans les temps anciens, c'est pourquoi on n'a jamais écrit אשתים; mais les auteurs de la Ponctuation ont adopté cette prononciation (Eschtayim) et ils mirent le Daguesch dans le ת.

Après tout cela, je ne saurais me persuader que si les hébreux eussent voulu représenter par leur alphabet le nom d'Hystaspe, ils eussent jamais choisi une forme si peu reconnaissable que שתזף Schtazp. Si le nom persan eût commencé par Schta, les hébreux et en général les sémites, y auraient ajouté un Alef au commencement. Or la sifflante étant, dans le nom persan, précédée d'un Vi, et dans le grec d'un Υ précédé d'un esprit rude, conçoit-on que des sémites eussent voulu, s'éloignant tout-à-la fois des lois de leur propre langue et de la prononciation primitive du nom étranger, négliger le Vi ou Hy initial, et commencer le mot par le son antisémitique Schta?

Je crois au contraire que si des hébreux eussent

transcrit en leur écriture le nom d'Hystaspe, ils auraient écrit intégralement la syllabe Hy (Ὑ) en représentant l'aspiration par leur aspirée Hé (ה) et l'Ὑ par leur voyelle Vau (ו), de sorte que Hystaspe aurait été écrit הושתשף (Hustasp). C'est du moins ce qu'on peut arguer du moyen dont ils se sont servis pour transcrire dans leur langue le nom d'Hyrcanus (Ὑρκανος), dont la forme originaire persane, Warkana ou Wehrkana, commence par le W. En effet le nom du prince Macchabéen Hyrcanus II est écrit toujours dans les anciens livres des Juifs הורקנוס (Hurkanos) (1).

Mais tout en admettant que le nom d'Hystaspe doit être lu en assyrien (*Hi*) *schtazpa,* cette forme ne représente pas exactement celle du zend Vîstâçpa qui est aussi, comme je l'ai dit ci-dessus, la seule qui paraît dans les inscriptions persanes. Pour réussir à identifier la forme assyrienne à celle du persan, M. Löwenstern lit celle-ci Histaspa au lieu de Vistaspa, en donnant au signe persan la valeur d'H au lieu de celle de V qu'on lui attribue communément.

« Il est évident, dit-il, que (Vi) ou » (Vi) du nom persan (Vistaspa) doivent être sousentendus dans l'assyrien, ce qui peut avoir lieu pour une » simple voyelle ou voyelle aspirée (Hi), mais ce qu'il » est impossible d'admettre pour une liquide (Vi). J'adopte donc pour ce signe tout uniment la valeur d'un » *h* ou d'un esprit rude, ce qui se montre en parfaite » harmonie avec l'orthographe de ce nom en grec » (Ὑσταστης) » (2).

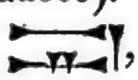
Mais cette valeur est incompatible avec l'étymologie d'une foule de mots persans, où le se rencon-

(1) Talmud Babylonien. Sotà 49. v. Kamà 82. v. Menahot 64. v.
(2) Exposé, p. 49.

tre, selon le témoignage de M. Rawlinson et de M. Benfey, avec la valeur du V. Par exemple: duvitiya, *second* (dvitya en sanscrit); vispa, *tout* (viçva en sanscrit); paruviya, *antécédent* (purvya ou parvya en sanscrit); Babiruviya, *Babylonais* (de Babiru, *Babylone*); nâviya, *flotte* (nâvyâ en sanscrit), etc. etc. (1). Quant à l'harmonie existante entre la lecture Histaspa et le grec Ὑσταασπης, il me semble plus probable de trouver dans les inscriptions persanes le nom d'Hystaspe écrit comme dans le Zend-Avesta (Vistâçpa), que non sous la forme qu'il a reçu en passant dans la bouche des Grecs, lesquels ne possédant pas dans leur langue le son V, le remplacèrent, comme de coutume, par l'esprit rude placé au devant de l'Υ, par lesquels ils représentèrent l'I du persan.

Il me reste maintenant à montrer par l'examen des signes, que la forme assyrienne du nom d'Hystaspe reproduit celle du sanscrit Vittaçva, sauf l'absence d'un T.

Le premier signe, , auquel je donne la valeur de V, se rencontre avec cette même valeur à Van dans le mot Vamana, *roi;* à Persépolis dans le radical Bav, *bâtir;* à Khorsabad dans le nom de la ville de Navara (Nora en Cappadoce).

Le second,  , qui doit être un T, a en effet cette valeur dans le nom d'Artaxerce, dans le pronom démonstratif ata ou atat *ce,* dans le substantif Tata *père,* etc.

Pour le troisième signe, , la valeur d'une sifflante qu'il doit posséder ici, lui est confirmée par le nom d'Ormuzd; mais je ne suis pas en état de déterminer avec exactitude quelle est la sifflante qu'il doit représenter.

Le dernier signe de notre nom est identique au

(1) Rawlinson. The persian cuneiform inscription at Behistun, p. 150-1. Benfey, Die Persischen Keilinschriften. Glossar, s. vv.

𒁹 B persan. Voilà une raison pour attribuer au signe assyrien la valeur que possède son égal en persan. Mais il y a aussi d'autres raisons qui viennent à l'appui de cette valeur. Notre signe paraît dans les noms géographiques de la Perse et de Sparda, où il remplace le P du persan. Dans la singulière inscription de Tarkou il commence, selon moi, un mot que je lis Baha et que j'identifie soit au sanscrit Bahou, *grand,* soit au sanscrit Mah, id. Je conclus donc, sans prétendre déterminer avec exactitude la valeur du 𒁹 assyrien, qu'il doit être ou un B ou un P, mais certainement une labiale.

Ce signe se substitue deux fois au 𒊓, qui est, comme nous savons, un S, ce qui paraît inexplicable à M. Botta.

Pour moi je n'y vois que la confusion facile du 𒁹 avec le 𒁺 que nous savons être un S et qui peut être substitué avec raison à l'autre sifflante 𒊓.

La lecture entière donc du nom assyrien de Vistâçpa est Vitasba ou Vitaspa, qui se rapproche beaucoup de la forme sanscrite Vittaçva, ainsi que je l'avais supposé d'après le nombre des signes.

§ 5.

GUMÂTA

M. Rawlinson a envoyé à M. Botta trois courtes lignes comme échantillon de l'écriture assyrienne de Béhistun, dans lesquelles on trouve un nom propre indiqué, comme à Persépolis et à Hamadan, par le clou vertical qui le précède, 𒀜.

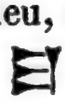
« Depuis la publication du Mémoire de M. Rawlin-
» son, dit M. Botta, j'ai cherché parmi les noms propres
» celui qui pouvait se rapporter à cette inscription.

» Je ne puis faire que des conjectures, mais il m'a » semblé que ces trois lignes devaient être la tradu- » ction assyrienne de l'inscription du mage Gomates, c'est- » à-dire de la petite inscription qui accompagne la figu- » re du mage Gumâta ou Gomates, qui est représenté » sous les pieds de Darius et les mains hautes lui de- » mandant pardon.

» Voici la première ligne de cette inscription :

» Les trois premiers groupes sont, comme à Per- » sépolis, le pronom démonstratif. Le premier après le » clou perpendiculaire serait un G et cette valeur s'ac- » corde bien avec la lecture probable de deux noms de » pays à Nakchi-Roustam. L'M est telle qu'elle nous » est donnée par le nom d'Ormuzd, et il en résulte la va- » leur de *t* ou *th* pour le signe . M. Rawlin- » son seul peut dire si cette lecture est juste, puisque » seul il connait la place de ces trois lignes dans l'ori- » ginal » (§ 15).

Je m'empresse d'adopter la conjecture de M. Botta, qui a été acceptée aussi par M. Hincks et par M. de Saulcy.

Je remarque, à l'appui de cette hypothèse, qu'entre tous les noms propres des personnes représentées dans le monument de Béhistun, aucun ne présente un M au milieu, hors celui de Gumâta, et que c'est précisément l'M  qu'on rencontre au milieu du nom que M. Botta a supposé être celui de Gumâta.

En conséquence de cette identification le premier signe de ce nom devra avoir la valeur du G, valeur qui, comme M. Botta l'a bien vu, lui est confirmée par les deux noms de pays ou de peuples, qu'on trouve

dans la table de Nakch-i-Roustam, des Sattagydes et des Gandares. A ces noms je puis joindre d'autres mots fournis par les inscriptions de Van et de Khorsabad, et sur lesquels je reviendrai plus bas; ce sont le substantif exactement sanscrit, gâ, *terre,* et le nom de caste Magu, *mage.*

Au G suivent l'M et l'A.

Le quatrième signe est , qui doit être un T, valeur qui lui est confirmée par les mots manata, *plusieurs,* rasta, *aqueux,* tra ou thra, *nourriture,* et par sa substitution à d'autres signes, qui ont également, comme nous le verrons plus bas, la valeur du T. Le dernier signe est un autre A.

Cela donne la lecture de Gumâta pour le nom assyrien du mage persan Gumata ou Gomates, qui signifie « celui qui possède des boeufs ».

§ 6.

DARIUS

Le nom du grand Roi qui a fait graver son histoire sur la surface du rocher de Béhistun est écrit le plus souvent en assyrien de la manière suivante:

Dª. R. Y. A. S. (1)

Quelquefois, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire (p. 1), entre le premier et le deuxième signe on rencontre un A (2). Le premier et le deuxième signe nous sont déjà connus: ils sont un D et un R. Le troisième nous est encore inconnu. Le quatrième est un A; et la valeur du cinquième reste encore à déterminer.

(1) W. XIII. *B.* 1. — (2) S. VII. 3. 19. W. XIII. *G.* 3. XIV. 8.

Nous n'avons donc à chercher les valeurs que de deux signes, le 𒁹 et le 𒁹𒁹𒁹. Le premier est très-probablement un Y, comme l'a déjà supposé le premier M. Burnouf [1]. Voici des raisons qui corroborent cette valeur.

I.° Dans l'écriture médique le signe 𒁹𒁹 a cette valeur [2]; or 𒁹𒁹 est presque identique à 𒁹𒁹.

II.° Dans la partie assyrienne de l'inscription de Nakch-i-Rustam, après le nom Spa(r)da, lequel est suivi dans le texte persan du nom des Jounas ou des Joniens, il y a un vide qui peut être rempli par le signe 𒁹, lequel en s'unissant au 𒁹 qui existe sur la pierre, donnerait naissance à la première lettre, Y, du nom assyrien *Yawana* (correspondant au יון, Yawan, biblique), dont les deux autres articulations, *w* et *n*, paraissent réellement dans l'inscription après le (𒁹) 𒁹 rétabli.

En outre notre signe paraît à Khorsabad dans quelques noms propres, où il peut ou doit posséder la valeur d'Y ou I long. Ces noms sont ceux de l'Iran, et d'Indar (l'Andjour moderne), nom d'un village de l'Assyrie.

Passons à l'autre signe inconnu, le 𒁹𒁹𒁹. M. Löwenstern y voit le groupe de lettres *wusch* [3], pour obtenir une lecture du nom de Darius, qui soit en harmonie avec celle du persan Darayawusch.

Selon lui le signe 𒁹𒁹𒁹 n'en est point un seul, mais il est composé des trois caractères 𒁹, 𒁹 et 𒁹, dont chacun a une valeur distincte, c'est-à-dire le 𒁹 celle de W, le 𒁹 celle d'U, et le 𒁹 celle d'S ou Ch. Il propose en

(1) Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, p. 190.
(2) W. p. 278. 280.
(3) Exposé, p. 30.

outre d'admettre pour le ⊢𐏑 l'autre forme 𐏑⊢ qu'on ne rencontre qu'une seule fois dans une inscription des *Monuments de la Perse,* ouvrage dont les copies d'inscriptions fourmillent, au dire de M. Botta, d'inexactitudes et de fautes. En effet la même inscription laquelle dans les *Monuments de la Perse* offre la variante 𐎠𐎠𐏑⊢𐎠 pour 𐎠𐎠⊢𐏑𐎠, présente au contraire dans la copie qu'en a prise M. Stewart, et qui a été jointe aux inscriptions de Schulz (Pl. VIII), la forme ordinaire 𐎠𐎠⊢𐏑𐎠. Mais admettons pour un moment l'orthographe 𐎠𐎠𐏑⊢𐎠, et voyons quelles sont les bases qui servent d'appui au partage que fait M. Löwenstern de ce signe en trois, et aux valeurs de *w, u* et *s* qu'il donne à ces trois nouveaux signes. Quant au 𐎠𐎠 il remplace, selon lui, le 𐎡𐎠𐎢 que nous avons dit être une sifflante dans le nom d'Achéménès, mais qui est pour M. Löwenstern dans ce même nom un I ou un ü allemand et peut, dit-il, avoir servi à représenter la sémi-voyelle V ou W. Mais je ne puis partager son opinion par les raisons déduites dans l'analyse de l'adjectif Achéménide (p. 13), et parce que le son I ou ü, qu'il propose pour 𐎡𐎠𐎢 dans cet adjectif, n'est corroboré par aucun autre exemple. La substitution de 𐎠𐎠 à 𐎡𐎠𐎢 est tout-à-fait problématique, cette substitution ne paraissant que dans une orthographe de l'adjectif Achéménide qu'on trouve dans une inscription des *Monuments de la Perse,* où le signe 𐎠𐎠 est suivi des clous 𐎢⊢ dont M. Löwenstern ne tient aucun compte (p. 70, n. 2).

Une autre copie plus exacte de la même inscription, que je crois être celle marquée D par Westergaard, présente, à la place de ce signe étrange et inconnu, le commun 𐎡𐎠𐎢. Si je ne puis m'induire à croire que 𐎡𐎠𐎢 est une voyelle I ou ü, et que 𐎠𐎠

lui est substitué avec la même valeur, je ne nie pas également que ce signe n'ait une réelle existence à part, sans entrer en composition avec d'autres clous pour former un seul caractère, comme c'est le cas pour . Il l'a certainement dans l'écriture assyrienne et particulièrement dans celle de Khorsabad, comme on le voit par le paragraphe quatrième du Mémoire de M. Botta. Mais ce signe ne peut avoir, à mon avis, d'autres valeurs que celle d'un K, qui lui est attribuée par ses substitutions. Car il est remplacé par le qui n'est sans doute qu'une des variantes du K de Xercès, tout comme l'est de (un D); et par le qui ne diffère évidemment que très-peu ou presque rien de , remplaçant très-frequent du K.

De même que le signe , le a une existence à soi, mais il possède une valeur différente de celle que lui propose M. Löwenstern. Selon ce savant, on devrait voir dans ce caractère un signe représentant indifféremment tantôt l'une, tantôt l'autre des deux voyelles U et I. La première de ces valeurs, qu'il lui attribue dans la division de notre caractère , ne reste confirmée par aucun autre exemple; la seconde, qu'il lui donne dans le mot qu'il lit *a priori* Aisch, *l'homme,* est tout-à-fait incertaine. Je remarque au contraire que le signe , lequel existe dans l'alphabet médique, y possède la valeur du Z (W. 312), valeur qu'il possède aussi probablement dans l'alphabet assyrien, car on obtient ainsi des lectures satisfaisantes pour des noms propres et des mots assyriens, dans lesquels entre ce caractère là. C'est par exemple le substantif Zanata, *homme,* dans lequel on aperçoit au premier coup d'oeuil une racine commune, avec des petites modifications, à toutes les langues de la famille indo-européenne.

Pour ce qui en est du dernier coin ◄, auquel M. Löwenstern donne la valeur de la chuintante *ch* « par- » ce que dans l'inscription de Nakch-i-Roustam il paraît » remplacer le ◄⊢ ou ▽ (sch) », le coin ◄ ne représente, à mon avis, qu'idéographiquement et par abréviation le ◄⊢ ou ▽ dans les seuls cas où ces signes servent à exprimer le pronom relatif *cha*.

De même à Khorsabad il remplace un autre groupe de signes qui sert à exprimer le pronom relatif *aka*. Ce double fait peut être comparé à la substitution, qui arrive dans les inscriptions assyriennes de toutes les localités, du clou horizontal à un autre pronom relatif, *ana* (1).

Dans les autres cas, où ◄ a une valeur phonétique, il semble que cette valeur soit celle d'U, qu'il possède aussi dans le médique (2). Nous en verrons des preuves dans la seconde partie.

Il me semble résulter de ces observations, que quand même la vraie forme du dernier signe du nom de Darius fût ◄◄◄⊢ et non ◄◄◄⊢◄, et que ce signe dût être partagé, comme l'a supposé M. Löwenstern, dans les trois signes ◄◄◄◄, ⊢ et ◄, ayant ici des valeurs distinctes, ces valeurs ne seraient pas celles de *w, u* et *ch,* que ce savant leur attribue.

En conséquence après les lettres *Darya* du nom de Darius, il ne reste qu'un seul caractère, auquel il est impossible de donner le son de la syllabe *wusch*, qui compléterait l'identité du nom assyrien avec le nom persan de Darius. Il faut donc nécessairement admettre que ce nom n'était pas exactement transcrit du persan en assyrien, puisqu'il terminait dans cette dernière langue avec un suffixe différent de celui du per-

(1) B. §§ 23. 25. 30. — (2) W. 278. 280. 299.

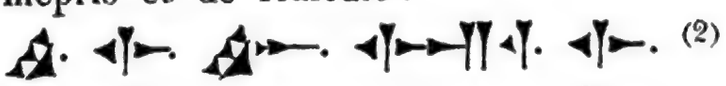
san. Maintenant il s'agit de savoir quel est ce suffixe assyrien. Je dois avouer ici franchement mon insuffisance à résoudre un problème, pour la solution duquel les inscriptions qui sont à ma disposition ne m'offrent aucun secours; l'inconnue qu'il s'agit d'éliminer étant, pour ainsi dire, sans tenants ni aboutissants. Je suis réduit à faire des conjectures sur la valeur de notre . Celle qui me paraît avoir le plus de probabilité, c'est de lui donner la valeur de l'S, terminaison du nominatif sanscrit. Dans cette hypothèse, la syllabe *ya* de Darya, qui précède l'S du nominatif, serait le suffixe sanscrit *ya,* qui réuni au radical Dar (*coercere, contenir, retenir*) formerait un adjectif ayant le même sens que le persan Daryawu, qui signifie, comme l'a bien montré M. Burnouf, *coercitor,* et qui emploie, au lieu du suffixe *ya,* le suffixe *yu,* très-commun en zend et qui s'est détendu en *yawu* (1).

Ce qu'il me suffit pour le moment d'avoir démontré c'est que la forme assyrienne du nom de Darius diffère de la forme que ce même nom présente en persan.

§ 7.

XERCÈS

Voici le nom assyrien du grand roi qui fut la terreur des Grecs, et dont ils se vengèrent en le couvrant de mépris et de ridicule :



(2)

K. Ch. A. Ar. Ch[a].

Quelquefois le dernier signe est remplacé par *ch,* lequel alors est suivi de A (3). Tous les signes dont se compose ce nom nous sont connus, hors du

(1) Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, p. 68, 69.

(2) W. XIII. *G.* 1. — (3) W. XVI. 5. 14.

premier, auquel on est tenté de donner, d'après sa position, le son de la gutturale K, valeur qui lui est confirmée effectivement par beaucoup de noms propres de personnes et de pays des inscriptions de Vân, dans la plupart desquels notre signe revient comme terminaison correspondante au suffixe *unâdi* sanscrit *aka*, comme dans Arbaka, Zaraka, Sananaka, Aranaraka et Karkhara. A Khorsabad notre signe paraît avec la valeur du K dans les noms de Karran et de Wakarda. Si l'on joint à cela la circonstance que la valeur du K sied réellement bien aux équivalents de notre signe, il ne restera plus de doute sur cette valeur. La valeur de la seule lettre inconnue ainsi établie, il me reste à expliquer pourquoi je donne deux valeurs tellement différentes que celles de CH et d'A dans notre nom au signe ◄|►. Je dois dire d'abord que M. de Saulcy donne toujours à ce signe la valeur du *ch*, en lisant notre nom Kchacharcha, au lieu de Kchârcha. Mais cette lecture ne me paraît pas admissible, car elle introduit dans notre nom un élément nouveau et non nécessaire, et qui donne au nom assyrien de Xercès une forme étrange et peu probable.

M. Löwenstern lit notre nom Khchayarcha, conformément au persan, en donnant au signe ⊿►— la valeur d'*y* au milieu de ce nom, tandis que dans celui d'Ormuzd, et à la fin même du nôtre, il lui donne celle d'A (1). Mais tout en donnant la valeur d'*y* au ⊿►— au milieu de notre nom, l'on obtiendrait la lecture de Khchayacharcha, et non celle de Khchayarcha, identique au persan; mais voici l'expédient auquel a recours M. Löwenstern pour éliminer le second *ch* ◄|► qui précède l'R ►||◄|. Il dit que les signes ◄|►►||◄| *chr*

(1) Exposé, p. 31-2.

ne forment qu'une seule lettre mixte ou une combinaison identique à la lettre slave ř, qui se prononce, dit-il, *rch*. Mais je dois remarquer d'abord que le *ř*, qui appartient au dialecte slave de la Bohème, se prononce *rj* et non *rch* (1). Et quand même il se prononcerait *rch* ce phénomène ne serait pas identique à celui du *chr* assyrien. Car dans le *ř* bohème on sous-entendrait un *ch* qui n'est pas écrit (étant simplement indiqué par le signe ˇ placé au dessus de l'*ř*), mais qui se prononcerait après l'*r*. Dans le groupe assyrien *chr*, au contraire, les deux consonnes *ch* et *r* seraient écrites toutes les deux, mais elle seraient transposées dans la prononciation, qui en doit être, selon M. Löwenstern, *rch* ou simplement *r*. Dans ce dernier cas l'assyrien présenterait précisément le cas opposé de celui du *ř* bohème. M. Löwenstern dit avoir retrouvé encore un autre exemple analogue à celui de l'assyrien *chr*, dans la transposition de la dentale *t* au devant de la sifflante, ce qu'on trouve, dit-il, énoncé dans Ewald.

Je vais citer les propres paroles du savant grammairien allemand, traduites littéralement. On verra que le fait porté par M. Löwenstern à l'appui de son hypothèse, et qu'on trouve dans toutes les grammaires hébraïques, n'a rien à faire avec le *chr* assyrien.

« La langue hébraïque, dit Ewald, ne souffre pas » qu'un T précède à la fin d'une syllabe un son-S, com- » me dans *itsater*, car, outre à la difficulté de la pro- » nonciation, il en résulterait que deux sons se fon- » draient en un seul (צ = *ts*, ז = *ds*). Si ces sons » (*t* et *s*) se rencontrent pourtant accidentellement (ce » qui arrive seulement par la prosthèse de la syllabe

(1) Eichhoff. Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, p. 70.

» הת *Hit,* § 106.), alors ces sons sont le plus fré-
» quemment conservés, mais transposés, de manière que
» le faible S précède le dur T, ce qui est beaucoup
» plus facile à prononcer, p. e. הסתתר istater, השתבר
» istaker, השתמר istamer » (1).

Comme on le voit par cette citation, les deux sons *t et s* étant difficiles à prononcer l'un à la suite de l'autre, l'hébreu les transpose dans la prononciation ainsi que dans l'écriture, en écrivant et en prononçant הסתתר *istater,* au lieu d'התסתר *itsater.* En assyrien, au contraire, l'on emploirait, selon M. Löwenstern, dans l'écriture l'orthographe fautive *chr,* et l'on lirait *rch,* ou simplement *r.* Le fait que présente la langue hébraïque est donc bien différent de celui que M. Löwenstern veut retrouver dans l'assyrien.

Rien donc ne justifie, à mon avis, la lecture de *rch* ou d'*r* proposée par lui pour les signes ◁⊤►►⊤⊤◁⊤, ni celle de Khchayarcha pour le nom entier de Xercès.

Je vais porter maintenant les preuves qui corroborent ma lecture d'AR pour les signes ◁⊤►►⊤⊤◁⊤.

Je remarque d'abord que toutes les fois, où, soit dans le nom de Xercès, soit dans d'autres mots, le signe ◁⊤► précède l'R ►⊤⊤◁⊤, il n'en est pas séparé par le point qui distingue les lettres l'une de l'autre, mais au contraire la pointe du clou horizontal du ◁⊤► vient s'enchâsser dans la tête de l'autre clou horizontal de l'►⊤⊤◁⊤ R, de sorte que ces deux signes ne semblent en former réellement qu'un seul. D'autre part toutes les fois où paraît ce groupe ◁⊤►►⊤⊤◁⊤, que nous regarderons désormais comme un signe complexe, il doit posséder la valeur d'*ar.* Témoins les noms d'Artaxercès, de l'Ar-

(1) Ewald. Kritische Grammatik der hebräischen Sprache. Leipzig 1827, § 87.

ménie, de l'Arran et d'Arbacès, que j'analyserai plus bas, où il paraît comme initial. Il est donc impossible de donner à ce groupe d'autre valeur, hors celle d'*Ar*. On m'objectera : comment se fait-il que ◄⊤► qui est même selon vous un *ch*, ait échangé ici sa valeur avec celle d'A ? A quoi je répondrai que probablement le signe ◄⊤► qui paraît dans le groupe que je lis *AR*, ne doit pas être le même que celui que je lis *ch*. Je suppose qu'au lieu de ◄⊤► on doit substituer dans ces cas le signe très-semblable ◄⊤—, qui s'échange même à Khorsabad avec ◄⊤► (1), mais selon moi seulement par une erreur provenant de la grande ressemblance de ces deux signes. Or en donnant la valeur d'A au ◄⊤—, on appuie suffisamment le son d'*Ar* que je donne au groupe ◄⊤►►⊤⊤◄⊤ ou mieux ◄⊤—►⊤⊤◄⊤. Car ce groupe serait alors composé d'un A et d'un R. Voici des faits qui soutiennent la valeur d'A pour ◄⊤—. Le ◄⊤►, avec lequel j'ai dit qu'il est souvent confondu, paraît quelquefois à Vân avec cette valeur, dans le mot Vamana, *roi*, entre l'M et l'N, et dans le mot Ranan, génitif singulier de l'adjectif Rana, *délicieux* (2). Un autre fait appuyant cette valeur a été cité ci-dessus, p. 14. Il me semble résulter clairement de ces faits, que le groupe ◄⊤►►⊤⊤◄⊤ se compose des signes ◄⊤— et ►⊤⊤◄⊤ ayant la valeur d'A et d'R, et qu'il possède en conséquence celle de la syllabe AR (3). Voilà donc justifiée

(1) B. §§ 22. 23. — (2) S. III. n. XIII. 1. 5.

(3) Ces lignes étaient déjà écrites lorsque je reçus le Mémoire de M. Hincks sur les inscriptions de Vân, dans lequel il donne la valeur d'*Ar* aux signes ◄⊤►►⊤⊤◄⊤, d'après un fragment du nom d'Artaxercès, dont je parlerai dans le paragraphe suivant. Mais M. Hincks ne donne pas d'autres exemples certains dans lesquels les signes ◄⊤►►⊤⊤◄⊤ aient la valeur d'*Ar*, hors celui d'Artaxercès et il n'explique pas d'ailleurs comment le signe ◄⊤► auquel il donne la valeur du *Chi*, acquiert dans le groupe ◄⊤►►⊤⊤◄⊤ le son A ; difficulté qui empêcha M. Löwenstern et M. de Saulcy, même après la publication du Mémoire de M. Hincks, d'adopter sa lecture.

archéologiquement ma lecture de Kchârcha, pour le nom assyrien de Xercès. Il me reste à la justifier philologiquement, c'est-à-dire à rendre compte de la différence qui passe entre notre Kchârcha et le nom persan de Xercès, Khchayarcha.

D'abord le nom de Xercès s'écrit aussi en médique comme en assyrien Kcharcha ou Khcharacha [1], et puis la forme assyrienne se plie tout aussi bien que la persane, au sens qu'attribue Hérodote au nom de Xercès, qui est *le guerrier* par excellence, c'est-à-dire *l'invincible*. Car Khchârcha paraît n'être qu'un dérivé du zend Khchathra (guerrier), changé en Khchar par l'élision du *th* aspiré, comme dans puthra (fils), qui est devenu en persan moderne *pur*. Cela est rendu presque certain par la forme sous laquelle se présente en assyrien le nom persan d'Uwakchatra — le Cyaxare des Grecs — qui est, d'après M. Rawlinson, Uwakchara [2]. Le mot Kchathra, modifié en Kchar, paraît aussi dans le nom d'Artakchatra ou Artaxercès, écrit dans les inscriptions grecques des Sassanides à Nakch-i-Roustam au génitif Αρταξαρου [3]. Quant à la dernière syllabe *cha*, elle est selon moi le suffixe sanscrit *sa*, qui se joint à des adjectifs sans en modifier le sens. Dans le persan Khchayarcha, le *cha* final représente le *sa* sanscrit tout comme le *cha* assyrien, et Khchayar représente également, à mon avis, le zend Khchathra, avec cette différence que tandis que le *th* a totalement disparu en assyrien et en médique, il s'est converti en persan en *y*, comme le *dh* de rudh (croître) sanscrit s'est changé en *y* dans le persan moderne *royidan*, et comme le *d* de pâda (pied) s'est changé en *i* dans le persan moderne pâi [4].

(1) W. 320-7. — (2) Rawlinson. Vocabulary of the ancient Persian language. London 1849, p. 85. — (3) De Sacy. Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, p. 31. 100-1. — (4) Burnouf. Journal Asiatique. 1846, p. 42. n.

M. Pott, avant de connaître le Khchayarcha des inscriptions persanes, regardait le nom de Xercès comme un composé dérivant de Kchâr, qui représente le zend Khchathra, *guerrier*, et de *châ* abréviation de Kchahya, *roi*, de sorte que ce nom signifie, selon lui, *le roi des guerriers*. Mais cette étymologie, comme on le voit, ne s'accorde pas avec celle d'Hérodote qui donne au nom de Xercès le sens de *guerrier* (1). Elle lui donne au contraire un sens qu'on ne trouve dans le nom d'aucun roi asiatique ou indo-européen; tandis que celui de guerrier, fort ou invincible, se rencontre dans des noms de roi assyriens et franks sortant de la même race que les Persans. En effet, le nom de Tiglat Pilésér, roi de l'Assyrie, signifie, d'après l'étymologie que j'en ai donnée dans mon Sanscritisme: « Souverain défenseur fort ou vaillant »; celui de Sanhérib « semblable à un lion »; et celui d'Esarhaddon « chef victorieux ». De même dans les noms de rois franks, guerriers comme les rois persans et de la même race indo-européenne qu'eux, je trouve bien des Merowig ou *éminent guerrier*, des Theoderik ou *éminemment brave*, des Hildebert ou *guerrier brillant*, des Hlodowig ou *illustre guerrier*; mais pas un au contraire qui ait le sens de Roi des braves ou des guerriers.

Pour revenir donc à mon étymologie du nom de Xercès qui me paraît être la plus probable, car seule elle confirme exactement la traduction de *guerrier* que donnait Hérodote pour ce nom, ma lecture de Kchârcha pour la forme assyrienne de ce nom en est beaucoup appuyée. Il résulte aussi de cette lecture que le mot primitif dont dérive le nom de Xercès devait être propre à la langue des Assyriens, car il y a subi une

(1) Burnouf. Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, p. 124.

modification différente de celle qu'il présente en persan, mais qui ne sort pas du cercle des lois euphoniques qui régissent, dans les langues de l'Asie dérivées du sanscrit et du zend, les changements et les transformations des mots sortis de ces langues. Ce fait, que l'existence du nom de Xercès dans la liste des anciens rois assyriens mêmes, tirée des ouvrages perdus de Ctésias et conservée par Eusèbe, le Syncelle etc. (1), pouvait déjà nous faire soupçonner, ce fait, dis-je, vient à l'appui du sanscritisme de la langue des inscriptions assyriennes.

§ 8.

ARTAXERCÈS

Nous ne possédons jusqu'ici qu'une seule inscription persane d'Artaxercès. Elle est du dernier des trois rois persans qui ont porté ce nom; c'est-à-dire d'Artaxercès Ochus. Mais cette inscription n'est pas trilingue, elle est en seul persan. En conséquence nous ne pourrions pas connaître la forme assyrienne de ce nom, si par bonheur la ville de Venise ne conservait un vase d'origine égyptienne (certainement acheté anciennement en Égypte par quelque marchand vénitien), sur lequel on trouve le nom d'Artaxercès.

Le trésor de l'église de S^t^. Marc renferme entre autres antiquités très-rares un vase de granite en forme d'oeuf, sur le bord duquel est gravée une inscription cunéiforme en trois petites lignes, au dessous de laquelle il y a une autre inscription en caractères hiéroglyphiques égyptiens. Ce vase est tout semblable à un autre vase égyptien qui existe dans le Cabinet des antiques à Paris, et sur lequel sont gravés les mots *Xer-*

(1) Eusebii, Chronicum bipartitum graeco-armeno-latinum. Venetiis 1818, p. 47.

cès roi grand, dans les trois alphabets cunéiformes, persan, médique et assyrien, et en hiéroglyphes égyptiens.

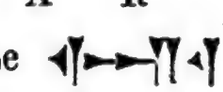
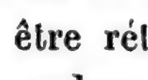
Le savant et zélé conservateur du trésor de S^t^. Marc, M. l'abbé Giacchetti, qui a bien mérité des sciences archéologiques, dirigea, il y a déjà long temps, son attention sur le précieux vase égyptien dont la garde lui est confiée. Il prit lui-même des copies des inscriptions de ce vase, et il les envoya à plusieurs savants archéologues italiens, en les priant de vouloir lui en donner l'explication; mais personne ne put la lui donner. Seulement M. le comte Darrache, dans une lettre datée de Turin le 26 Août 1840, lui ayant signalé, d'après le célèbre orientaliste M. Arri, l'importance des inscriptions cunéiformes, accrut dans le savant conservateur le désir de connaître le sens des inscriptions de ce vase. M. Lanci visita en 1841 le trésor de S^t^. Marc, où il a copié quelques inscriptions arabes qui se trouvent sur d'autres vases de verre, et qu'il a illustrées au long dans son dernier ouvrage publié à Paris sur la paléographie arabe, intitulé: *Trattato delle simboliche rappresentanze degli arabi, e della varia generazione dei musulmani caratteri sopra differenti materie illustrate* (Parigi 1845). Dans cette occasion M. l'abbé Giacchetti le pria de vouloir jeter aussi les yeux sur les inscriptions du vase égyptien.

Après un examen attentif il répondit à M. Giacchetti, que ces inscriptions lui paraissaient contenir le nom d'Artaxercès. Cette supposition a été ensuite pleinement confirmée par la lecture de l'inscription persane cunéiforme et par celle des hiéroglyphes qui l'accompagnent. Le savant voyageur anglais sir Gardner Wilkinson, qui visita le trésor de S^t^. Marc après M. Lanci le 26 Juillet 1841, prit une empreinte de

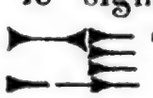
nos inscriptions, publiée dans la Revue Archéologique de 1845 par M. Adrien de Longpérier, qui y reconnut le nom d'Artaxercès suivi du titre Roi grand. Sauf le nom du roi, l'inscription du vase vénitien est donc identique à celles du vase parisien de Xercès.

Malheureusement le vase vénitien n'aida en rien le déchiffrement des caractères assyriens, car les signes de la troisième ligne cunéiforme qui doivent représenter le nom assyrien d'Artaxercès, qui ne nous est connu jusqu'ici par aucune autre inscription, sont presque tous méconnaissables dans la copie de M. Wilkinson. La copie que j'en donne ici a été prise par moi-même en Janvier 1848, et elle reproduit les caractères assyriens constituant le nom d'Artaxercès avec toute l'exactitude possible :

A R T A KH CH[a] T R[a]

Le  *ar*, quoique avec un trou rond au milieu au lieu du , doit être ainsi rétabli, ce trou n'étant que l'effet d'une coupure de la pierre. Le signe suivant qui doit être un *t*, d'après la forme de notre nom en persan, doit être rétabli ainsi  , car celle-ci est la forme du *t* dans le nom d'Hystaspe.

Les trois signes qui suivent nous sont parfaitement connus : ils sont un A, un KH et un CH[a].

Le suivant , qui doit être un *t*, ne doit pas être confondu avec la labiale finale d'Hystaspe, , avec laquelle il a une grande ressemblance, mais qui s'en distingue par la longueur du clou horizontal supérieur. Or, le signe ou est effectivement un substitut du  T de Gumâta, comme on peut s'en convaincre en confrontant l'inscription cotée D par We-

stergaard (Tab. XIV. *a*. l. 3. s. 3. et dernier) avec celle de Schulz (Pl. VII. 3. col. l. 6. et 8. s. 5. et 4).

Lui voilà donc confirmée la valeur de T, déduite pour lui de notre nom [1].

Le dernier signe , auquel on devrait donner le son d'R, est celui-là même qui paraît dans le nom de la Perse avec cette valeur.

Il semble n'être qu'une variante d'un autre signe , qui est substitué, comme l'a déjà observé M. Botta (§ 63), au qui permute lui-même avec le R (v. p. 4 et corrigez l. 1 au lieu de).

J'attribue donc la valeur d'R au , ce qui complète la lecture d'Artakchatra pour le nom assyrien d'Artaxercès, qui sera alors identique au persan Artakchathra.

Je dois dire encore quelques mots sur un fragment d'inscription persépolitaine, copiée par M. Lottin de Laval, qui présente les signes suivants précédés du clou perpendiculaire, marque ordinaire des noms propres de personnes:

M. Löwenstern y voit avec raison le commencement du nom d'Artaxercès [2]. Ce sont en effet les trois premiers signes de ce nom dans le vase de Venise, que nous retrouvons dans notre fragment. Ils sont suivis du signe inconnu qui remplace le *kh* de ce nom, dont il doit être en conséquence l'équivalent.

Il possède en effet la valeur d'une gutturale forte à Vân, dans le nom même de cette ville, Qana; et à Khorsabad, dans celui de Ptolémaïde ou St. Jean d'Acre, Aka. En conséquence notre fragment doit se lire *Artak*.

(1) M. Botta est arrivé, de son côté, quoique par une voie moins directe, au même résultat quant au signe . — (2) Exposé, p. 77.

A l'analyse des huit noms propres de personnes, dont je me suis occupé jusqu'ici, je vais joindre celle des noms de pays ou de nations, qui formaient les satrapies de l'empire persan. Ces noms se trouvent pour la plupart dans l'inscription trilingue de Darius, copiée à Nakch-i-Roustam par Westergaard avec beaucoup de difficulté au moyen d'une longue-vue [1]. C'est pourquoi la partie assyrienne de cette inscription, qui est dans le monument même fort endommagée, nous est parvenue dans un très-mauvais état, ce qui est fort à déplorer, car nous ne pouvons lire avec assurance qu'une partie des noms de pays qu'elle doit contenir.

Je vais extraire pourtant de cette inscription tous les noms qui s'y trouvent écrits en entier, ou qui, tout en ne conservant que quelques signes de leur forme primitive, peuvent être restitués au moyen de la forme qu'ils ont en persan et d'après les notions que nous avons déjà acquises sur la valeur de quelques-uns des signes qui composent l'alphabet assyrien.

Tous les noms de pays que nous allons analyser portent en tête le signe ⟨ qu'il faut bien se garder de confondre avec le ⟨⟨ A qui est droit, tandis qu'il est placé obliquement.

Ce signe paraît être l'initiale d'un mot signifiant *pays,* écrit par abréviation à cause de sa fréquente répétition, car en effet deux fois répété et suivi du signe du pluriel il représente dans nos inscriptions le mot qui doit signifier *région.* Il est identique, comme M. Botta l'a bien vu, au signe ⟨ qui précède également à Khorsabad les noms de pays et de villes, où il est souvent remplacé par un autre signe qui est [2]. Or à notre signe ⟨ est substitué une fois

(1) W. XVIII. *A. B.* — (2) Journal Asiatique. 1847. Mai, p. 378.

le groupe de lettres suivant: [illegible] (1). La première est, nous le savons déjà, un N (p. 11). La seconde est certainement identique au signe [illegible] des inscriptions assyro-persépolitaines, qui s'en distingue par un clou horizontal de plus. Car, comme l'a bien observé M. Botta, dans beaucoup d'autres caractères usités dans ces inscriptions on a employé quatre clous horizontaux là où à Khorsabad on n'en mettait que trois. On voit [illegible] au lieu de [illegible]; [illegible] au lieu de [illegible] etc. Or le caractère [illegible] a la valeur du T dans le nom des Sattagydes, que nous rencontrerons bientôt; et dans le mot tata, *père*. Notre [illegible] même a donc la valeur du T, et le mot que nous analysons est constitué des deux lettres N et T.

C'est pourquoi il faudrait, comme le dit M. Botta, chercher dans ces lettres le mot *ville* ou *pays*. Mais il laisse à d'autres le soin de trouver un mot qui convienne. Ou je m'abuse fort, ou j'ai trouvé ce mot dans les langues sanscritiques.

Suppléons un A après chacune des deux consonnes N et T, et nous obtiendrons le mot *nata*. Ce mot offre une ressemblance de forme trop frappante avec le latin *natio*, pour qu'elle puisse être accidentelle. Le sens de *nation* en outre n'est pas trop éloigné de celui de *pays*, pour que les deux mots assyrien et latin n'aient pu être primitivement identiques. Il ne s'agit que de remonter à l'origine du mot latin (qui est devenu européen), et de trouver par là le point primitif de réunion de ce mot avec l'assyrien, en s'éloignant duquel ils se sont séparés. Remontons.

Natio est un substantif abstrait qui vient de *na-*

(1) B. § 54.

tus, *né*, anciennement *gnatus*, participe passif de *nascor*, radical identique au *djan* sanscrit (engendrer et naître), dont il a perdu la consonne initiale, *dj* (après la contraction de l'A, qui a lieu aussi dans le réduplicatif gi-gno), qui s'est conservé plus fidèlement dans le participe *gnatus*, dans les verbes *gigno* et *generare*, et dans le substantif *gens*, *gentis*. De ce radical *djan* viennent en sanscrit les substantifs djantu, *homme*, identique au latin *gent-is*, et djana, *homme*, *famille*, *tribu*, *race* et *monde* (1).

Djantu se retrouve exactement reproduit en zend sous la forme de zan̆tu, par suite de la mutation, usuelle en zend, du *dj* sanscrit en *z*. Mais ce mot ne signifie plus *homme*; il signifie *ville*, d'après M. Burnouf, qui est d'accord en cela avec la traduction traditionnelle des Parses du Zend-Avesta, conservée par la paraphrase indienne de Nériosengh, et par la traduction française d'Anquetil du Perron. Zan̆tu paraît dans le bel hymne à Haoma, commenté et traduit par M. Burnouf, dans le Journal Asiatique, dans cette phrase : Haoma, nmanô paiti, viç paiti, zan̆tu paiti, dain̆hu paiti, que M. Burnouf traduit ainsi (2) : Homa chef des maisons, chef des villages, chef des villes, chef des provinces.

Ici il est entouré, comme on le voit, par des mots qui tous indiquent des lieux dont l'étendue va toujours croissant, et le sens de ville est indubitable pour lui. Il paraît aussi dans un composé qui signifie « celui qui protège les villes » lequel est zan̆tuma (3).

(1) Benfey. Samavêda Glossar, p. 70.

(2) Journal Asiatique. 1846. Mars, p. 260.

(3) Brockhaus. Vendidad Sade, p. 360. C'est du mot zan̆tu que dérive, selon le savant philologue français dont je cite ici les paroles, le mot *zend*, nom du livre sacré des Parses, plus communément appelé Zend-Avesta, mot qui signifie *le livre des gens* ou *des villes*, et par extension *la langue des villes*, quand on veut parler spécialement de la langue de ce livre, ce qui paraît un usage plus moderne.

Voici les paroles par lesquelles M. Burnouf explique le passage du sens d'*homme*, ou *être vivant*, à celui de *ville* dans le mot zan̆tu. « S'il désigne en zend, dit-» il, une circonscription territoriale habitée par des hom-» mes, c'est en vertu d'une extension de sens, analogue » à celle qui donne à viç dans le Vèda le sens d'*hom-» me*, et à viç dans le Zend-Avesta celui de *maison* ou » de *village*. » (1) Cette extension de sens a lieu aussi dans le sanscrit même, p. e. dans djana, qui signifie, comme je l'ai dit, non seulement *homme*, mais aussi *monde*, comme on le voit dans le passage suivant, extrait d'un hymne du Sama-vêda (I Partie, V Lecture, 2 Division, 5 Décade, 3 çloka), qui est: Kr̆dhî nô yaçasô djanê, *fais nous célèbres dans le monde* (Benfey, p. 236 *b*). Un autre mot qui offre un exemple de cette extension de sens est le vêdique Kchiti, *hommes*, *famille* et *habitation* (id. p. 52). Il s'ensuit, ce me semble, de tous ces exemples, que si nous trouvons dans quelque langue congénère au zend et au sanscrit un mot ayant primitivement le sens d'*homme*, et qui possède dans le même temps celui de *ville* ou de *pays*, il n'y aura en cela rien d'extraordinaire, car dans les langues sanscritiques le passage de l'idée d'*homme* ou *rassemblement d'hommes*, à celle de *circonscription territoriale habitée par des hommes*, quelque étendue qu'elle soit, est justifiée par des exemples semblables tirés du zend et du sanscrit. Or l'assyrien *nata* possède aussi, comme nous le verrons dans la seconde partie, le sens de peuple ou de nation; et comme il possède dans le même temps celui de *ville* ou de *pays*, je crois pou-

(1) Le sanscrit viç existe aussi selon moi en latin dans le mot vic-us (car ç sanscrit = c latin), mais par l'extension de sens qui a lieu dans le zend viç il signifie *rue* et *village*, ce qui rattache directement le mot latin au zend et non au sanscrit.

voir l'identifier au sanscrit djantu et au zend zan̆tu, par l'entremise du latin *natio*, avec lequel il présente une analogie encore plus stricte par la perte de l'articulation initiale *dja* qu'il a de commun avec lui (1).

Voilà ce que m'a suggéré de plus probable sur l'étymologie du mot *nata* la comparaison des autres langues sanscritiques. Si j'eusse eu le bonheur de deviner, ce ne serait pas un résultat peu important que de trouver une si étroite liaison entre l'assyrien et le zend d'une part, et de l'autre entre l'assyrien et le langage des Romains. Mais ce résultat, de la plus grande importance éthnographique, trouvera aussi d'autres appuis dans la suite de ce travail.

La première Satrapie dont le nom se rencontre dans l'inscription de Nakch-i-Roustam est celle de la Perse, qui se présente aussi dans une autre inscription, cotée H par Niebuhr et par Westergaard (2).

En assyrien le nom de la Perse est dans la première inscription:

Pa R;

et dans la seconde, une fois

Pa R,

et une autre fois

Pa R.

Nous n'avons donc de variantes que pour le pre-

(1) Peut-être de l'assyrien nata, avec le sens de *ville* vient le pehlvique *mata*, *gros bourg*, *village*, et le syriaque et talmudique מתא, *ville*, *patrie*.

(2) W. XV. *b*. 15.

mier signe qui se présente sous les trois formes 𒁹, 𒁹 et 𒁹.

Comme la dernière est celle du signe qui a la valeur d'une labiale dans Hystaspe et dans d'autres noms, je donne aussi aux deux formes 𒁹 et 𒁹 la valeur de cette labiale, qui serait ici P.

Je ne crois pas la petite différence qui passe entre 𒁹, 𒁹 et 𒁹 suffisante pour nous obliger à donner aux deux premiers signes une valeur différente de celle du troisième; d'autant plus que, comme on le verra plus bas, le son de la labiale *b* est confirmé au signe 𒁹 par le mot *abara, terre.*

Pour le 𒁹, qui est fait ainsi dans toutes les formes de notre nom, nous savons qu'il est un R par le nom d'Artaxercès. M. Löwenstern voyant qu'en assyrien le nom de la Perse, qui doit commencer par un P, ne se compose que de deux signes, pense que le second doit représenter le son complexe *rs,* pour obtenir l'exacte reproduction du nom persan de la Perse, *Pars.* Mais j'avoue ne pouvoir partager son opinion, le signe 𒁹 que nous avons rencontré à la fin du nom d'Artaxercès ne pouvant y posséder cette valeur *rs;* car en lui donnant cette valeur, nous obtiendrions pour l'orthographe assyrienne de ce nom une lecture impossible à admettre, qui serait celle d'Artakchatrs. Il me paraît donc nécessaire de voir dans le 𒁹 un R simple, et de lire le nom de la Perse en assyrien Par simplement, et non Pars. D'où vient maintenant que les Assyriens ont omis la dernière lettre du nom de la Perse?

Je ne puis faire à ce sujet que des conjectures. Il se pourrait que l'assyrien eût rejeté l'S final de Pars, n'aimant pas la rencontre de deux consonnes à la fin

d'un mot, et qu'il en rejetât la seconde, comme c'est la règle en sanscrit, langue que l'assyrien surpassait en délicatesse, car le contact de deux consonnes à la fin des mots n'est pas rejeté en sanscrit lorsque, comme en Pars, la consonne avant-dernière est un R.

Le nom de la seconde satrapie de l'empire persan, celui de la Médie, est écrit toujours de la manière suivante :

Mª. D. A. A.

Je ne m'arrête pas sur les signes dont il se compose, car ils nous sont tous connus.

Le nom de la Susiane est dans les inscriptions persanes Uwadjha. En assyrien il s'écrit :

U. Wª. Kª.

Les deux derniers signes sont un M et un K ; en donnant au signe initial la valeur de l'U, qui commence le nom persan Uwadjha, nous aurions le mot Umaka. Or, en remarquant que dans l'alphabet médique un seul signe comporte les valeurs de W et d'M, et que nous verrons bientôt, dans le nom du Kharezm, l'M employé en assyrien avec la valeur du W, nous pouvons lire aussi dans notre nom le , W. Alors ce nom serait Uwaka, forme assez semblable à celle du persan Uwadjha, et qui peut avoir été employée par les Assyriens pour indiquer la Susiane. M. Löwenstern change la lecture du persan Uwadjha en Uwaka, pour l'adapter à l'assyrien ; mais cela sans aucune raison, car le nom du même pays peut avoir été prononcé avec quelque différence dans deux langues diffé-

rentes. Pour porter un exemple de ces différences dans la dénomination du même pays, je me borne à citer le nom que porte dans les inscriptions médiques la Susiane, qui est Thufti (Westergaard, p. 290), nom qui ne présente aucune analogie avec le persan Uwadjha.

Le nom qui dans l'inscription de Nakch-i-Roustam suit celui de la Susiane est celui de la Parthie, qui y est écrit Parthwa en persan. En assyrien le nom Uwadjha est suivi des signes

qui doivent en conséquence représenter le nom de la Parthie.

Or est probablement à identifier avec la labiale B ou P, quoique il semble s'approcher plutôt du ou T. Mais comme c'est un B ou un P que la lecture de notre nom demande ici, et comme une confusion de avec a dû être très-facile, même pour le lapicide, et qu'elle a réellement eu lieu à Khorsabad, où se substitue quelquefois erronément au (1); je crois qu'on me permettra de changer le de notre nom en B ou P. Le signe suivant est un T, puisqu'il se substitue au (2) que nous savons être un T, et cette valeur lui convenant, dans quelques mots, comme dans tatta, *père*, manata, *plusieurs*.

Le dernier signe de notre nom étant un A, je le lis Bata ou Pata. J'y reconnaîs une modification du persan Parthwa, dont l'assyrien a éliminé la sémivoyelle quiescente R, comme il l'a fait pour d'autres R quiescentes dans d'autres noms étrangers, p. e. dans celui de Sparda, que nous rencontrerons tout-à-l'heure écrit Spada.

(1) B. § 26. — (2) B. § 15.

M. Löwenstern partage arbitrairement le en deux signes et (qui dans l'inscription n'en forment pourtant qu'un seul, n'étant pas séparés par le point de division) (1).

Nous avons déjà vu que M. Löwenstern trouvait le signe dans le nom de Darius, où il lui donne la valeur de W. Ici au contraire il lui donne celle d'A: mais, comme je l'ai déjà dit en parlant du nom de Darius, lorsque forme un signe à lui seul et n'entre pas comme élément dans d'autres signes, comme c'est le cas pour le signe final de Darius et pour notre , il possède la valeur du K.

Quant à l'autre signe , résultant de la division du imaginée par M. Löwenstern, et auquel il donne la valeur de RS, nous verrons tout-à-l'heure, en parlant des Sattagydes ce que nous en devons penser.

Au nom des Parthes suivent dans le texte persan ceux de l'Arie, de la Baktriane et de la Sogdiane; mais ces noms sont malheureusement fort mal conservés dans la traduction assyrienne, et je ne me charge pas de les rétablir. Je passe au nom du Kharezm, lequel sous la forme d'Uwarazmich ou d'Uwarazmiya suit dans le texte persan le nom de la Sogdiane, et qui est représenté en assyrien, à ce qu'il paraît, par les caractères suivants:

Les trois premiers signes sont un U, un M et un R; le quatrième nous est encore inconnu, le cinquième et le sixième sont un M et un A. Or, si nous lisons, comme en médique, le premier M de notre mot, W,

(1) Exposé, p. 55.

et si nous donnons au signe 𒌋, qui nous est inconnu, la valeur du Z, nous obtenons pour lecture de notre nom le mot *Uwarazma,* qui, sauf la différence du suffixe, est identique au persan Uwarazmiya ou Uwarazmich.

Quant au 𒌋, il est presque certain, d'après la lacune qui le suit, qu'il n'est que le produit d'une faute commise par Westergaard à cause de l'éloignement de l'inscription, et qu'au lieu de ce signe l'original porte réellement le 𒌋𒌋𒌋 Z, qui nous est connu par les noms d'Ormuzd et d'Hystaspe. C'est vrai que dans une planche de l'ouvrage de MM. Flandin et Coste l'on trouve à la place du Z, dans le nom d'Ormuzd, notre 𒌋; mais à cause du peu de foi que méritent les copies publiées dans cet ouvrage, je crois que là aussi on doit mettre le Z commun à la place du signe nouveau 𒌋 qui ne se présente aucune part dans les inscriptions assyriennes.

Le nom qui dans l'inscription persane vient après celui du Kharezm est Zaraka, la Drangiane des géographes anciens, dont le nom s'est conservé encore chez les Arabes du moyen-âge dans celui de *Zarandj,* la capitale du Sedjistan.

Dans l'inscription assyrienne le nom que nous avons lu Uwarazma, est suivi de deux signes qui représentent probablement le commencement d'un nom répondant au Zaraka du persan, et après lesquels il y a une lacune dans la copie de Westergaard:

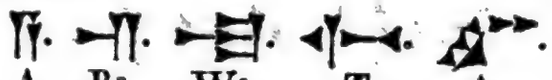
𒌋𒌋𒌋 · 𒌋 · 𒌋𒌋

En effet le premier signe est identique au Z médique, et le second est le même que celui auquel j'ai donné, dans le nom de Cyrus, la valeur d'un R.

Nos deux signes se lisent donc bien Zara; et il est aisé de suppléer après eux le *k* final, qui manque dans la copie que nous possédons: de sorte que notre nom serait exactement la reproduction du persan *Zaraka*.

Au nom de Zaraka suit dans l'inscription persane celui de Harauwatis, l'Arachosie des anciens, et le moderne Saravan.

A l'assyrien *Zaraka* suit un nom écrit avec les caractères suivants:



A Rᵃ Wᵃ T A

Le premier est un A. Le , après lequel il y a une lacune dans la pierre ou dans notre copie, doit certainement être un R, et il faut le compléter ainsi . Le troisième, , doit être un W, car l'*u* de Harauwatis, simplement euphonique et propre du persan, n'était pas probablement conservé en assyrien. Il est en effet très-semblable au W du persan, dont la forme peut en être dérivée. Il ressemble aussi beaucoup au caractère qui exprime la syllabe *mu* en persan , ressemblance qui, si elle n'est pas fortuite (ce que je ne crois pas), s'explique facilement par la confusion que nous avons vu exister en assyrien, comme en médique, entre les sons W et M.

En outre notre caractère se présente aussi à Van à la tête d'un nom de pays que je lis Wata ou Mata. En conséquence je crois pouvoir assigner à notre signe la valeur de W ou M.

Le troisième signe de notre nom est selon moi une erreur, pour ou (que je crois être identiques) qu'on trouve substitué au T qui nous

est connu, et auquel je donne, en conséquence, avec M. Botta (§ 1.) la valeur de T.

Le dernier signe est un A. La lecture entière de notre nom serait donc selon moi Ar^{a}w^{a}ta. Ainsi le nom assyrien de l'Arachosie représente assez exactement le nom persan Harauwatis, sauf le changement de la terminaison *is* en *a*.

Ce nom est suivi dans le persan de celui de Thatagus, les Sattagydes d'Hérodote. Dans l'assyrien le nom que j'ai lu Arawata est suivi des signes que voici :

Le premier pourrait être un Th ou un S, selon qu'on adopterait la leçon des inscriptions persanes, ou celle qui nous a été conservée par Hérodote.

Ce doute est levé par le nom de Sparda, que nous verrons tout-à-l'heure, dont notre caractère est l'initiale. Il est en conséquence un S.

Quant au second signe, il n'est point douteux, il est un T; valeur qui lui est confirmée par le nom de la Cappadoce (en persan Katpathuka), et par les mots *Tatta, père,* et *Nata, ville* ou *pays.*

Le troisième doit être un G : en effet il est à très-peu près identique au G de Gumata .

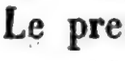
Le dernier signe de notre nom nous est inconnu. Il n'est peut-être qu'une erreur pour ou que nous savons être un R, car j'ai rencontré une fois le signe substitué au R (1). Il est vrai que cette lettre ne se présente ni dans les Sattagydes d'Hérodote, ni dans le Thatagus persan; mais il se pourrait que le *d* primitif, conservé dans le nom *Sat-*

(1) S. VII. *b.* av. l. f.

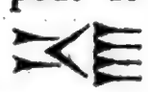
tagydes et perdu dans *Thatagus*, se fût changé en assyrien en R. Je ne présente cette opinion que comme une conjecture.

Si on l'adopte, notre nom se lira Satagur.

Le nom suivant est celui de Gadara ou Gandara, qui est le Kandahar moderne. En assyrien ce nom est écrit .

Le premier signe, dont il manque une partie, doit être complété ainsi  , pour être le G de Gumata et du nom précédent. Les signes qui suivent sont un D et un R, bien connus. En conséquence notre nom se lit, comme en persan, Gadara.

Le nom de l'Assyrie est écrit à Nakch-i-Roustam .

Ces deux signes nous sont tout-à-fait inconnus. Je les lis pourtant *a priori* S^{u}. r^{a}. La valeur d'R pour le second signe est même confirmée par le mot  des inscriptions persépolitaines, qui répond au persan *chiyatis*, et que je lis *Thra* en le traduisant par *nourriture*.

Ainsi le nom assyrien de l'Assyrie est Sura, mot qui diffère du biblique אשור et du grec Ασσυρια par l'absence de la voyelle initiale, et qui est identique, au contraire, à celui de la Syrie. Ce fait s'explique par cette notion que nous a conservée Pline (1), que sous le nom de Syrie on comprenait aussi la Mésopotamie et l'Assyrie. D'ailleurs nous verrons plus tard, en nous occupant des inscriptions de Khorsabad, que le nom de

(1) Lib. V. c. XII.

l'Assyrie s'y présente sous les deux formes de Sura et d'Asura, correspondantes aux deux noms Syrie et Assyrie.

D'après l'étymologie même que j'ai donnée de ce nom dans mon Sanscritisme (p. 50), en supposant qu'il était propre primitivement au peuple indo-européen qui conquit l'Assyrie sur les Sémites, cette différence entre Sura et Asura s'explique facilement; Sura étant selon moi le mot sanscrit et zend çura, *héros, brave,* qui devient Asura avec la préposition sanscrite *â*, qui se joint à quelques noms et adjectifs sans en modifier le sens (1).

Le nom de l'Assyrie, lequel est suivi dans le persan de celui des Arabes, l'est dans l'assyrien d'une petite lacune, qu'on doit remplir probablement par l'A, initial du nom de l'Arabie. Après cette lacune vient le ⊢⊢, R, et les deux clous horizontaux ⊢ du ⊢⊢ B, auquel il manque, pour être complété, le clou perpendiculaire à droite. Le nom de l'Arabie se lit donc probablement en assyrien Arab.

Au nom des Arabes suit dans le texte persan le nom de l'Égypte, *Mudraya*, et celui de l'Arménie, *Armina*, auxquels succède le nom de la Cappadoce, *Katpathuka*. En assyrien entre le nom des Arabes et celui de la Cappadoce, que nous analyserons ci-après, il y a une lacune qui n'est interrompue que par deux signes, le ⊢⊢ et le ⊢⊢, séparés entre eux par un petit espace vide. Au premier entre ces deux si-

(1) Peut-être pourrait-on adopter une autre étymologie du nom des Assyriens ou Asura et l'expliquer par le sanscrit vêdique *asura* qui entre ses autres sens a celui d'*héros* (Benfey, S-V, Gl. 79. *a*).

ques j'ai déjà donné par conjecture, dans le nom de Darius, la valeur d'S. Or si nous remarquons que le nom de l'Égypte, dont notre signe doit faire probablement partie, s'écrit en hébreu מצרים *Misraim*, en arabe *Misr*, et en syriaque *Mesrein*, noms qui présentent une sifflante au milieu, sifflante qui paraît aussi se présenter dans la forme médique de ce nom qui doit se lire probablement dans ces inscriptions Misraya [1], nous serons portés à en conclure avec quelque probabilité, que notre est réellement un S dans le nom assyrien de l'Égypte comme dans celui de Darius.

Pour l'autre signe , qui précède immédiatement le nom de la Cappadoce et qui doit faire partie de celui de l'Arménie, il représente probablement, d'après sa place, la dernière consonne de ce nom, l'N.

Nous verrons en effet plus bas cette valeur, jusqu'ici purement hypothétique, appuyée par bon nombre d'autres faits.

Voici maintenant le nom de la Cappadoce, qui est en persan Katpathuka et en médique Khatpathuka.

Le premier signe est un S. Le second, lorsque on y ajoute les deux clous horizontaux du milieu, qui ont disparu de la pierre, devient un T. Le troisième est B ou P.

Le quatrième nous est inconnu, mais il possède ici probablement la valeur d'une dentale. Il y a un fait qui corrobore cette valeur. C'est que notre est très-semblable à un autre signe qui se substitue à Khorsabad au D [2], et est aussi en conséquence probablement un D. Or en identifiant à , nous ob-

(1) M. de Saulcy, Journ. Asiat. T. XIV. (1849), p. 147. — (2) B. § 96.

tenons précisément pour le premier une valeur (D) en harmonie avec celle d'une dentale qu'on peut lui attribuer *a priori* dans notre nom.

Le son D est donc la valeur que j'attache, jusqu'à preuves du contraire, au signe en question.

Le ⊏|⊏ doit être un K par sa position et parce qu'il est très-semblable au ⊢|⊏ K du fragment d'Artaxercès (p. 46), dont il faut, selon moi, lui restituer la forme.

Je lis donc notre nom Çatpaduka, forme qui se rapproche de la forme grecque Καππαδο'κη plus que le persan Katpathuka par la substitution du D au Th aspiré; mais qui diffère de toutes deux par la substitution de la sifflante initiale au K. Cela ne doit étonner personne: au contraire cela montre une fois de plus que le traducteur assyrien des inscriptions persanes ne se bornait pas à transcrire les noms propres de personnes et de pays du texte persan, mais qu'il les écrivait sous la forme qu'ils possédaient en assyrien. On sait que dans les langues sanscritiques la permutation du *k* en ç est très-commune; rien d'étrange en conséquence de trouver un exemple de cette permutation en assyrien dans Çatpaduka pour Katpaduka. Il y en a un autre encore, si je ne me trompe, à Khorsabad dans le nom géographique Çartara, que j'identifierais volontiers avec celui de la ville de Carthara, que Ptolemée place en Mésopotamie près du Tigre.

M. Löwenstern en voulant retrouver dans l'assyrien l'exacte reproduction du *Katpathuka* persan, donne au ⊏⊢ la valeur du K, tandis qu'autre part il lui donne, comme nous l'avons vu, celle d'I ou Ü (1).

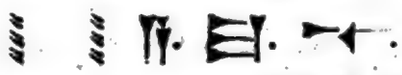
(1) M. Rawlinson donne, comme moi, le son S au ⊏⊢ et il lit le nom assyrien de la Cappadoce Satapatuka dans une note à l'article Katapatuka de son Dictionnaire persépolitain (p. 96. n. 3).

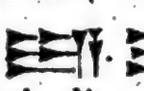
Pour moi, il me semble impossible d'admettre pour le même signe deux valeurs aussi différentes que le sont celles d'I et de K.

Le nom géographique qui suit dans le persan celui de la Cappadoce se lit Sparda, et dans le médique, avec élision de l'*r* quiescente, Chpada. Il y a différentes opinions sur le pays auquel doit être appliqué ce nom, qui semble être identique pour la forme au ספרד de l'Écriture (Obadias 20), également inconnu. Quelqu'un y voit le nom de Sparte, et d'autres celui de Sardes, un peu différent à la vérité. Quant à Sparte, on sait que les Lacédémoniens n'ont été jamais assujettis aux *grands rois* de la Perse, tandis que ceux entre les Grecs qui ont toujours été les plus fidèles sujets de Darius, les Béotiens, ne seraient pas mentionnes dans le catalogue des peuples ses tributaires. Or, comme les habitants de Thèbes, ville principale de la Béotie, portaient aussi le nom de Spartes, je propose de voir dans le Sparda de l'inscription de Darius ce nom des Spartes étendu à toute la Béotie. Pour la forme assyrienne de notre nom elle est conçue ainsi:

Ces signes étant tous connus, ils nous donnent la lecture de Spada, où l'R quiescente est engloutie, comme dans le médique Chpada.

Après le nom de Sparda vient celui des Yoniens, Yuna en persan, qui est en assyrien:



En complétant le premier signe  . je lis, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, ce nom Yawana

(p. 32), où je rencontre la forme hébraïque יון Yawan, en lisant l'M du milieu W, comme dans le nom du Kharezm, Uwarazma.

Maintenant que j'ai terminé l'analyse de tous les noms propres de personnes et de pays que pouvaient nous offrir les inscriptions assyro-persépolitaines, je vais tâcher avant de passer à l'examen du texte même de ces inscriptions, de rassembler les notions que nous avons déjà acquises jusqu'ici sur la valeur de quelques caractères assyriens dans un tableau représentatif de tous les signes dont je me suis occupé, avec la valeur que j'ai cru devoir leur attribuer.

Il va sans dire que ce tableau ne présente qu'une minime partie des caractères assyriens; mais j'espère augmenter — non pas compléter — ce tableau dans la seconde Partie.

Voyelles.

A. (p. 1-2). (p. 7-8). (p. 6). (p. 40). ou (p. 14). (ibid.).

I ou Y. (p. 32).

U ou OU. (p. 2-3). (p. 53).

Consonnes.

K. (p. 16). (ibid.). (p. 7). (p. 34).

Kh. (p. 45). (p. 62).

G. (p. 30).

T. (p. 12). (p. 31). (p. 58). (p. 54). (p. 57-8). (p. 45).

D. (p. 5-6). (p. 61).

B ou P. (p. 29).

M ou W. (p. 4-5, 53).

V. (p. 57). (p. 28).

R. (p. 3-4). (ib.). (ib.). (p. 17). (ib.). (p. 46). (p. 59).

S. (p. 13). (p. 36). (p. 58). (p. 59).

Ch. (p. 10). (ib.).

Z. (p. 5). (p. 34). (p. 56).

N. (p. 8-10). (ib.). (ib.). ou (p. 11-13). (ib.). (ib.). (p. 61).

DEUXIÈME PARTIE

§ 1.

INSCRIPTIONS DES VASES DE VENISE ET DE PARIS

Les plus petites entre les inscriptions persépolitaines qui aient été retrouvées jusqu'ici sont celles des vases de Paris et de Venise, dont l'une porte le nom de Xercès et l'autre celui d'Artaxercès. Voici d'abord quel est le texte persan de ces inscriptions :

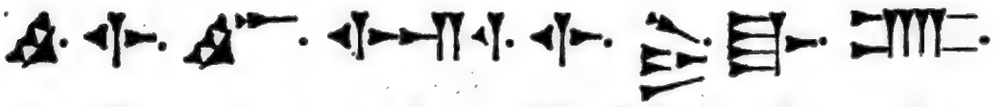
Kchayarcha naqa wazarka.

Xercès roi grand.

Artakhtchasda naqa wazarka.

Artaxercès roi grand.

Le texte assyrien de la première est le suivant :



K. CH. A. AR. CH[a]. N[a](RA). R. A.

Xercès roi grand.

Les cinq premiers signes forment le nom de Xercès que nous avons déjà analysé, et que nous savons devoir être lu *Kchârcha.*

Le signe qui suit nous est inconnu, mais il doit être l'abréviation d'un mot signifiant *Roi,* car dans la phrase qui doit signifier *Roi des Rois* il est écrit deux fois, et suivi d'un signe qui indique le pluriel dans nos inscriptions.

Les deux signes suivants sont un R et un A. Pour l'R, il est déjà de notre connaissance; mais il n'en est pas ainsi du caractère que je lis A, parce qu'il disparaît quelquefois dans notre mot [1], qui n'est exprimé alors que par l'R seulement; parce qu'il se substitue à [illegible] que nous savons être un A [2]; et à cause de sa ressemblance avec l'A du persan [illegible], qui paraît en être une simplification.

J'appuie cette valeur d'A pour notre signe sur des mots que je lis *natha,* roi et royaume; *tata,* père; *manata,* plusieurs ou tous, dans lequel, tout comme dans RA, il est oublié quelquefois; *anata,* ce, où il est aussi négligé; et *sana,* donna ou créa.

Les deux derniers signes de notre inscription forment ainsi un mot qui doit être lu RA.

Ce mot doit représenter l'idée du persan *wazarka,* grand; en effet il le remplace aussi dans les inscriptions assyriennes, lorsque ce mot est mis en rélation non plus avec le nom d'un Roi, mais avec celui du Dieu Ormuzd.

L'inscription d'Artaxercès étant, sauf le nom que nous avons déjà analysé, identique à celle de Xercès, je ne m'en occuperai pas.

Je ferai remarquer seulement que le [illegible] R du mot RA y a perdu un de ses clous horizontaux de gauche, et qu'il est fait [illegible], en acquérant ainsi une forme qui le rapproche beaucoup de celle qu'il présente, comme l'a observé M. Botta, à Khorsabad, où il est fait [illegible].

Maintenant que nous avons établi le sens que doivent posséder les deux mots qui restent dans nos in-

(1) M. d. N. LIV. 1.
(2) Cf. W. XVI. 8. 1. avec XIV. 5. 11. et XVII. 4. 13.

scriptions, après en avoir retranché les noms de Xercès et d'Artaxercès, cherchons à nous rendre compte, si faire se peut, de l'étymologie de ces deux mots.

Le signe , que j'ai dit représenter le mot *roi*, est identique, comme l'a bien vu M. Botta, au ou de Khorsabad : signe qui a pour équivalent le ◂◂ que nous savons être un N ; est donc aussi un N. Est-ce à dire pour cela que le mot qui signifiait Roi ne consistait en assyrien qu'en une seule lettre, N, ou en une seule syllabe, *na*? Je ne pense pas qu'on doive le croire, et voici pourquoi.

Dans un cilindre cité par Grotefend le signe dont nous parlons est remplacé par les deux suivants ◂◂ , dont l'un est l'N que nous connaissons et qui remplace notre signe à Khorsabad, et l'autre est un R ; ce qui donne la lecture de *nara* pour le mot entier qui doit signifier *roi*. A ce fait qui prouve que notre signe n'est que l'abréviation d'un mot plus long — nara — on en peut joindre un autre. C'est qu'il est substitué, dans les inscriptions qui entourent les fenêtres à Persépolis, par le groupe de lettres suivant : , dans lequel le dernier caractère est certainement un R. En conséquence il est très-probable que le signe qui précède le est lui même un équivalent du ◂◂, c'est-à-dire un N.

Il est donc vrai de dire que le signe fréquent dans les inscriptions assyro-persépolitaines pour indiquer le mot *roi* n'est que l'abréviation d'un mot plus long, dont la lecture complète est *nara*. Il s'agit maintenant de trouver une origine pour ce mot.

M. Löwenstern lit les signes ◂◂ *narsa*, en

donnant au 𒊩𒌋𒁹 la valeur complexe de *rs*, en l'identifiant, comme moi, au 𒊩𒌋𒁹𒁹 des noms d'Artaxercès et de la Perse. Mais nous savons par le premier de ces noms que ce signe n'est qu'un R simple et non un RS. Quoiqu'il en soit, M. Löwenstern confronte le mot *narsa* (en parenthèse *nasr*), ainsi obtenu, à l'hébreu נזיר Nazir, *princeps* (p. 34). Mais je ne conçois pas d'abord comment le même mot peut être lu dans le même temps *narsa* et *nasr*; et puis le mot hébraïque נזיר n'admet pas la *perte* de la voyelle *i* nécessaire dans le mot, entre la sifflante, qui est un Z et non un S, et l'R, qui a lieu dans le mot assyrien, qu'on le lise *narsa* ou *nasr*. Pour moi j'aime mieux croire que l'assyrien *nara*, qu'on retrouve aussi dans les inscriptions de Vân et de Khorsabad, est identique au sanscrit vêdique *nara*, *conducteur, seigneur, maître, souverain* (1), qu'on retrouve dans le Gallois *nêr*, le souverain, le seigneur, appliqué à Dieu, tout comme *nara* dans le composé vêdique Svarnara « coeli dominus » (2). Voilà pour le mot *nara*, « roi ». Quant à l'autre, qui doit signifier « grand », et que j'ai lu *ra*, voici l'étymologie qu'il me paraît pouvoir en donner maintenant, sauf à la retirer si d'autres en présenteront de meilleures. Car celles qu'on en a présentées jusqu'ici ne me paraissent pas surpasser la mienne en exactitude. M. de Saulcy partage le signe 𒊩𒌋𒁹 en deux, 𒊩𒌋 et 𒁹, et donne au second 𒁹 la valeur tout-à-fait arbitraire d'M, pour lire le mot entier *Ramou*, et y trouver quelque chose d'analogue au sémitique רמא, altus, excelsus. Mais il est certain au contraire que le 𒊩𒌋𒁹 ne forme qu'un seul signe ayant

(1) Lassen, Anthologia Sanscritica, p. 246.
(2) Benfey, S-V, Gl. 204. *b*.

la valeur d'R. Il est si peu vrai que le clou horizontal de droite doive être séparé du , qu'à Khorsabad où le mot *Ra,* précédé de l'initiale de *nara,* roi, suit le nom du roi, comme dans nos inscriptions, le qui est fait communément, comme je l'ai déjà dit, , devient quelquefois , le clou de droite s'unissant au clou du milieu de gauche en traversant le clou vertical qui les sépare. De plus, lorsque le signe paraît à lui seul dans les inscriptions assyriennes, il n'a pas de valeur phonétique propre, mais il supplée, comme je l'ai déjà dit (§ 6.), à un groupe de signes plus étendu, qui est le pronom indicatif *ana,* ce, dont je parlerai plus bas.

M. Löwenstern lit le mot *ra, rschewu* (p. 39), en donnant au le son de *rs,* et au celui de *wu;* et il compare ce mot *rschewu* avec le sémitique רב « grand ». Mais l'introduction d'une sifflante qui n'existe dans ce mot ni en hébreu, ni en syriaque, ni en arabe, me paraît si étrange, que je crois l'étymologie de M. Löwenstern impossible.

Avant de donner mon étymologie du mot *ra,* je dois rappeler deux choses au lecteur.

La première c'est que la lettre *r̥* du sanscrit, qu'on classifie communément entre les voyelles, doit être toujours considérée étymologiquement, d'après les sanscritistes, comme le raccourcissement d'une syllabe contenant la sémivoyelle *r,* et pour la plupart des cas d'Ar ou de Ra.

La seconde c'est que des racines sanscrites nues sans préfixes ni suffixes peuvent, quoique rarement, être considérées comme des appellatifs ou des adjectifs.

Cela posé, je remarque que de la racine sanscrite

ṛ « gagner, acquérir » sont dérivés deux mots qui par leur sens sont, ou à très-peu près, identiques à l'assyrien *ra*, grand.

Un de ces mots est le technique même des Indiens et des Persans, *arya*, qui signifie en sanscrit *excellent*, et qui est formé d'*ar* = *ṛ* et du suffixe *ya*.

C'est d'un thème analogue à *arya* que sont dérivés en grec le comparatif et le superlatif d'*αγαθὸς*, bon, *αρεῖος* et *ἄριστος*, meilleur, très-bon, excellent.

Le second des mots qui dérivent de la racine sanscrite *ṛ*, et qui est propre à l'ancien langage des Persans, est l'adjectif *arta*, qui entre en composition dans plusieurs noms propres de personne, come dans Artakhchatra, Artavardiya, Artaban etc. Hérodote et Hésychius le traduisent par « grand », sens que les philologues modernes s'accordent à lui conserver, et que M. Burnouf a justifié étymologiquement dans son Commentaire sur le Yaçna. D'après M. Burnouf, *arta* serait la contraction d'*areta* ou *ereta*, participe passif en zend du radical sanscrit *ṛ* ou *ar*.

Or y a-t-il rien d'extraordinaire à ce que le radical *ṛ*, qui a donné naissance sous la forme d'*ar* à deux adjectifs ayant la signification d'excellent et de grand, ait été lui-même employé pour exprimer l'idée « grand » sans l'aide de préfixes ni de suffixes, et sous la forme de *ra* que nous savons correspondre tout aussi bien que celle d'*ar* à la lettre sanscrite *ṛ*? Il me semble pouvoir dire que non; et je me crois en conséquence autorisé à supposer que l'assyrien *ra* n'est autre chose que la racine sanscrite *ṛ*, *ar*, ou *ra*, employée comme adjectif avec le sens de grand, sens conservé par *arta*, autre dérivé de la même racine. D'autant plus que le nom médique d'Artaxercès, qui est

Radakhtchastcha, nous présente le mot *arta* persan « grand » modifié sous la forme de Rada ou Rata: ce qui prouve que le radical *r* sanscrit et *ar* persan existait dans la langue médique sous la forme de *ra*, identique à celle que nous rencontrons pour ce radical dans l'adjectif assyrien *ra* « grand ».

A la place de l'A quelques inscriptions présentent dans notre mot le signe ◄ (1), qui doit être un *ou*, comme je l'ai déjà énoncé dans la première partie (p. 35), car il possède cette valeur en médique, de sorte que notre mot se lirait *rou* et non *ra*. Il serait alors presqu'identique à la racine verbale sanscrite *ruh*, « croître » dont la forme primitive qui s'est conservée dans le zend a dû être *rudh*. Ce radical *ruh* ou *rudh* très-étendu sous diverses formes dans les langues de l'Europe a donné origine selon Bopp au mot irlandais *ruadh* « force, pouvoir, valeur », comme adjectif « fort, vaillant », et *romho* « beaucoup, grand », et au mot tongitain *rahi* « grand » (2), par la même extension de sens qui a fait sortir des radicaux sanscrits *manh* ou *mah*, *vrh*, et *çvi* signifiants tous les trois *croître*, les trois adjectifs *mahat*, *vrhat* et *çûçuvas* ayant le sens de *grand*. Ce dernier mot même se rencontre en chaldeén sous la forme de *chechba* dans le nom propre *Chechbatzar* ששבצר. En s'appuyant sur ces exemples on pourrait supposer peut-être que *ruh* fût le père de notre *rou*, par la perte de l'aspiration que les Assyriens aimaient à élider, comme nous l'avons vu dans les noms d'Ormuzd et de l'Arachosie.

Telles sont mes hypothèses pour l'explication du mot que je lis *ra* ou *rou*, et qui doit signifier *grand*.

(1) W. XVIII. 1. M. d. N. XIII. 1. — (2) Glossarium Sanscritum, p. 293. Ueber die Verwandschaft der malayisch-polynesischen Sprachen mit den indisch-europäischen (Berlin 1841), p. 73-4.

§ 2.

INSCRIPTION DE MURGHAB

Je passe à la petite inscription de Cyrus, répétée plusieurs fois sur les piliers de Murghab, lieu situé près de Persépolis.

Le texte persan en est:

Adam Kurus Khchayathiya Akhamanichiya:

Je(suis) Cyrus roi Achéménide.

La traduction assyrienne de ce texte est:

K^a K^u R R^u N^a(RA) A KH^a M^a N^i CH A.

Je(suis) Cyrus roi Achéménide.

Tous les signes dont se compose cette ligne nous sont déjà connus par les paragraphes précédents. Il n'y a de nouveau pour nous que le mot représenté par le signe initial, qui doit être un pronom de la première personne du nombre singulier, équivalant au persan adam, *je*. Ce mot est heureusement représenté par un seul signe identique à l'initiale de Cyrus, à laquelle j'ai donné la valeur du K. C'est donc *k* qui est le pronom assyrien en question, et je propose de prononcer cette consonne avec la voyelle *a*, ou avec la voyelle *ou*. Il est singulier que notre pronom est précédé du clou d'attention ▎ qui précède les noms propres de personne. Il pourrait se faire que les copistes eussent pris pour un clou une simple crevasse de la pierre. Mais quoiqu'il en soit de ce fait étranger à l'explication même du mot, j'ajoute, d'après M. Botta [1], que ce mot se rencontre aussi dans les inscriptions babyloniennes,

(1) Journ. Asiatique 1848, p. 268.

et que M. Layard l'a trouvé précédant le nom du roi à Nimroud, exactement comme dans notre cas il précède le nom de Cyrus.

Comme dans d'autres inscriptions, que j'analyserai bientôt, le pronom de la première personne du nombre singulier est exprimé par le mot A. n. k^a^, M. Löwenstern et M. Botta en ont conclu que c'était ce dernier qui présentait la forme primitive et originale du pronom Je en assyrien, et que la forme que présente notre inscription n'en était que l'abréviation.

Mais cela me paraît assez difficile à admettre, car je crois peu naturel de supposer que les Assyriens pour abréger un mot aient écrit sa dernière lettre seulement, au lieu d'écrire son initiale comme le voudrait le bon sens, et comme nous avons constaté que c'était l'usage des Assyriens de le faire, à l'occasion du mot *nara* (roi).

J'aime mieux supposer en conséquence que les Assyriens possédaient dans le même temps deux mots différents pour exprimer le pronom de la première personne singulière, et que ces deux mots étaient *ka* et *anka*, le second n'étant que le premier précédé de la syllabe *an*.

M. Löwenstern ne considérant *ka* que comme l'abréviation d'*anka*, le confronte avec l'hébreu אנכי, et le copte ANK, pronoms ayant le même sens: mais quoique la ressemblance de ces deux pronoms avec l'assyrien *anka* soit grande, comme j'ai admis qu'en assyrien la seconde syllabe d'*anka* avait une existence propre comme pronom de la première personne singulière, je ne puis faire dériver *anka* ni de l'hébreu ni du copte, car ni en hébreu ni en copte, et en général dans au-

cun dialecte sémitique, je ne trouve un pronom *ka* כא, *ki* כי, ou *ku* כו, synonyme d'אנכי.

Si l'on voulait donc admettre une relation quelconque entre l'assyrien *ka* et l'hébreu אנכי par l'intermédiaire d'*anka,* il faudrait nécessairement remonter à une source plus ancienne dont soient découlés séparément les deux éléments de l'hébreu et assyrien אנכי, *anka,* et de l'assyrien *ka,* c'est-à-dire *an* et *ka.*

Ces deux éléments sont si réellement divisibles en effet, que l'hébreu possède, à côté d'אנכי, אני ayant le même sens, et qui est commun à tous les dialectes sémitiques, avec cette différence que dans l'araméen et l'arabe la voyelle finale est A, au lieu que dans l'hébreu elle est I. Ce pronom *ana* existe aussi en assyrien, mais avec des valeurs différentes de celle qu'il possède dans les dialectes sémitiques, c'est-à-dire avec celles des pronoms démonstratifs *il* et *ce.* Or cette valeur est précisément celle du sanscrit *ana*, dont il n'est resté que quelque cas dans le sanscrit même, dans le zend et dans le persan des inscriptions, mais qui s'est conservé intact dans le persan moderne *an, ille, illa, illud,* et dans quelques autres branches de la famille indo-européenne, comme dans le slave, où nous avons *on, ona, ono, celui-là,* et dans le lithuanien qui possède *anas, ana,* ayant la même signification.

Ana sert, dans le sanscrit et dans les autres langues soeurs du sanscrit, à composer d'autres pronoms, comme *anya autre* dont vient le latin *alius;* le gothique *alya* et le grec *αλλος* etc.; *antara, autre,* dont vient le gothique *anthar,* le lithuanien *antra-s* et le latin *alter.*

Ce thème *ana,* si étendu à lui seul et en composition dans les langues sanscritiques, et qui existe aussi séparément, nous le savons, en assyrien; pourrait être

identifié à l'*ana* ou *ani* sémitique (Je), et à l'*an* de l'assyrien *anka*.

Outre à *anka* il y a en assyrien un autre pronom dans lequel entre *ana*, c'est *anata*, *ce*, dont je parlerai plus bas.

Quant à la seconde partie d'*anka*, celle que présente notre inscription, *ka*, elle me paraît dériver du thème pronominal interrogatif sanscrit *ka*, *ki*, *kou*, qui s'est conservé dans le persan moderne *ki*, qui est interrogatif et relatif (qui) en même temps, dans le kurde *ki* interrogatif, et *ké* relatif. Il existait aussi dans l'ancien persan, car nous avons dans les inscriptions *ka*, lequel n'est pourtant pas interrogatif, mais relatif, ou indéfini, et signifie, *qui* ou *quisque*.

Dans le zend on a le nominatif masculin *kas*, le féminin *kâ*, et le neutre *kat*, qui sont interrogatifs.

Dans les inscriptions médiques on trouve *ka*, qui est relatif.

Bopp compare avec le thème sanscrit *ki* le relatif latin *qui* et le démonstratif *hic*. D'après Bopp dans l'ancien slavon le thème interrogatif *ko*, qui devrait répondre à lui seul au sanscrit *ka*, ne se rencontre qu'en combinaison avec d'autres thèmes relatifs, comme dans *koi*, *kaya*, *koe* etc., et démonstratifs, comme dans *kto*.

Dans le langage des Gallas, population africaine de l'Abyssinie, qui tient dans quelque partie, comme d'autres dialectes parlés dans ce pays, ainsi que je le prouverai autre part, assez près du sanscrit, je trouve le pronom *kana*, signifiant *ceci*, et qui est formé évidemment des deux thèmes pronominaux sanscrits *ka* et *ana* placés à l'envers de l'assyrien *anka*. Dans la langue même des Gallas on trouve aussi *-ko*, pronom possessif suffixe de la première personne signifiant *le*

mien, et qui approche, quant au sens, de l'assyrien *anka*. Comme on le voit le pronom *ka* est très-étendu dans les langues sanscritiques seul et en composition avec d'autres pronoms, mais sans une acception bien déterminée et bien fixe : ce qui explique comment il a pu recevoir en assyrien, seul et en compagnie d'*ana*, le sens du pronom de la première personne singulière, *je*.

§ 3.

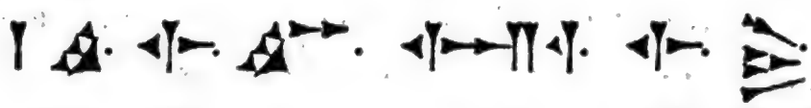
INSCRIPTIONS DES PORTES A PERSÉPOLIS

La première de ces inscriptions est celle cotée G par Niebuhr et Westergaard. En voici le texte persan :

Kchayarcha Khchayathiya wazarka, Khchayathiya Khchayathiyanam, Daryawahuch Khchayathiyahya putra, Akhamanichiya.

Il signifie : Xercès roi grand, roi des rois, fils de Darius roi, Achéménide.

La traduction assyrienne de cette inscription est la suivante :



KH CH A AR CH^a N^a(RA)

Xercès roi

R A N^a(RA) N^a(RANAN) A(RBHA)

grand, roi des rois, fils

D A R Y A S N^a(RA)

de Darius roi,

A KH[a] M A N[i] CH A.

Achéménide.

La première ligne et le mot *ra* de la suivante ont été déjà analysés : nous savons qu'ils représentent la phrase *Xercès roi grand.* Les signes qui suivent le mot *ra* doivent donc représenter l'autre phrase : *roi des rois,* du persan. Ces signes sont l'initiale de *nara* répétée, et un autre qui nous est encore inconnu et qui revient toujours à cette place dans nos inscriptions.

Dans presque toutes ces inscriptions, où le titre *roi des rois* est suivi dans le persan de l'autre *roi des provinces,* notre signe est suivi à son tour de l'initiale de *nara,* du signe qui caractérise les pays répété, après quoi il reparaît de nouveau. Dans la phrase *avec les Dieux,* qui paraît dans plusieurs de nos inscriptions, notre signe suit l'initiale du mot *Dieu.*

Tout cela ne peut laisser de doute sur le sens de ce signe, car il suit toujours des mots qui sont mis au pluriel ; il est en conséquence la marque de la pluralité, c'est-à-dire il avertit le lecteur que le mot qui précède, qu'il soit ou non écrit complètement, est placé au nombre pluriel, comme c'est le cas dans notre phrase pour l'initiale de *nara* (roi). C'est ce que je me hâte d'admettre avec tous ceux qui se sont occupés d'inscriptions assyriennes. Comme dans les inscriptions de Khorsabad et de Vân la terminaison du génitif pluriel est *nan,* le titre Roi des Rois y étant écrit en toutes lettres *nara naranan,* ainsi qu'on le verra plus bas ; je crois pouvoir substituer, dans ma lecture, à la marque idéographique du pluriel, quand elle remplace un génitif, comme dans notre cas, la terminaison *nan.*

Après le titre *roi des rois* viennent les mots *fils*

de Darius roi. L'assyrien ne présente au devant du nom de Darius que le signe *a*, lequel semble indiquer à lui seul l'idée de la filiation. Est-ce, comme le pense M. Löwenstern, l'initiale d'un mot plus long écrit par abréviation, comme c'est le cas, selon moi, pour *nara* et *nata*? Je l'avoue, cela me paraît fort probable. M. Löwenstern, qui lit notre signe H au lieu d'A, propose d'y voir l'initiale du copte *hrot, filii,* ou d'un autre mot copte *hun,* jeune personne, adolescent (*Exposé,* p. 86-7). Selon moi on pourrait voir dans notre A l'initiale du sanscrit *arbha* et *arbhaka,* qui signifie *proles, natus, pullus.* Le nom de Darius, qui est ici au génitif, ne paraît accompagné d'aucune terminaison qu'on puisse assigner à ce cas. C'est un fait que nous devons nous borner à constater, sans chercher à l'expliquer.

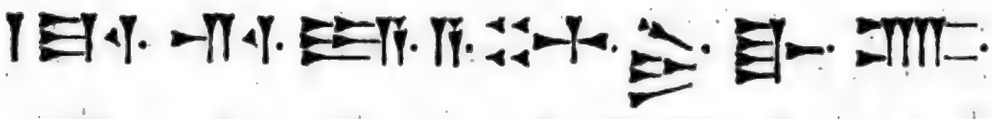
Le nom de Darius est suivi de l'adjectif patronymique Akhamanicha, que nous connaissons déjà, et qui termine notre inscription.

La seconde inscription, dont j'ai à parler dans ce paragraphe, est celle cotée B par Niebuhr et par Westergaard.

Persan : Darayawuch Khchayathiya wazarka, Khchayathiya Khchayathiyanam, Khchayathiya dahyunam, Vistaspahya putra, Akhamanichiya, hya imam tatcharam akunauch.

Darius roi grand, roi des rois, roi des provinces, fils d'Hystaspe, achéménéen, il a fait cette sculpture.

Assyrien :

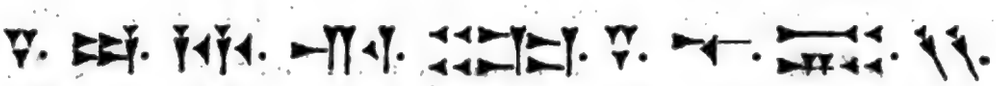


D^a. R. Y. A. S. N^a(RA). R. A.

Darius *roi* *grand*

Nᵃ(RA). Nᵃ(RANAN). Nᵃ(RA). Nᵃ(TA). Nᵃ(TANAN)

Roi des rois roi des provinces



CHᵃ. ? KH. R. ? CHᵃ. Nᵃ. Tᵃ. ?

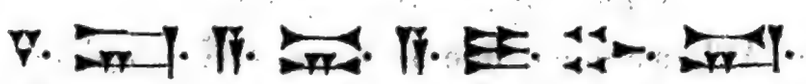
Qui (sont) pleines de nations

A(RBHA). Vⁱ. Tᵃ. Z. Pᵃ

Fils d'Hystaspe

A KHᵃ M A Nⁱ CH A.

Achéménide.



CHᵃ. ? A. T. A. A. Bᵃ. Vᵃ

il ? ce a fait.

Les signes et les mots des deux premières lignes nous sont parfaitement connus. Il en est de même pour ceux de la quatrième et de la cinquième. Ces quatre lignes réunies correspondent exactement au texte persan de notre inscription jusqu'au mot *achéménide.*

Mais la troisième n'a pas de représentant dans le persan; elle est la traduction d'une phrase qu'on rencontre fréquemment dans d'autres inscriptions, mais qui n'existe pas dans le texte de la nôtre. Cette phrase est paruzananam ou paruwazananam, que Lassen traduit par *multis populis habitatarum.* Elle est le génitif pluriel d'un mot composé de *paru* adjectif venant de la racine sanscrite *pr, remplir*, et identique au sanscrit *puru, remplissant, beaucoup;* et de *zana* identique au sanscrit

djana, qui a dans les Vêdas le sens de *famille, tribu, peuple, hommes* et *monde*. La traduction de cette phrase est aussi introduite dans la partie médique de notre inscription.

Il s'agit maintenant de lire les mots assyriens, qui répondent à cette phrase, et d'y retrouver le même sens.

C'est ce qui est facile, comme on va le voir. Le premier signe est un ▽ *ch* qui constitue à lui seul un pronom indicatif et relatif synonyme du sanscrit et du persan *sya, il,* lequel a, comme dans les Vêdas, la particularité de réunir le prédicat au sujet. Cette particularité est aussi propre de l'assyrien *cha,* lequel paraît plusieurs fois, comme au commencement de la ligne cinquième de notre inscription et dans d'autres, avec le sens d'*il,* mais qui a dans notre cas, et dans d'autres, celui du relatif *qui, quae, quod*. Quant à son étymologie, *cha* me paraît être identique au pronom sanscrit *sa, il*. Dans notre cas la traduction littérale est *quae,* car il est relatif aux provinces qu'il relie avec l'adjectif suivant qui doit signifier *populeuses*.

Voyons cet adjectif.

L'initiale en est toujours ⊢⊢⊢; mais ce signe nous est tout-à-fait inconnu, et comme il n'existe, ou qu'il ne s'est présenté jusqu'ici dans aucun des autres alphabets cunéiformes, et qu'il ne possède pas en outre d'équivalents, je m'abstiens pour le moment de toute hypothèse à son égard: nous verrons tout-à-l'heure s'il y a lieu, ou non, à circonscrire les valeurs qu'il peut posséder. Cela, d'ailleurs, n'ôte rien à la certitude du sens du mot que nous analysons et à son étymologie.

Car tous les signes qui le suivent nous sont connus, hors un seul. Ce sont un Kh, un R, et un signe

nouveau : ce qui nous donne un mot que je lis sans hésitation *khar*. L'R, qui paraît ici seul, est accompagné quelquefois du ◁⊢ ou ◁— A, ce qui confirme ma lecture : *khar*. D'autres fois notre *khar* est écrit avec le K et l'R, ce qui donne la même lecture un peu modifiée par l'absence de l'aspiration dans la gutturale, qui paraît être inhérente au ◁◁◁. Une fois seule, le mot *kar* étant écrit , le signe inconnu qui suit l'R manque sans substitut. Il n'est donc pas radical dans le mot, puisqu'il en peut être retranché. Cherchons si nous trouvons dans le mot *kar* qui nous reste, et qui doit répondre à la première partie du persan paruzananam, c'est-à-dire à *paru* ou *paruwa*, le sens requis. Il faut d'abord se rappeler que *paru* est identifié avec le sanscrit pourû, *beaucoup, plusieurs*, pour *paru* qui vient du radical *pṝ*, *pûr* ou *pâr*, qui signifie *remplir*. Or l'assyrien *kar* est précisément identique à une autre racine sanscrite qui a le même sens. Cette racine est *kṛ* ou *kar*, laquelle avec certaines prépositions, telles que *anu, abhi, â, samava, sama* et *sam*, signifie *remplir* et peut avoir servi à former un adjectif identique au persan *paru*.

Comme la racine *kar* est précédée dans nos inscriptions d'un autre signe dont nous ne connaissons pas la valeur, n'est-il pas permis de supposer que ce signe représente une des prépositions avec lesquelles la racine *kar* acquiert en sanscrit le sens de *remplir*? Mais cette préposition ne doit être constituée que d'une seule lettre ou de deux tout au plus, c'est-à-dire d'une consonne et d'une voyelle. Entre les prépositions avec lesquelles *kar* signifie *remplir* il n'y a que *â* et *sam* ou *sa* qui remplisse ces conditions ; c'est pourquoi en

attendant qu'on trouve mieux, je propose d'admettre la valeur d'*â* ou d'S pour le , ce qui donne pour lecture du mot entier qui répond au persan *paru*, *âkar* ou *sakar*, plus le signe encore illisible . Ce mot est suivi du pronom *cha* qui le relie au mot suivant répondant au persan *zananam*. Ce mot commence par un N. Le second signe ne me paraît être qu'une variante du T. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, il est certain que la consonne qui doit suivre l'N de notre mot, ou la syllabe *na*, est un T, car dans une autre inscription ce mot est écrit :

Après le vient le signe encore inconnu , qui dans d'autres inscriptions est placé ainsi . M. Hincks dit qu'il représente la seconde syllabe du nom de Babylone sur les briques, et en conséquence qu'il possède le son Bi. Je puis ajouter un autre fait à l'appui de cette valeur ; c'est que le signe , identifié par M. Hincks au nôtre, a pour équivalent un caractère ( ) qui possède cette valeur dans l'alphabet médique.

Mais que signifie cette terminaison Bi ? C'est ce que les monuments que je possède ne me mettent pas à même d'expliquer, et que je désire que d'autres plus heureux que moi puissent déterminer avec certitude.

Mais en faisant abstraction de ce *Bi*, nous obtenons un mot qui se lit *nat* ou *nata*, et qu'il est difficile de ne pas regarder comme identique avec le mot *nata* qui signifie *pays* et que j'ai déjà analysé. En effet notre mot est remplacé une fois par le caractère abréviation de *nata*, *pays*, suivi du signe du plu-

riel ⊢|◀◀◀. Que faut-il conclure de ces faits? C'est que probablement le mot *nata, pays,* et celui que nous analysons, avaient, outre à la similitude du son, une si étroite ressemblance de sens, que le premier a pu être une fois substitué au second. Cette ressemblance existait en effet. Car le persan *zana,* que notre *nata* est destiné à représenter, signifie, comme j'ai dit, *peuple, famille, homme,* et en même temps *monde* (habitation des hommes), et le mot *nata, pays,* signifie primitivement, comme je l'ai déjà dit, *homme,* ou *rassemblement d'hommes.* Quant à la traduction entière des mots que nous venons d'analyser et que je lis: *Ch*^{a}. *â* ou *sakara - ch*^{a}. *natabi* (?), elle doit être selon moi: (provinces) qui sont pleines de nations, ou qui ont la plénitude des nations, c'est-à-dire qui comprennent toutes les nations. Car M. Rawlinson ne doute pas que le persan *paruzana* ne doive être pris dans la plus grande extension, puisque la phrase qui suit communément *paruzana, roi de ce grand monde,* montre que les rois persans ne connaissaient point de limites à leur domination. A quoi j'ajoute que cela est prouvé encore par la phrase avec laquelle Cyrus commence son édit pour le retour des Juifs en Palestine: Tous les royaumes du monde Dieu m'a donnés, phrase dont le sens est presque exactement reproduit par celle des inscriptions persanes dont nous venons d'analyser la traduction assyrienne.

La sixième ligne de notre inscription doit représenter le sens des mots persans *hya imam tatcharam aqunauch,* il a fait cette sculpture.

Le premier signe en est *ch*^{a}., le pronom synonyme de *hya,* que nous connaissons déjà. Le second nous est tout-à-fait inconnu; il doit rendre tout seul l'idée

représentée par le persan *tatcharam*, car les signes qui le suivent, appartiennent au pronom *ce* ou *cette*. Ces signes sont deux A avec un entre eux.

Ce signe est certainement une faute ou une variante du T, car nous verrons plus bas ce même pronom écrit à la même place dans diverses inscriptions, tantôt avec le second, tantôt avec le premier de ces signes. En conséquence notre pronom se lit *ata*, et j'y reconnaîs les deux thèmes pronominaux sanscrits *a* et *ta* assez étendus en sanscrit et dans d'autres langues. En sanscrit on a *êtat*, *celui-ci*, contraction *d'attad*, dont vient le latin *is-tud*, comme le dit Benfey; *idam*, avec l'affaiblissement du *t* en *d*, *celui-ci*; *adas*, *celui-là*, qui vient du primitif *atas* ou *atat*, comme l'assure Bopp, qui peuvent être comparés avec l'assyrien *ata*.

Les signes qui restent après ce pronom dans notre inscription doivent former un mot ayant la même signification du persan *aqunauch*, *il a fait*, *il a bâti*. Le premier de ces signes paraît devoir être un A, à cause de sa substitution à deux caractères qui sont eux-mêmes des A (.) (1).

Le second paraît être une labiale, car il a pour substitut , que j'ai dit naguère être un *Bi*, et qui dans le médique est un *Ba* (2).

Le troisième, qui est l'initial du nom de Vitaspa, (Hystaspe) est un V.

Si ces valeurs ne sont pas erronées, j'obtiens pour lecture du verbe *il a fait* en assyrien *abava*. Je suis fort tenté à voir dans ce verbe le radical sanscrit bhû *être* au causal *faire*, *produire*. C'est vrai qu'il manque de la caractéristique du causal *ya*; mais il est assez

(1) B. § 44. — (2) B. § 17. 87.

fréquent dans le sanscrit même des Vêdas de voir les racines passer de leur signification primitive à celle de leur causal sans cette caractéristique. L'allemand nous offre un verbe dérivé en cette manière de *bhû*, et identique, quant au sens, au prétérit assyrien *abava*: c'est *bau-en*, *bâtir* (1). *Abava*, selon moi, pourrait être la troisième personne singulière de l'aoriste, avec augment, correspondant au sanscrit *abhût*. L'allongement de l'*u* en *av*, par lequel notre mot diffère d'*abhût*, a lieu aussi dans d'autres temps de ce verbe (le présent etc.) en sanscrit, et il se présente aussi pour *abhût* dans le zend, où cette personne paraît sous la forme d'*abavat*. Pour la perte du *t* final, marque de la troisième personne singulière, elle a lieu aussi communément dans la langue des inscriptions persanes. Cette langue possède même notre mot *abava*, avec le sens du zend *abavat*.

§ IV.

INSCRIPTIONS DE L'ALWAND

On sait qu'au pied de la montagne appelée Alwand, près Hamadan, on trouve deux inscriptions cunéiformes trilingues, qui appartiennent l'une à Darius et l'autre à Xercès. Ces deux inscriptions sont heureusement identiques, sauf une petite phrase de plus qu'on trouve dans celle de Xercès. Ce qui est encore plus heureux, c'est que le texte de ces inscriptions est répété mot à mot au commencement de presque toutes les inscriptions persanes, c'est-à-dire dans celle de Darius à Nakch-i-Roustam, dans toutes celles de Xercès, et dans celle d'Artaxercès Ochus.

Nous avons donc un texte assez étendu (il se

(1) Bopp, Glossarium Sanscritum, p. 248 *b*.

compose de vingt lignes), dont nous possédons sept différentes copies : ce sont comme autant de manuscripts qui se corrigent et se complètent l'un l'autre. En outre par la substitution des signes équivalents, les mêmes mots n'étant pas toujours écrits avec les mêmes caractères, nous acquérons la connaissance de la valeur de quelques caractères nouveaux, que nous pouvons joindre à ceux que nous avons déjà déchiffrés.

Ce n'est pas tout. Un examen attentif des diverses copies de notre inscription ne laisse point de doute sur ce fait, que les mêmes idées n'y sont pas toujours représentées par les mêmes mots, mais qu'on a employé quelquefois des paroles différentes pour exprimer la même idée ; cela a lieu pour toutes les parties du discours, noms, pronoms et verbes.

Chacun voit quel immense secours cela doit porter à la lecture et à la traduction de notre inscription ; car nous avons ainsi un contrôle de l'étymologie et du sens qu'on doit donner à ces mots, et en conséquence aussi de la valeur des signes dont se composent ces mots, et à laquelle leur traduction et leur étymologie sont attachées.

Je commence par le texte persan qui est le suivant :

Baga wazarka Auramazdâ hya mathista
Dieu grand (est) Ormuzd, il (est) le plus grand
bagânâm hya imâm bumim adâ hya awam açmânam
des Dieux, il cette terre a donné, il ce ciel
adâ hya martiyam adâ hya chiyâtim a-
a donné, il l'homme a donné, il la nourriture a don-
dâ martiyahyâ hya Khchayârchâm khchâyathiyam aku-
né à l'homme, il Xercès roi a
naüch aivam parunâm khchâyathiyam aivam parunâm
fait, seul de plusieurs roi, seul de plusieurs

framataram. Adam Khchayârchâ khchâyathiya wazarka
dominateur. Je(suis) Xercès roi grand,
khchâyathiya khchâyathiyânâm khchayathiya dahyau-
roi des rois, roi des pro-
nam paruzanânâm khchayathiya ahiyâyâ bumiya
vinces pleines de nations, roi de cette terre
wazarkâyâ duriya apiya Dârayawahuch khchâyathiya-
vaste . . . . . de Darius roi
hyâ putra Hakhamanichiya.
fils Achéménide.

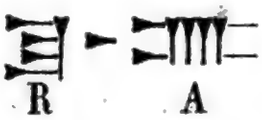
Je prends pour texte de la traduction assyrienne de cette inscription celle de l'Alwand de Xercés, que je vais analyser mot-à-mot. Chemin faisant, j'avertirai le lecteur des variantes que présentent les autres copies, soit dans les caractères, soit dans les mots.

Dieu
A

Le mot *Dieu*, qui doit être le premier de notre inscription, si la traduction assyrienne suit la syntaxe du persan, n'est rendu que par le signe qui est un A.

Est-ce là un mot entier qui signifiait *Dieu* en assyrien, ou bien est-il l'initiale d'un mot, ou une image symbolique de ce mot? C'est ce que je ne saurais déterminer.

M. Löwenstern et M. de Saulcy supposent qu'il est l'initiale de l'hébreu אלוה Eloah, ou אלהים Elohim, Dieu [1].

 Grand
R A

Ce mot nous est déjà connu par les inscriptions précédentes. Le raccourcissement des deux clous de mi-

(1) Löwenstern, p. 82. n. 2.; de Saulcy, p. 4.

lieu de l'R, et l'éloignement du petit clou de droite, ne sont que des fautes du copiste ou du lapicide, comme le prouvent les autres copies qui ont le régulier à la place du .

Dans l'inscription E de Westergaard (1) au lieu du mot *ra* nous rencontrons le mot

qui se lit *Raba*, si ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent au sujet du second signe, peut subsister.

Si cette lecture qui n'a été reconnue jusqu'ici par personne, était vraie, ce mot offrirait la plus grande ressemblance avec le mot hébreu et araméen רב *rab, grand,* qui placé à l'état dit emphatique dans cette dernière langue, devient *rabbà* רבא.

Je m'empresse de noter ce fait. Je ne me refuse pas à reconnaître des traces de sémitisme dans les inscriptions assyriennes lorsqu'elles sont basées sur des lectures non arbitraires et hypothétiques, mais solides et réelles. Loin de torturer les caractères et les mots de mes inscriptions pour les lire d'après un système préconçu, je ne fais qu'appliquer rigoureusement aux caracteres des mots que j'analyse des valeurs sévèrement démontrées auparavant, et en déduire sans partialité les conséquences nécessaires, qu'elles soient ou non favorables aux idées que l'on s'est fait communément dans le public savant sur l'origine de la langue assyrienne.

L'adjectif *ra* est suivi du signe que nous avons vu signifier *Dieu*, lequel est à son tour suivi du nom d'Ormuzd, que nous connaissons. Cette répétition du mot *Dieu* avant le nom d'Ormuzd ne peut s'expliquer, à mon

(1) W. XVI. *a*. S. VIII.

avis, que par la supposition que la syntaxe assyrienne comportait une phrase comme celle de : *Dieu grand* (*est*) *le Dieu Ormuzd*, c'est-à-dire *c'est un Dieu grand que le Dieu Ormuzd*, au lieu de *Ormuzd est un Dieu grand.*

Dans le nom d'Ormuzd l'R est fait par erreur dans notre inscription avec un clou vertical de plus; mais il reparaît écrit correctement dans les autres copies.

Le D même est figuré fort incorrectement dans notre inscription ; mais sa forme véritable se laisse rétablir par les autres copies.

Après le nom d'Ormuzd vient l'adjectif Raba, puis le pronom ou article *cha*, et le signe qui signifie *Dieu*, suivi de la marque du pluriel. Cette phrase doit signifier *il est le plus grand des Dieux.*

La présence de l'adjectif positif *raba*, grand, dans notre phrase, où il a certainement le sens du superlatif *le plus grand*, ne peut s'expliquer, ce me semble, qu'en supposant ici un superlatif formé à la manière de l'hébreu par le positif suivi d'un pluriel avec l'article ה. L'article *cha*, qui est placé réellement entre le mot *raba* et le mot *Dieu* au pluriel a peut-être ici une destination semblable à celle de l'ה hébraïque. Notre phrase présenterait alors le sens de *le plus grand des Dieux*, et avec l'antécédente *c'est un Dieu grand que le Dieu Ormuzd, le plus grand des Dieux*, littéralement : Deus magnus Deus Auramazda, maximus Deorum.

Après cette phrase revient l'article *cha, il*, puis le mot qui doit répondre au persan *bumim, terre*, et que je lis *abara*. Ce mot est composé de trois lettres, dont la première est invariablement ou , signe que nous savons être un A. La seconde est faite dans

notre et dans d'autres inscriptions; une fois elle prend la forme du T, et une autre fois celle du K redressé, et d'autres fois elle est faite. Ce sont toutes des formes à peu près identiques, et qui ne diffèrent entre elles que par de petites variétés. Je crois pourtant que la dernière est la plus exacte et celle qu'on doit donner à notre signe, car elle est la plus fréquente de toutes; et je ne regarde les autres que comme des fautes ou des variantes dérivées du même type.

La forme que je choisis de préférence pour notre signe est celle-là même qui se présente en tête du nom de la Perse (p. 52) et qui doit être ou un B ou un P. J'attribue en conséquence une de ces deux valeurs à notre signe, mais je préfère celle de B.

La troisième lettre de notre mot est certainement le R dont la dernière partie a été trop détachée du reste du caractère. D'ailleurs que la troisième lettre de notre mot doit être un R, cela est mis hors de doute par les autres copies qui ont à la place du le et le que nous savons être des R.

Le mot que nous analysons est donc composé des trois lettres A. b. et r. qu'on peut lire, en y suppléant deux *a, abara*. Quelle est maintenant l'origine de ce mot? Je ne puis faire à cet égard que des conjectures, que je vais soumettre au jugement des savants.

Je vois dans ce mot le radical sanscrit *bhar*, zend *bere*, latin *fer-o* etc., qui signifie *porter*, et avec la préposition à dans le Rig-vêda *apporter* (afferre), et je suppose que ce mot est primitivement un adjectif ou nom d'agent formé avec le suffixe sanscrit *a*, signifiant *ce-*

lui qui apporte, qui produit, et, par une extension de sens bien facile à expliquer, *le sol, le terrain, la terre*, en tant que productrice de toutes choses.

On pourrait aussi lire notre mot *abar* sans *a* final, et le regarder comme un de ces appellatifs formés par des simples racines, qu'on rencontre en sanscrit.

On trouve même en sanscrit un terme signifiant *terre*, qui dérive d'une racine synonyme et peut être identique à *bhr*. Ce mot est *dharâ* ou *dharanî* (frère du latin *terra*), qui vient de la racine *dhr*, ayant les sens de *ferre, gerere, sustentare;* racine qui est, selon Bopp, la même que *bhr*, mutatâ labiali aspiratâ in dentalem (1).

Voilà mon étymologie, dans laquelle je puis certainement me tromper, mais il me semble pouvoir la regarder, sans partialité, comme préférable à celles qui ont été présentées jusqu'ici.

M. Löwenstern lit notre mot *nakar* (2). Afin d'obtenir cette lecture il a dû confondre le premier caractère avec l'N du nom d'Achéménès, dont il se distingue, comme je l'ai déjà dit (p. 14), par un clou de moins; et il a dû choisir pour forme véritable du second caractère celle du T, qui ne paraît ainsi fait que dans une des copies de notre inscription, tandis que celle du B que j'adopte est la plus fréquente. D'ailleurs il donne arbitrairement au la valeur du K, qu'il ne possède pas, car il ne se substitue jamais à aucune des formes connues de cette gutturale , , etc. La lecture de *nakar* ainsi obtenue, il ajoute : « comparez » le chaldéen ארקא et קרקע, *fundus, solum*, puis l'a- » rabe Ka'ura, *profundus fuit* ». Nous avons ici trois mots

(1) Glossarium Sanscritum, p. 185 *b*.

(2) Exposé, p. 35-6-7.

sémitiques à confronter avec un seul mot assyrien, *nakar*, ce qui ne peut laisser que beaucoup d'incertitude sur l'origine sémitique de ce mot.

Le mot ארקא Arkà, le seul des trois que propose M. Löwenstern, qui signifie réellement *terre*, n'offre, comme chacun le voit, qu'une lointaine ressemblance de forme avec le prétendu assyrien *nakara*. Il n'est en outre qu'une corruption de l'araméen et syriaque ארעא ar'a, *terre*, par le renforcement de la nasale *y* en la gutturale forte ק, et il ne paraît que dans un verset du prophète Jérémie conçu en langue araméenne (X. 11.) et dans le Liber Adami des Nasaréens.

Le mot קרקע diffère beaucoup ainsi que ארקא de *nakar*; et même il n'a jamais été le nom de notre planète, comme notre inscription l'exigerait; il ne signifie que le fond (de la mer, d'une rivière), le sol d'un édifice, un bien-fonds.

Quant à l'arabe Ka'ura, outre l'absence de la syllabe initiale *na* de *Nakar*, et la présence du *y* radical, qui n'est pas dans l'assyrien, il faut considérer que ce radical n'a point une signification propre à en tirer un nom de la terre. La valeur essentielle de la racine קער n'est pas la profondité, mais la cavité, le creux; d'où קְעָרָן, קְעָרָן (et en hébreu קְעָרָה) *ecuelle*, קְעַר *profundum fecit puteum*, et dans l'hébreu arabisant du moyen âge קערורית *concavité* (opposé à גבנונית *convexité*). Il est évident qu'un nom tiré de ce radical pourrait bien s'appliquer à la mer, mais jamais à la terre.

Les étymologies proposées par M. de Saulcy sont, tout aussi bien que celles de M. Löwenstern, incertaines et élastiques, parce qu'elles sont basées sur des lectures mal fondées. D'abord M. de Saulcy donne la valeur d'I au lieu d'A au signe ; après il donne celle de T au second

caractère dont une des formes est 𓏏, et cela, dit-il, « par-
» ce que, dans le mot âten, *il a donné,* pour *il a créé,*
» la seconde lettre est notre signe un peu incliné: 𓏏
» voilà tout ». A ces mots ne croirait-on pas que la lecture du mot âten fût fixée avec certitude, et que la valeur du 𓏏, qui entre dans ce mot, ne laissât aucun doute à son égard, et, ce qui n'est pas moins important pour nous, que 𓏏 fût évidemment identique à notre 𓏏? Malheureusement il en est tout autrement, comme je vais le prouver d'après M. de Saulcy même.

Car un peu plus bas, lorsqu'il parle *ex professo* du mot *âten,* non seulement il ne porte aucune preuve à l'appui du son T qu'il attribue au signe 𓏏 en se référant seulement au mot *terre,* où il donne cette valeur au 𓏏 qu'il identifie avec lui; mais il est encore forcé de reconnaître que le mot *âten* peut être lu diversement, car au lieu du signe 𓏏 une inscription porte le signe connu 𓎡 K, ce qui change la valeur de ce signe de T en K; et par suite restent sans appui et la valeur de T pour le 𓏏 dans notre mot, et les étymologies que M. de Saulcy présente pour ce mot. Mais si l'on admettait même que le signe 𓏏 est un T, il ne serait pas démontré pour cela que le signe 𓏏 possède la même valeur dans notre mot. Je ne crois pas, avec M. de Saulcy, que le premier, qui est, selon ses expressions, *un peu incliné, voilà tout,* soit identique au second qui est droit. Car nous savons que plusieurs caractères dont la forme est tout-à-fait la même, et qui ont pourtant des valeurs entièrement différentes, ne sont distingués entre eux par d'autre marque caractéristique, que par la position droite des uns et inclinée des autres: tels p. e. que le 𓏏 A et le 𓏏 marque des noms de pays, le 𓏏 D et le 𓏏 K. Ce n'est donc pas une puérilité que de croire à une réelle différence de valeur

entre 𒁹 et 𒌋, quoique ces signes ne diffèrent l'un de l'autre que par leur position. Il faut prendre acte au contraire de cette différence, et ne pas confondre ces deux caractères entre eux. Il est, je crois, utile et nécessaire, dans les premiers pas pour déchiffrer une écriture inconnue, de se garder bien de confondre entre eux quelques caractères qui se ressemblent.

Cela est surtout indispensable dans le déchiffrement de l'écriture assyrienne, où le nombre des signes est si grand et l'élément qui sert à les composer un seul, le clou combiné en une infinité de manières avec lui-même. Si nous ne découvrons donc quelque règle bien fixe, d'après laquelle quelques caractères tout en étant sujets à certaines modifications dans la forme, conservaient toujours la même valeur, il ne faut pas identifier entre eux deux caractères, quelque semblables d'ailleurs qu'ils soient.

Voici maintenant les étymologies que propose M. de Saulcy sur la base de la valeur T pour 𒌋, du mot qui doit signifier *terre*, mais qu'il considère, par suite de ses étymologies, tantôt comme la traduction du mot *terre*, tantôt comme celle du mot *ciel*.

« Le radical יתר signifie, dit-il, *tetendit*, et nous » avons le mot chaldéen יַתִּיר qui signifie *permagnus*, » d'où l'adverbe יתירא *abunde, valde*. Il n'y a rien de » plus étonnant à trouver le monde désigné en assyrien » par l'idée : ce qui est immense, étendu, que de trou- » ver en persan l'idée *le monde* rendue par le mot Bu- » mi signifiant à la lettre *qui est*, et en sanscrit l'idée » *la terre* représentée par le mot Prithivî, signifiant éga- » lement *ce qui est large*. C'est donc avec confiance » que nous assimilons notre mot assyrien *itr* au mot » chaldéen יתיר ».

Sur quoi je dois observer que le verbe hébreu

יתר signifie *redundavit, abundavit, reliquus fuit, superfuit, modum excessit, inde eximius fuit, excelluit, reliquis praestitit.* Voilà l'origine de l'adjectif chaldéen יתיר *excellens, eximius,* et de l'adverbe יתירא *valde, vehementer,* mots qui ne possèdent pas le sens de largesse, d'étendue, qu'il faudrait y supposer pour pouvoir les confronter avec un mot signifiant la *terre* par une extension de sens analogue à celle qui a lieu dans le sanscrit prithivî, *celle qui est large,* ou *la terre.*

M. de Saulcy poursuit: « Un autre mot hébraïque » a, nous le pensons, une assez étroite analogie avec » le mot יתר, dont nous venons de parler: c'est le mot » עתר qui à la forme niphil (lisez niph'al) signifie *mul-* » *tus, largus fecit* (lisez fuit); et à la forme hiphil, *mul-* » *tiplicavit;* de ce radical vient עתר ou עתרת *abun-* » *dantia.* L'Aïn en hébreu pouvait se prononcer, comme » en arabe, dans certains mots tels que 'ilm, *science* ».

Mais tout en accordant au radical עתר le sens d'abondance, qui n'est pas hors de doute, on ne peut lui accorder celui de largesse, que Gésénius lui assigne sans aucune preuve, et sans l'appui d'aucune autre langue sémitique.

Le radical עתר, mais avec Thse au lieu de Te, offre en arabe un mot, un peu plus séduisant pour les partisans du sémitisme de la langue assyrienne. C'est عَتِيرٌ, عَتْيَرٌ, *terra, pulvis.* C'est dommage que le mot *terra* n'est pas là tout seul, car le *pulvis* qui lui est à côté montre que ce n'est pas un nom applicable à notre planète.

M. de Saulcy présente plus bas une autre étymologie du mot en question, d'après la valeur nouvelle de K qu'il est forcé de reconnaître au 𒆠, et par suite, selon lui, au 𒆠 même. Voici comment il s'expri-

me : « Mais alors le mot [illegible], qui doit si-
» gnifier le *ciel* (j'ai déjà dit qu'il donne à ce mot
» tantôt le sens de terre, et tantôt celui de ciel), n'au-
» rait plus de sens pareil, et il pourrait tout au plus
» se comparer au radical אָכַר *terram fodit*, d'où אִכָּר
» *arator, agricola*, ce qui permettrait de donner à no-
» tre mot assyrien, par une hypothèse un peu forcée, le
» sens de *terre* ».

Chacun voit combien cette hypothèse est peu vraisemblable. De ce que le verbe *akara*, lequel existe en arabe (non pas en hébreu, comme dit M. de Saulcy), qui signifie *fodere* et *fossura* (*creuser* et *sillon*), est employé aussi en parlant de la terre, c'est-à-dire qu'il signifie *terram fodere*, et *terrae fossio* (*creuser la terre*), et qu'il en dérive un adjectif Akar avec le sens de *fossor*, et par extension *agricola*, adjectif qui existe aussi en hébreu sous la forme d'אִכָּר, doit-on en conclure que la racine *akara* signifie *terre*? Ce serait la même chose que de soutenir que le latin *fodere* et le français *creuser* synonymes d'Akar, signifient *terre*, par cela seul qu'on peut dire dans ces langues *fodere terram*, et *creuser la terre*. La dernière étymologie de M. de Saulcy n'est donc pas plus soutenable que les autres, qui ne sont pas préférables à celles de M. Löwenstern, lesquelles à leur tour n'ont pas le droit d'être préférées à celles de M. de Saulcy. Je ne prétends pas pourtant être le privilégié de la fortune et avoir rencontré la vraie étymologie; mais je crois avoir montré que les sémitistes sont non seulement discordes entre eux, mais avec eux-mêmes, et qu'ils n'ont pu présenter jusqu'ici une étymologie sérieuse du mot assyrien qui veut dire *terre*, au devant de laquelle j'eusse dû retirer la mienne. Mais si M. Rawlinson, ou qui que ce soit, présentera une éty-

mologie sémitique plus plausible de ce mot, je serai le premier à la reconnaître franchement et à condamner aussitôt la mienne.

Le mot que je lis *abara* est suivi du pronom *ata*, *ce* ou *cette*, dont j'ai déjà parlé, qui échange quelquefois l'A final avec le (1) que nous savons aussi être un A.

Ce pronom est suivi du mot que sa répétition quatre fois dans la première partie de notre inscription et de presque toutes ses autres copies, après le pronom *ata*, désigne clairement comme la traduction du verbe persan *adâ*, *a donné* ou *créé*. Les signes et sont, nous le savons, un K et un N. Le premier est même substitué une fois dans notre mot par qui est aussi un K (2), et le second par , qui est un autre N (3). Il ne reste de doute que sur le . A la ligne suivante il est fait . Mais ces deux formes-là ne sont que des erreurs de copiste, car toutes les autres copies de notre inscription lui donnent, sans exception, la forme de qu'il présente aussi dans notre inscription aux lignes 7 et 8.

On pourrait être tenté de partager ce signe en deux, et (dont un au moins nous est connu avec certitude, l'M), ces caractères étant un peu éloignés l'un de l'autre dans notre inscription. Mais ce ne serait pas une conséquence bien légitime, car dans notre inscription, différente en cela des autres inscriptions assyro-trilingues, les caractères ne sont point séparés par le point de distinction, et nous ne pouvons juger par notre inscription seule si le signe dont nous nous oc-

(1) W. XIV. 2. — (2) S. II. n.° XI. 4. — (3) W. XIV. 2.

cupons en est un, ou s'il en forme deux. Mais cette incertitude est levée par quelques copies de notre inscription qui montrent notre signe réuni sans le point de distinction entre 𐏑 et 𐏒. Il est vrai que dans la copie de Schulz de l'inscription qui se trouve sur la base de la façade de la chambre principale à Persépolis on voit le point entre ces membres de caractères; mais ce point disparaît dans la copie plus exacte de cette inscription qu'on trouve dans le Mémoire de Westergaard (XVI. C.), et il ne paraît certainement dans celle de Schulz que par une erreur du copiste, erreur qu'il a commise aussi dans l'inscription de Darius de l'Alwand, dont nous manquons malheureusement d'une copie plus exacte. Ce qui achève de montrer que 𐏑𐏒 n'est qu'un seul signe c'est sa présence dans un mot que j'analyserai plus bas et qui doit correspondre à la préposition *avec*, toujours sans point de séparation entre 𐏑 et 𐏒, si l'on en excepte l'inscription de la chambre principale à Persépolis dans la copie de Schulz, dont le point disparaît dans celle de Westergaard.

M. Löwenstern pourtant croit devoir séparer le 𐏑 du 𐏒, et il donne à ces signes les valeurs de Z et d'O. Il appuie la première sur la forme de 𐏑 que présente une seule fois, comme nous le savons, la première partie du 𐏑𐏒, le 𐏑, qui à lui seul est un M. Mais il me paraît absolument contraire à toutes les règles de déchiffrement de choisir comme la vraie forme de notre caractère celle de 𐏑 Z, qui ne se présente qu'une fois seulement, plutôt que celle de 𐏑 M, que ce même caractère présente plus communément et presque sans exception. M. Löwenstern cite la Planche XIV. *a* de Westergaard (l. 2.) comme portant un exemple de la forme de 𐏑 que présente la première

partie du signe . Mais sa mémoire l'a certainement trompé ici, car, comme chacun peut s'en convaincre en jetant les yeux sur la planche de Westergaard, ce n'est pas qu'on y rencontre, mais . Au contraire c'est dans l'inscription de l'Alwand, que j'ai pris pour texte et que j'analyse dans ce moment, qu'on rencontre, ainsi que je l'ai déjà dit, la forme . Ce fait n'est pas dépourvu d'importance. Car nous connaissons d'autres exemples dans notre inscription, dans lesquels le sculpteur a raccourci le clou horizontal de milieu du lorsqu'il sert à composer d'autres caractères, comme c'est le cas, selon moi, dans notre . Ainsi l'R de Raba et d'Abara est fait, comme nous le savons au lieu de comme il doit être fait. Cela prouve à mon avis que ce n'est que par erreur que le sculpteur a changé une fois en . D'ailleurs il s'est ravisé plus bas, et il a donné à notre signe la forme qui lui convient réellement, . S'il était donc jamais démontré que le signe doit se diviser dans les deux caractères et , on ne pourrait donner au premier d'autre valeur que celle bien connue d'M. Voilà pour le . Quant au M. Löwenstern lui donne la valeur d'O sans l'appuier sur la substitution de ce caractère à d'autres équivalents, et sans porter d'autres exemples où il possède cette valeur.

Pour moi je ne doute point que lorsque le signe forme un caractère à lui seul, il ne possède la valeur d'une dentale, et probablement celle du T. Je vais en déduire les raisons. Notre signe à quiconque l'examine de près, paraît formé du K et du clou vertical . Le K a, nous le savons, entre autres variantes, celle de . Or, cette variante, suivie du clou verti-

cal, constitue un autre caractère qui dans l'inscription persane d'Artaxercès remplace la syllabe *dah* du mot *dahyus, province*, auquel on peut donner, avec MM. Lassen et Rawlinson, le son du D, seule, ou suivie d'une voyelle aspirée.

Mais ce caractère, qui dans les inscriptions persanes est très-rare, est fréquent dans les inscriptions assyriennes de Khorsabad (B. § 6.). Dans ces inscriptions il possède trois équivalents, le , le et le . Heureusement nous connaissons le dernier, et nous savons qu'il est un T. Voilà donc confirmée au ou la valeur d'une dentale.

Il ne nous reste qu'à choisir entre la valeur de D et celle de T. Le , autre équivalent du , vient à notre aide. Ce signe, qui n'est qu'une modification de , comme , car, nous le savons, est, ainsi que , une variante du K, s'échange dans les inscriptions assyriennes de Persépolis avec le T d'Hystaspe [1]; est donc aussi un T, et la valeur d'O que lui suppose M. Löwenstern doit être écartée.

En donnant les valeurs de Z, son qu'il identifie à *dsch* (allemand = dj) ou *ds*, au , et d'O au , M. Löwenstern lit le mot que nous analysons *dschokhan* ou *dsokhan*, et il le compare avec la racine copte *djok, perficere, finire*. Mais cette étymologie tombe d'elle-même, avec la lecture du signe . D'ailleurs tout en identifiant son *dschokhan* avec le copte *djok*, M. Löwenstern ne s'explique pas sur le rôle grammatical qu'il assigne à la terminaison *an* de ce verbe. En outre il me semble que la racine *djok*, ayant le sens de *perficere, finire*, c'est-à-dire *compléter, terminer*, ne

(1) Cf. W. XV. 8. 2 avec W. XIV. 5. 12 et XVII. 4. 14.

rend pas bien l'idée du persan adâ *a donné* ou *créé*. S'il est facile de prouver contre M. Löwenstern l'unité du signe [illegible], il est plus difficile de déterminer avec certitude quel est le son qu'il est chargé de représenter. Voici ce que j'ai trouvé de meilleur.

M. Botta et après lui M. Hincks (1) identifient notre caractère au [illegible] de Khorsabad. En supposant que cette identification fût vraie, notre caractère pourrait recevoir le son d'S, et cela pour cette raison.

En donnant la valeur d'S au signe de Khorsabad qu'on identifie avec lui, j'obtiens la lecture de *Sakasana* pour un mot des inscriptions de Khorsabad (2) dont il est le troisième caractère; et si je l'ai bien séparé de ceux qui l'entourent, et s'il doit être lu de la sorte, on obtiendrait un singulier résultat. Car ce mot serait alors lettre pour lettre le nom de la *Sacasène*, province que Strabon place dans le voisinage de l'Assyrie. Cette valeur sied bien aussi à notre caractère dans la préposition *avec* qui se lit *sata* ou *sada*, ce qui donne un mot identique au sanscrit védique *sadha*, qui a la même signification.

Si l'on admettait la valeur d'S pour notre signe, il en résulterait que notre verbe serait constitué des trois consonnes S. K. N., dont je formerais le mot *sakun* que j'explique de la manière suivante.

Je vois dans la syllabe *sa* la préposition sanscrite identique, qu'on ne trouve, il est vrai, dans cette langue qu'au commencement des composés, mais qui dans une autre langue soeur du sanscrit, comme l'assyrienne, peut avoir été employée aussi au devant de simples racines verbales. Pour *kun* je suppose qu'il vient de la racine sanscrite *kr faire*, qui s'est changée dans les in-

(1) Journ. Asiat. 1848, 260. Hi. 445. n.° 53 — (2) M. d N. 107. 3

scriptions persanes en *kun*, avec l'addition de la nasale *n*, reste de la syllabe *nu* caractéristique de la cinquième classe des verbes, d'après laquelle cette racine est conjuguée dans les Védas.

Ainsi augmentée de l'N, cette racine s'est conservée dans le persan moderne kunam, *je fais*.

Je suppose, avec l'appui du persan, pour expliquer le *sakun* assyrien, que cette N se soit unie en assyrien à la racine *ku*, et qu'il en soit sorti un nouveau radical *kun*, possédant aussi le sens de *faire*.

Cette formation de nouvelles racines par l'addition des nasales caractéristiques de la cinquième et de la neuvième classe des verbes sanscrits au radical primitif a plusieurs exemples en sanscrit. Ainsi la racine *mṛ interficere*, conjuguée sur la neuvième classe qui a pour caractéristique la syllabe *nâ*, a donné naissance à une nouvelle racine *mṛn* qui a le même sens qu'elle; *pṛ exhilarare* et *pṝ implere*, conjugués sur la même classe que *mṛ* ont donné naissance à la racine *pṛn implere, exhilarare*, etc.

Le radical kun précédé de la préposition *sa*, qui ne modifie en rien le sens du radical, est employé, selon moi, dans l'assyrien *sakun* pour exprimer la troisième personne singulière du passé (fecit, creavit), tout comme en kurde on se sert de cette personne pour exprimer l'infinitif, qui n'est plusieurs fois que la simple racine du verbe. On dit p. e. av ghot, *il a dit*, et ghot, *dire*; av at, *il est venu*, et at, *venir* etc. (1)

M. de Saulcy ayant proposé pour le premier signe de sakun une lecture différente, quoique tout-à-fait hypothétique, comme la mienne, a donné une autre ex-

(1) Garzoni, Grammatica e vocabolario della lingua curda. Roma 1787, p. 37-38.

plication de ce mot, explication qui, si la lecture sur laquelle elle est basée est vraie, offre, je l'avoue, beaucoup de vraisemblance. Je ne parle pas de la lecture d'*Aten*, mot que M. de Saulcy compare à la racine hébraïque נתן *dedit*, et qui, comme je l'ai déjà dit, manque de l'appui archéologique relativement au second signe, car ce signe n'est pas un T, mais un K.

Je parle de la seconde lecture proposée par M. de Saulcy, dans laquelle il admet le son K pour le second signe de notre mot, et dans laquelle il diffère de moi par le son A qu'il attribue au signe que je lis S.

Ce son est fondé sur la lecture de notre mot qui serait alors *Akn*, et sur celle de la préposition *avec*, qu'il lit *At* au lieu de *Sata*, et qu'il croit être l'את *et* hébreu qui entre autres sens a celui d'*avec*. En lisant *Akn* au lieu de *Sakun* M. de Saulcy a l'avantage d'obtenir un mot qui peut se lire *Akin* et qui offre la plus grande ressemblance avec la forme *hiphil* de la racine hébraïque כון, הֵכִין *ekin, statuit, fundavit*, velut *terram, caelum*, etc.; en syriaque *akin, stabilivit, fundavit*.

En résumant, la phrase que nous venons d'analyser se lit selon moi :

Cha abara ata sakun;

selon M. Löwenstern :

Cha nakar ata dsokan,

et selon M. de Saulcy :

Cha akar ata aten.

Tous trois nous sommes d'accord pour la traduire: *ille terram hanc fecit.*

Dans la construction de cette phrase on doit remarquer deux faits qui semblent s'exclure l'un l'autre : c'est-à-dire que le pronom *ata, cette*, suit le nom *abara*,

terre, comme c'est la règle dans les langues sémitiques; tandis que de l'autre côté le verbe *sakun, fecit*, ne précède pas le nom *abara*, comme cela devrait être si la syntaxe était vraiment sémitique, mais qu'il le suit comme c'est l'usage dans les langues sanscritiques.

La phrase que nous venons d'analyser est suivie du pronom *cha, il*, et des deux lettres [illegible] lesquelles sont à leur tour suivies du pronom *ata, ce*, et du verbe *sakun, a fait*. Ces deux lettres, qui restent dans notre phrase après l'élimination des mots qui les entourent, ne peuvent servir à exprimer que le mot *ciel* qui paraît à cette place dans le persan.

Mais comment doit-être lu ce mot? Nous n'en connaissons qu'un seul signe, le [illegible] qui est un A. L'autre, qui est fait [illegible] ou [illegible], variantes qui se substituent l'une à l'autre à Khorsabad, a pour substitut dans les inscriptions de cette localité le [illegible] et le [illegible] (1) que nous savons être des A. Il est donc très-probablement lui-même un A, ou tout au plus une aspiration, H. Je ne saurais admettre d'autres valeurs phonétiques pour ce signe hors celles-ci. M. Löwenstern au contraire, par une simple hypothèse qu'il n'appuie sur aucun exemple, lui donne le son R dans son Exposé, et il obtient ainsi pour le mot *ciel* la lecture *ar*, mot auquel j'ai fait allusion dans mon Sanscritisme (p. 12). M. Löwenstern compare ce mot *Ar* à un mot supposé chaldéen ou syriaque אר, qu'on trouve, dit-il, dans le Lexicon Heptaglotton de Castelli.

Il est vrai qu'on trouve dans Castelli (I. 215): « Chaldaicum אראא et אר aër ». Mais il suffit de remonter à la source dont ces mots ont été tirés, pour se convaincre qu'ils recouvrent une erreur.

(1) B. § 44.

Castelli a été lui-même induit en erreur par un autre lexicographe, Guido Fabricius Boderianus (Guy le Fèvre de la Boderie), qu'il a le soin de citer par ses initiales G. F. En effet dans le Dictionarium Syro-Chaldaicum de Guido Fabricius, joint à la Bible royale de Philippe II (Antverpiae, 1572), on trouve ces mots: « אר Aër: 1 ad Corinth. 9, et בְּעֵל דַּאוְרָא prin» ceps aeriae caliginis, in lib. Rit. Severi Patriarchae » (p. 15 cln. 3).

Fabricius ne cite que le chapitre neuvième de l'Epître I.re de S.t Paul aux Corinthiens; il ne cite pas le verset. Il ne peut subsister pourtant de doute sur le verset qu'il a en vue, car ce n'est qu'à la fin du vingt-sixième ou avant-dernier verset du neuvième chapitre qu'on rencontre le mot aër dans cette phrase: *quasi non aërem verberans.* Selon Fabricius le mot aër devrait être ici traduit en syriaque par אר Ar. Mais on doit admettre des deux choses l'une: ou ce n'est que par mégarde et dans un moment d'inattention que Fabricius a enregistré le mot אר dans son Vocabulaire, au lieu d'אאר; ou ce n'est que par une faute d'impression que le mot אאר, en perdant une de ses א, est devenu אר. Car aucune des éditions du Nouveau Testament Syriaque, que j'ai sous les yeux, ne présente le mot אר. Toutes, au contraire, ont אאר au lieu d'אר. C'est d'abord la Bible royale d'Anvers même (1), dont l'impression a été faite sous les yeux et par les soins de Fabricius; c'est la Bible polyglotte de Paris (2) et celle publiée à Londres par Walton (3). La même leçon est adoptée dans l'édition en caractères hébraïques du Nouveau Testament Syriaque, publiée à Anvers en 1575,

(1) T. V. P. II. p. 244. — (2) Parisiis 1663. T. VI. p. 320.
(3) T. V. p. 702.

(p. 274), et dans celle publiée à Sulzbach en 1694 (p. 138).

Michaëlis, dans son édition de la partie syriaque du Lexicon de Castelli, porte le mot אאר *aër* en citant le passage en question et d'autres tirés aussi du Nouveau Testament; mais il a complètement rejeté le fautif אר, comme non existant en syriaque.

Michaëlis a en outre reconnu, ce que personne maintenant ne saurait mettre en doute, que le mot אאר n'est lui-même que la transcription syriaque assez exacte du grec ἀήρ, introduit dans cette langue avec une foule de mots grecs, à la suite de la domination des Séleucides dans la Syrie. En conséquence non seulement le mot syriaque אר n'existe pas et ne peut être comparé avec un hypothétique assyrien *Ar;* mais le mot syriaque אאר, qui a donné naissance au fautif אר, ayant été lui-même introduit assez tard dans cette langue d'une langue étrangère, ne peut être lui-même comparé avec l'assyrien *Ar.*

Il est vrai que Fabricius cite aussi la phrase בעל דארא du Patriarche Sévère, ayant, selon lui, le sens de *princeps aëriae caliginis.*

Mais ce mot ארא, qui serait אר à l'état emphatique, peut bien n'être qu'une faute d'impression, comme אר. Et d'ailleurs un passage unique d'un écrivain du sixième siècle de l'ère vulgaire (1) prouvera-t-il jamais qu'un mot inconnu à tous les plus anciens auteurs syriaques ait existé déjà douze siècles auparavant?

Après la publication de mon Sanscritisme, M. Löwenstern paraît avoir changé plusieurs fois d'opinion sur la lecture du mot que nous analysons. Dans sa

(1) Assemani, Bibliotheca Orientalis. Romae 1719, T. I. Chronicon Edessenum, p. 408.

Note sur une table généalogique des rois de Babylone (1), il nous assure avoir reconnu dans un des nombreux $\frac{b}{m}$ ou *ch* de l'assyrien; mais il ne porte aucune preuve à l'appui de cette assertion. Il est pourtant fort peu probable, ce me semble, que le même caractère eût servi en assyrien à exprimer dans le même temps les trois articulations *b, m* et *ch* (allemand). Il est vrai que celle-ci n'est pas une sérieuse opposition pour M. Löwenstern, car dans ses *Remarques sur la deuxième écriture cunéiforme de Persépolis* (2) il nous apprend que le même signe pouvait posséder en assyrien non seulement les valeurs des labiales et des gutturales (b, m et ch), mais même les valeurs des dentales, des sifflantes et des demi-voyelles; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il n'y avait presque aucun son de la langue que les caractères assyriens ne pussent représenter indifféremment. D'ailleurs M. Löwenstern ne hasarde pas d'étymologie pour le mot *ciel* d'après sa lecture amphibie. Il a même proposé une autre lecture pour ce mot, sans pourtant rejeter les principes sur lesquels celle-ci est basée (3).

Sa nouvelle opinion consiste à voir dans notre mot un composé idéographique, et cela en considérant le premier signe , qui indique quelquefois, comme je l'ai déjà dit, le mot Dieu, comme ayant ici cette valeur au lieu du son phonétique A, qu'il possède ailleurs; et en prenant le second, qu'il écrit erronément au lieu de , comme un signe symbolique exprimant *maison*. Ainsi il explique plutôt qu'il ne lit notre mot par *maison de Dieu* (Dei domus). Si cette

(1) Revue Archéologique. 15 Octobre 1849, p. 419. — (2) Ibid. 15 Février 1850, p. 713 et passim. — (3) Ibid. p. 715.

explication était vraie, on en pourrait tirer un argument en faveur du sanscritisme de la langue assyrienne, car le nom placé au cas oblique (*de Dieu*) serait mis dans ce composé au devant de celui qui le régit (*maison*); construction tout-à-fait sanscritique, et contraire au génie des langues sémitiques.

M. de Saulcy lit le mot en question AI אי, en donnant au second signe la valeur d'I, et il identifie ce mot à l'hébreu אי I, *île*, dont le sens primitif est, selon Gésénius, *terra habitabilis, terra habitata, quatenus opponitur aquae, mari fluviisque.* « Ce n'est donc » pas du ciel, dit M. de Saulcy, qu'il s'agit dans ce » point du texte assyrien, mais bien de la terre. Dès » lors, il y a lieu de croire que c'est le mot יתר que » nous avons trouvé dans le membre de phrase précé- » dent, et qui signifie à la lettre l'*Etendue*, l'*Immen-* » *sité*, qui correspond en réalité à l'Asmanam (ciel) du » texte persan, tandis que c'est notre mot assyrien » qui correspond au Bumim (terre) persan ».

Mais cette supposition, j'en demande pardon à M. de Saulcy, n'est pas admissible, car le sens du mot qu'il lit יתר, et que je lis *abara*, est bien exactement défini par le passage : « Roi de cette terre grande » que nous rencontrerons plus bas dans notre inscription, où il remplace bien certainement le persan *bumim, terre.* Dès-lors il ne peut rester de doute sur le sens du mot qui nous occupe, qui doit être celui de *ciel*, et ne peut être identifié avec l'אי hébreu. Pour moi j'ai déjà dit que je ne puis lire ce mot autrement que *Aa* ou *Ah*[a]. La différence de ces lectures n'est d'aucune importance quant à l'étymologie du mot, car la première revient facilement à la seconde par l'insertion d'un *h* qui n'est point écrit. Je dois avouer pourtant que je serais plus

incliné à adopter la première lecture, *Aa*, parce que d'une part je ne possède point d'autres preuves qui m'autorisent à croire qu'en assyrien les voyelles et les aspirations se confondaient ensemble dans les mêmes signes, et parce que de l'autre nous savons à n'en pouvoir douter que les Assyriens élidaient facilement les aspirations simples. Quoiqu'il en soit, la forme complète de notre mot serait toujours *Aha*.

Or, ce mot offre une ressemblance des plus frappantes avec le zend *ahu, monde* (1), en sanscrit *asu, esprit*, mais primitivement *existence*, de la racine *âs, être, exister* (2).

Le zend *ahu* a en kurde le sens d'*air*, et il a pu avoir celui de *ciel* comme le sanscrit *kha* qui signifie dans le même temps *aër* et *coelum*. Le mot *ahu* paraît dans cette langue sous la forme d'*ahuwa* (3), par l'application d'une règle euphonique, qu'on n'avait reconnu jusqu'ici que dans le persan monumental, et qui consiste à joindre aux mots terminés en *i* et en *u* les sémivoyelles correspondantes *y* et *w*, suivies d'un *a*; p. e. *yadiya, si* = sanscrit *yadi*, id.; *anuwa, le long* = sanscrit *anu*, id (4). Un autre mot sanscrit qui pourrait servir à expliquer l'assyrien *aha, ciel*, c'est *ahan, jour*, qui en zend signifie aussi *éther, ciel* (sous la forme d'açan) (5), et qui en sanscrit même paraît quelquefois, comme à la fin des composés, sous la forme raccourcie d'*aha*. Quant au mot zend et curde *ahu*, il est probablement le père du médique *akhoukh* qui remplace, comme notre *aha*, l'*asmanam* persan, et qui a beaucoup embarrassé M.

(1) Brockhaus, Vendidad Sadé, p. 346. — (2) Benfey, S-V, Gl. 19.
(3) Garzoni, p. 93. — (4) Rawlinson, On the persian cuneiform alphabet, p. 65 et 70. Benfey, Die persischen Keilinschriften, Gl. s. vv.
(5) Br. V-S. p. 344 *b*.

Westergaard et M. de Saulcy, qui n'en ont pu trouver l'origine dans aucune langue, mais qui en ont seulement reconnu le fils dans le turk *kouk* (1).

Il suffit pour rendre plausible cette hypothèse, de faire remarquer l'étroite liaison qui existe entre la simple aspiration (h) et la gutturale forte (k), dans laquelle la première se transforme facilement dans plusieurs langues, et l'usage où est le sanscrit de joindre à quelques substantifs et adjectifs un suffixe *ka* qui n'en modifie en rien le sens, et qui peut expliquer suffisamment l'existence du dernier *kh* final d'*Akhoukh*.

Le mot *aha* est suivi dans notre inscription du pronom *ata, ce,* que nous connaissons. Le *T* a seulement perdu le clou vertical de droite par une négligence du graveur, et il est fait . A ce pronom les autres copies de notre inscription en substituent un autre dont la lecture n'offre point de difficulté, car tous les caractères nous en sont parfaitement connus. C'est

(2)

A Na Ta

qui place quelquefois entre l'N et le T la voyelle A (3), ce qui ne laisse plus de doute sur la lecture de ce mot. D'autres fois le T est représenté par son équivalent, le (4) que nous connaissons déjà.

M. de Saulcy croit voir dans notre pronom, qu'il lit Ant, le singulier féminin du pluriel hébreu אנון ceux-là, אנין celles-là. Mais ce pronom pluriel qui n'est point hébreu, mais chaldaïque et syriaque, a son singulier très-connu הוא (syr. הו) celui-là, היא (syr. הי) celle-là; tandis que אנת *ant* est dans tous les dialectes

(1) Journ. Asiat. 1849, Aout-Septembre, p. 159. — (2) S. VIII. 4.
(3) W. XIV. 2. — (4) W. XVII. 2.

araméens, aussi bien que dans l'arabe (et en hébreu *at, attà*), le pronom de la seconde personne, *tu*.

Pour moi, je reconnaîs dans Anata un composé des deux thèmes pronominaux sanscrits *ana* et *ta*, dont j'ai déjà parlé séparément.

En sanscrit le thème *ana* se combine avec le thème *ya* pour former un nouveau pronom *anya* signifiant *autre*. En assyrien le même thème pouvait bien se combiner avec le thème *ta*, et former ainsi le pronom *anata* ayant le sens que possèdent ses composants séparés, c'est-à-dire *ce, celui-ci, celui-là*.

Notre pronom est suivi du verbe *sakun, fecit*, qui termine la phrase: *ille coelum hoc fecit*.

En résumant, cette phrase se lit selon moi: *cha aha ata* (ou *anata*) *sakun*.

Avant de passer à l'analyse de la phrase suivante je dois avertir le lecteur que les phrases *il a fait cette terre* et *il a fait ce ciel*, que nous venons d'analyser, échangent réciproquement leur place quelquefois; mais alors le mot qui exprime *la terre* n'est plus celui dont j'ai parlé et qui se lit selon moi *abara*, et le verbe qui signifie *il a fait* n'est plus *sakun*; ces deux mots sont remplacés par d'autres synonymes.

Il y a plus encore. Quelquefois les deux phrases, que je viens de citer, ne sont pas separées l'une de l'autre, mais elles se réunissent par brièveté en une seule, qui est: *il a fait le ciel et la terre*, les pronoms *ce* et *cette* ayant été omis comme superflus, et les deux substantifs étant simplement liés entre eux par une conjonction.

Dans le premier exemple la phrase *il a fait le ciel* est exprimée par les mots: *ch*^{a}. *ah*^{a}. *?na* (1). Le

(1) W. XVI. 2, 3. S. II. n. XI. 2.

verbe *a fait* est exprimé par un mot composé des trois caractères [illegible] dont nous connaissons les derniers qui sont un N et un A. Quant au premier, nous sommes réduits à faire des conjectures sur sa valeur. Car je crois sa substitution à [illegible], un R dans le nom d'Ormuzd, notée par M. Botta (1), seulement l'effet d'une confusion facile à commettre entre des signes si semblables.

Voici au contraire mon hypothèse par rapport à ce signe. Je pense qu'il est une sifflante, puisque cette valeur lui convient dans le nom de la Sakasène, ou Sakasana, dont il est l'initiale, selon moi. M. Löwenstern attribue à notre signe la valeur du B (2) sans l'appuyer sur aucun exemple, et il lit notre verbe *benou*. Il compare ce mot avec la racine hébraïque בנה *banàh, bâtir, construire,* qu'on n'emploie jamais dans le sens de *faire* simplement, et encore moins de *créer*.

Pour moi en donnant la valeur d'S au signe inconnu de notre verbe, je le lis *sana*. Je crois voir dans ce mot la racine sanscrite *san,* dans les Vêdas *donner,* qui a perdu l'augment et le *t,* terminaison de la troisième personne singulière du passé, comme *abava, il a bâti*. Notre mot signifie *il donna,* et par extension *il a fait* ou *créé,* comme l'*adâ* persan, auquel il répond exactement.

La phrase *il a fait cette terre* (toujours dans le premier exemple) est écrite de la manière suivante: *an*^{a} *rr*^{a}*g*^{a} (?) *atat s*^{a}*na*. Le pronom *ana* que nous rencontrerons écrit plus bas d'autres manières, et qui représente ici le *cha, il,* des autres inscriptions, se présente ici sous la forme de [illegible]. Le premier signe est, je n'en doute point, un autre exemple de la

(1) B. § 34. — (2) Exposé etc., p. 40.

confusion du ◄|— A avec le ◄|► Ch, dont j'ai déjà porté quelques exemples. Car notre pronom est représenté à Khorsabad par les signes ◄|— [illegible] (1) certainement identiques aux nôtres. Le premier est un A, selon moi: mais quelque fois il prend la forme du ◄|► Ch, comme dans notre inscription. Le second est certainement identique à notre [illegible], car, comme l'a montré M. Botta par de nombreux exemples, les caractères formés à Ninive par l'encadrement [illegible] sont encadrés à Khorsabad par [illegible] (2). Notre signe [illegible] ou [illegible] est, selon moi, identique au [illegible] auquel j'ai donné, dans le nom de l'Arménie, le son N.

Pour se convaincre de cela il suffit de remarquer que la seule différence qui existe entre ces signes consiste en cela que le clou horizontal qui traverse le clou vertical du milieu dans le premier ne le traverse pas dans le second, et que le clou horizontal supérieur du premier s'est un peu abaissé pour entrer dans le cadre du caractère, dans le second. C'est pourquoi je donne à notre signe la valeur d'N, et admettant déjà celle d'A pour ◄|► ou ◄|—, je lis ce pronom An[a].

J'ai déjà parlé de ce pronom, parfaitement sanscrit, à la page 74, et j'y ai dit qu'il possède le sens d'*il* et de *ce*. Ici il possède celui d'*il* (car il remplace le *cha* commun), comme le persan moderne *an*.

Le mot exprimant *terre*, qui suit le pronom *ana*, ne se lit pas avec certitude.

Il est écrit ainsi: [illegible]. J'avais cru d'abord devoir lire ces caractères *sraga*. J'identifiais le premier signe au [illegible] que nous savons être un S, le

(1) B. § 23. — (2) B. § 95.

second au R, et le troisième au G. Je faisais dériver le mot *sraga* ou *sarga*, qui résultait de ces lectures, de la racine sanscrite *srdj*, *creare*, *producere*, avec le suffixe *a* qui change le *dj* qui le précède en *g*, et je le confrontais au sanscrit *sarga*, *creatio*.

Mais quelque attrayant que soit pour moi le mot *sraga* qui serait si clairement sanscrit, je dois le rejeter maintenant parce que je suis convaincu que la plupart des valeurs sur lesquelles il est fondé sont douteuses.

En effet le auquel j'attribuais le son S ne peut être lu de la sorte, car il existe dans l'alphabet médique avec la valeur du *ra*, d'après Westergaard qui lui donne la forme de . J'ai déjà remarqué à l'occasiou du ou N, qu'il n'y a nulle différence, quant au son, entre les signes formés par l'angle et ceux formés par les deux clous horizontaux placés l'un au dessus de l'autre , et que le second clou ne traversait pas de règle à Vân les clous verticaux, comme c'est le cas pour le médique *ra*. C'est donc le son Ra ou R que j'attribue à notre jusqu'à preuves du contraire.

Le second caractère de notre mot est réellement, comme je le pensais auparavant, un R, et non un T comme le veut M. Löwenstern.

Car M. Botta a prouvé qu'il n'y a aucune différence entre les deux dispositions et , et que (R) se substitue à comme (Y) à , et (A) à [1]. Quant à la différence d'un clou horizontal entre le ninivite et notre , j'ai déjà fait observer à la page 48 que cette différence

(1) B. § 30.

est régulière entre plusieurs caractères de Khorsabad et de Persépolis, et elle ne peut élever d'obstacle contre l'identification de signes qui ne sont distingués par aucune autre marque caractéristique. Il me paraît impossible au contraire d'identifier notre caractère au T, comme le fait M. Löwenstern, ces signes étant distingués par le clou vertical de plus que possède l'R, qui ne se joint jamais au T, ni à aucun autre caractère, que je le sache du moins. Quant au dernier signe que je confondais avec le G parce qu'il en diffère fort peu, je doute fort de cette assimilation, car on pourrait de même l'assimiler à d'autres caractères très-semblables à lui; p. ex. qui est un équivalent du T à Khorsabad, et qui est une variante de auquel j'attribue, comme on le verra dans la suite, le son N.

Mais quoique M. Löwenstern attribue lui-même cette valeur à notre signe, comme il ne porte aucun argument à son appui, je ne me crois pas autorisé à l'admettre jusqu'à présent.

Dans cette incertitude sur la lecture du mot que j'analyse, je ne crois pas prudent de risquer une étymologie à son égard.

Voici au contraire l'opinion de M. Löwenstern sur l'étymologie de ce mot (1). Il confond le N du pronom *ana* avec le ; ce que je ne crois pas admissible, parce que celui-ci a à l'intérieur deux clous horizontaux, tandis que l'autre n'en a qu'un horizontal qui en traverse un vertical. Après avoir fait de ce signe un K, il le réunit aux lettres suivantes qui constituent le mot *terre*. Nous avons vu qu'il lit ces ca-

(1) Exposé etc. p. 36.

ractères S. T. N. Avec le K initial il en forme un mot qu'il lit Kasatanu, et qu'il compare à l'arabe *Khossassa, terre.* Mais d'abord les lectures sur lesquelles est basée cette étymologie sont, nous l'avons vu, ou inadmissibles ou douteuses; et puis le mot *Khasatanu* est bien différent de l'arabe *Khossassa.*

Passons au mot qui suit celui que nous venons d'analyser. Ce mot est le pronom *atat, ce* ou *cette,* correspondant au sanscrit *êtat* dont j'ai déjà parlé, et du verbe *sana, a fait.*

J'ai parlé jusqu'ici du cas dans lequel le mot *abara, terre,* est seulement substitué par un autre mot, mais où les deux phrases: *il a fait le ciel,* et *il a fait la terre* sont distinctes l'une de l'autre.

Il me reste à parler maintenant des exemples où, outre cette substitution, ces deux phrases sont réunies en une seule: *il a fait le ciel et la terre.*

Mais il y a une inscription qui sert, pour ainsi dire, d'intermédiaire entre ces deux leçons. C'est le n.° XI. de Schulz (l. 2-3). Dans cette inscription nos deux phrases sont distinguées entre elles, mais elles sont aussi réunies par la conjonction *et.*

Voici la lecture de cette phrase: ch^a ah^a $s^a na$ *u* r^a? $s^a na$. La première partie de cette phrase nous est connue; la seconde commence par le mot *u* écrit avec le ◄ que nous savons posséder cette valeur.

Ce mot exprime certainement la conjonction *et,* comme cela est prouvé par d'autres passages des nos inscriptions où il se rencontre avec ce sens, comme nous le verrons plus bas. Il doit être comparé soit au sémitique ו, soit à l'*u* sanscrit, lequel, selon M. Burnouf, se trouve fréquemment dans les Vêdas comme simple conjonction. Quoiqu'il en soit de son origine, no-

tre *u* est très-probablement le père du curde *u*, qui a la même signification. Quant au mot qui doit signifier *terre*, il est écrit de la sorte: . De ces deux signes le premier est certainement un R. Le dernier est le dernier même du mot *terre* analysé naguère, que j'ai dit être incertain s'il est un G, un T, ou un N. En conséquence notre mot est identique à celui-ci, car l'R du nôtre remplace les deux R de l'autre.

Nous apprenons par là qu'un de ces R était superflu, puisqu'il pouvait être écrit ou omis à volonté; et que lorsqu'il était écrit ce n'était que par une réduplication graphique, usitée en assyrien comme en médique, dont nous avons vu et dont nous verrons encore des exemples.

Les inscriptions où les mots *ciel* et *terre* sont réunis en une seule phrase sont celle cotée H par Niebuhr et par Westergaard, et celle de Nakch-i-Roustam.

Dans la première le mot *terre* commence, comme dans celle de Schulz, par le R, et il est suivi du signe , qui n'est très-probablement qu'une corruption du .

Dans cette inscription la phrase entière s'écrit: *ch*^{a} *ah*^{a} *u r*^{a}? *sana, il a fait le ciel et la terre.* Dans celle de Nakch-i-Roustam après les mots: *ch*^{a} *ah*^{a} *u, il le ciel et,* il ne reste que ou la première partie du , qui dans notre inscription s'écrit avec les deux clous intérieurs plus petits que les autres, ex. le mot *rou, grand,* l. 1.e Ce signe, tout incomplet qu'il est, suffit pour nous prouver que le mot *terre,* dont il est l'initiale, commençait par un R, et pour nous faire croire en conséquence que ce mot est celui-là même qu'on

trouve dans l'inscription H et dans le n.° XI. de Schulz.

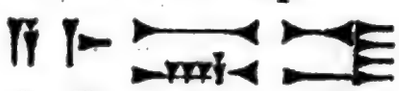
Après ce signe la copie de Westergaard présente une lacune considérable. Nous en avons vu pourtant assez pour pouvoir assurer que notre phrase était écrite de manière à comporter cette traduction : *il a fait le ciel et la terre.*

Passons maintenant à la phrase suivante, qui doit répondre à celle du persan qui signifie : *il a donné* ou *créé cet homme.* Cette phrase se lit, selon moi :

Cha azanata ata sakun.

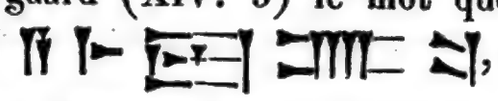
Il l'homme ce a fait.

En mettant de côté les mots *cha*, *ata* et *sakun*, qui nous sont connus, il nous reste à examiner le substantif nouveau *azanata*, qui doit signifier *homme.* Ce mot est écrit dans notre inscription :



A Z^a N^a T^a.

Les valeurs des deux premiers et du dernier signe ont été déjà établies précédemment ; et je suis d'accord dans leur détermination avec M. de Saulcy. Mais il renonce à lire ce mot, à cause de l'N, dont, dit-il, *j'ignore la valeur.*

Voici pourquoi je le lis ainsi. Dans l'inscription D de Westergaard (XIV. 3) le mot que nous analysons est écrit  , caractères qui nous sont tous connus et qui se lisent avec certitude Az^anat^a. Comme le N y remplace notre signe inconnu, je crois pouvoir donner avec raison à ce caractère le même son, N.

M. Löwenstern (Exposé, p. 37) lui donne au contraire, sans en porter aucune preuve, le son *sch*, et il

lit, en oubliant le signe final de notre mot, T, ce mot *Aisch,* en donnant au ⊢, comme de coutume, le son I. Cette lecture serait satisfaisante, si elle était fondée sur quelque chose de vrai, car l'on obtiendrait un mot identique à l'hébreu אִישׁ *Ich, homme;* mais malheureusement le signe ⊢ est, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, un *z* et non un *i,* et pour l'autre la valeur de *sch* est tout-à-fait incertaine.

Quelle est maintenant l'origine de ce mot *azanata,* signifiant *homme?* Il dérive, selon moi, du radical sanscrit *djan* « gignere, generare » et « nasci », qui devient en zend, avec la permutation usuelle du *dj* en *z, zan.* Nous avons déjà vu que ce radical donne naissance à plusieurs substantifs qui ont le sens d'*homme,* qui sont *djana* et *djantu;* ce dernier même existe en zend, nous le savons, sous la forme de *zantu.* Rien ne semble donc plus naturel que de voir dans notre *azanata* « homme » un frère de ces mots sanscrits. On peut le comparer au participe passif sanscrit *djanita* (1), avec la substitution de l'*a* à l'*i,* voyelle qui sert de liaison en sanscrit entre quelques racines et le suffixe participial *ta,* et avec l'addition du préfixe *â,* préfixe avec lequel est conjuguée dans les Vêdas la racine *djan* (2). Voilà mon explication de ce mot, qui me semble très-probable, et que j'adopte jusqu'à ce qu'on ne démontre par de raisons valables l'insussistance des lectures sur lesquelles elle est basée.

Notre mot est écrit dans une autre inscription (3). Ici il ne conserve que l'N de la forme que nous venons d'analyser; encore il manque,

(1) Bopp, Gl. Sans. p. 133-4. — (2) Westergaard, Radices linguae sanscritae, p. 194 *b.* — (3) W. XVII. 2.

par faute du copiste, d'un clou vertical, et il a changé les deux ⊲ en ⊲. Des deux signes qui l'entourent, un, le premier, nous est inconnu; l'autre, le dernier, est un T. En conséquence je suis fort tenté de donner au la valeur du Z, qui manque pour former le mot *zanata,* synonyme d'*azanata,* car, comme je l'ai dit, l'A initial de ce mot n'est qu'une préposition inutile.

A l'appui de cette valeur Z pour vient sa ressemblance avec le Z assyrien et médique, et avec le Z persan, dont il possède l'égal nombre de clous. Mais il ne faut pas oublier que cela n'est qu'une simple hypothèse. Il est vrai qu'elle me paraît pourtant préférable à celle de M. Löwenstern qui oublie le T final de notre mot et donne aux deux signes qui restent les sons d'I et de SCH, par simple divination, car il ne porte aucune preuve à l'appui de cette détermination, qu'il a choisi seulement pour retrouver dans le mot assyrien l'hébreu אי״ש *Ich.*

La même inscription, qui offre la forme précédente, présente aussi une ligne plus bas celle de . Ici le signe inconnu est suivi d'un autre signe inconnu et de la marque du pluriel. Le second se retrouve aussi en médique, mais seulement dans des mots qui sont d'une lecture incertaine: c'est pourquoi Westergaard ne nous donne pas de valeur pour lui. M. de Saulcy lui attribue par hypothèse le son O; mais j'attends, pour adopter cette valeur, qu'elle soit prouvée avec plus de certitude. En attendant je me borne à remarquer une simple coïncidence de forme entre notre signe et l'initial du mot *nara, roi,* . Le ,

que j'ai comparé au Z, n'est lui-même que cette initiale moins les deux clous horizontaux ; c'est pourquoi il peut sembler assez naturel de dire, en tournant la proposition, que est identique à , et qu'il est aussi un N. Dans cette hypothèse la marque du pluriel, qui le suit, devrait répondre au T et avoir cette valeur. Si on ne veut pas faire cette supposition, on peut dire que dans notre cas c'est le mot *zana* seul, qui répond au sanscrit *djana, homme,* qui remplace *azanata,* suivi du signe du pluriel pour avertir le lecteur que ce mot doit être pris au pluriel pour *hommes,* et non pour *homme* au singulier.

M. Löwenstern retrouve dans notre forme, comme dans la précédente, le mot אִישׁ, et cela en lisant le , *sch;* mais sans aucune raison.

Dans une autre inscription (1) notre mot est écrit , c'est-à-dire avec deux clous de moins superposés l'un à l'autre dans le signe du milieu.

Dans d'autres inscriptions ce même mot est écrit sans le signe , (2) ou (3), (4), et enfin (5).

Je ne me charge pas d'expliquer toutes ces formes différentes, car je ne veux pas accumuler hypothèse sur hypothèse, et je m'arrête là où les faits ne viennent pas à mon secours.

Mais M. de Saulcy, en s'emparant de la forme isolée , et n'ayant point égard aux autres formes, lit ce mot מִית *Mit,* abstraction faite du dernier signe qui est la marque du pluriel. Voici com-

(1) S. VIII. 5. 7. — (2) W. XVI. 3. 4. — (3) S. II. n.° XI. 3.
(4) W. XVIII. 2. — (5) W. XV. 2.

ment il obtient ce mot מית, qu'il fait dériver de la racine hébraïque מות Mut, *mori*, et qu'il traduit par *mortel*.

D'abord il scinde le en deux signes, c'est-à-dire — et ; le — est pour lui, comme nous l'avons vu dans le mot *raba*, un M; mais je crois avoir suffisamment combattu cette valeur qui me paraît insoutenable.

Le est identifié par lui au que nous savons être une voyelle, pour moi un A et pour lui un I. Mais quand même ces valeurs d'M et d'I pour — et seraient réellement vraies, il n'en serait pas moins certain qu'elles ne sont pas applicables dans notre cas, car le forme un seul caractère qui ne peut être séparé en deux, les deux clous superposés l'un à l'autre et placés obliquement étant toujours réunis et constituant ensemble le signe . Celui qui le suit est changé par M. de Saulcy en sur la foi d'une seule copie fautive de Coste et Flandin, et identifié au T.

Mais I.° cette correction est peu probable, car notre signe ne paraît jamais sous la forme de ; II.° celle de n'est elle-même qu'une faute unique pour qui est toujours ailleurs la forme de notre signe. Tels sont les motifs qui me font rejeter la lecture de מית proposée par M. de Saulcy.

Le mot qui signifie *homme* est suivi dans notre inscription du pronom *ata, ce,* qui manque dans toutes les autres. Puis vient le verbe *sakun, a créé,* qui paraît aussi dans l'autre inscription de l'Alwand et dans

celles cotées D et E par Westergaard [1]; dans celles cotées C et H, dans celle de Nakch-i-Roustam et dans celle de Vân y est substitué le verbe *sana* [2].

En résumant, la phrase entière se lit, selon moi : *cha azanata* (ou *zanata*) *ata sakun* (ou *sana*); selon M. de Saulcy : *cha mit ata aten*. Elle signifie : *ille hominem hunc* (ou *homines*) *fecit*.

Passons maintenant à la phrase suivante, qui doit répondre à celle du persan : *hya chiyatim ada martiyahya, il a donné la nourriture à l'homme*. La plus grande difficulté pour la traduction de cette phrase consiste dans l'incertitude qui plane sur le sens précis du mot persan *chiyatim* qui est un accusatif singulier. Tous ceux qui se sont occupés des inscriptions persanes l'ont expliqué différemment avec des hypothèses forcées; mais personne ne me semble avoir mieux deviné le sens de ce mot difficile que M. Burnouf, lequel y voit une modification du radical sanscrit *svâd, goûter,* qui en zend sous la forme de *qâd* signifie *manger* [3]. Cette hypothèse, présentée par M. Burnouf lorsqu'il lisait le mot persan *chohatom* au lieu de *chiyatim*, comme cela est démontré maintenant qu'il doit être lu, est confirmée par cette lecture, car elle explique le passage de la sémi-voyelle *v* de *svâd* dans la sémi-voyelle *y* de *chiyat*, l'*i* qui précède l'*y* étant purement euphonique et appelé ici par les lois propres du dialecte persan.

Quant à l'*i* final qui précède l'*m* caractéristique de l'accusatif, il est, selon moi, un reste du suffixe *ti*, qui forme en sanscrit des substantifs abstraits féminins, et dont le *t* s'est assimilé, comme cela se fait en sanscrit,

(1) S. VIII. 5. W. XIV. 3. XVII. 2.
(2) W. XVI. 3. XV. 2. XVIII. 2. S. II. n.° XI. 3.
(3) Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, p. 65.

le *d* final de *svâd* ou *ch(i)yad*. Qu'après cela en écrivant ce mot *chiyatti* en persan où l'on ne rencontre jamais de lettres doubles, on ait omis un des deux *t*, c'est ce qui ne doit paraître difficile à personne.

Un fait singulier, qui soutient le sens de *nourriture* pour le mot *chiyatim*, c'est que dans le discours que Zoroastre adressa à Hystaspe, lorsqu'il se présenta pour la première fois à lui avec le Zend-Avesta, et qui a été certainement copié par les historiens persans de quelque source ancienne et authentique, discours qui répond mot-à-mot à l'introduction de toutes les inscriptions persanes, à la place où se présente dans celle-ci le mot *chiyatim*, nous trouvons le mot *nourriture*. Voici le discours de Zoroastre: « Je suis envoyé par le Dieu » qui a fait les sept cieux, la terre et les astres; ce Dieu » qui donne la vie et la nourriture, et prend soin de » son serviteur; qui t'a donné la couronne et te pro» tége; qui a tiré ton corps du néant » (1).

Comparons-le maintenant avec l'introduction de nos inscriptions: « Ormuzd est un Dieu grand: il a créé le » ciel, il a créé la terre, il a créé l'homme, il a don» né la *chiyatim* (*nourriture*) à l'homme, il a constitué » Darius roi ». N'est-il pas évident, que le premier n'est que la répétition un peu amplifiée de la seconde? Je laisse à d'autres à tirer les conséquences historiques de ce fait important; pour moi, il me suffit d'observer, qu'après les mots *qui donne la vie*, lesquels répondent aux autres *il a créé l'homme* des inscriptions, nous trouvons le mot *nourriture*, et qu'il est très-probable en conséquence que c'est le même sens que doit représenter le mot correspondant des inscriptions qui est *chiyatim*.

En adoptant le sens de *nourriture* pour ce mot,

(1) La Perse par M. Dubeux p. 265 *b*. dans l'Univers Pittoresque.

voici comment s'explique le mot assyrien qui en est la traduction. Ce mot qui suit le pronom *cha, il,* est écrit . Le premier signe est écrit de la même manière dans toutes les inscriptions, et il est certainement un T. Pour le second on trouve les variantes suivantes , , , , (1). Toutes ces variantes sont des modifications du type , que nous savons être un R, hors la première qui est ce type lui-même. Le mot qui répond au persan *chiyatim* se compose donc de deux consonnes T et R. Ce mot offre trop d'analogie avec le radical zend *thri* ou *thru, nourrir,* dont vient le substantif *thrima, nourriture* (2), pour qu'on puisse ne pas voir en lui la racine zende *thri,* employée, comme cela se fait en sanscrit pour plusieurs radicaux, avec le sens d'un substantif abstrait du genre féminin, et signifiant *nourriture.* M. de Saulcy (p. 41) confond le avec le K, dont il présente une seule fois la forme qui est distinguée de celle de l'R par la position et par un clou horizontal qui lui manque; et il lit en conséquence le mot entier תח, mot qu'il suppose être en relation avec la racine hébraïque חי *vivre,* et signifier *vita.* Ce substantif est suivi des mots *ana azanata sakun. Ana* est écrit ; il est le pronom *ana* dont j'ai parlé p. 75, et il doit signifier ou *à le* ou *à ce,* car le sens de la phrase entière ne peut être que *il a donné la nourriture à l'* (ou *à cet*) *homme;* ce pronom manque d'équivalent dans le texte persan. Il est une preuve de plus de l'absence de ter-

(1) W. XV. 2. XVIII. 2. S. II. n.° XI. 4. W. XVII. 3. XIV. 3.
(2) Brockhaus, Vendidad-Sade, p. 366.

minaisons pour distinguer les cas dans l'assyrien, car *ana* est vraiment le thème même du pronom sans aucune terminaison qui en indique le cas. M. de Saulcy voit dans *ana* la particule hébraïque הן *en, ecce, si,* et l'arabe אן *ut, quod, ecce,* qui n'ont rien à faire ici. L'inscription H de Niebuhr et de Westergaard après le mot *Tri* a les caractères que dans la seconde inscription des portes à Persépolis (p. 83) j'ai proposé de lire *Tabi.* Je m'abstiens de donner aucune explication de ce mot (1) qu'on voit, si je ne me trompe, dans d'autres parties de nos inscriptions, comme dans celle de Nakch-i-Roustam, l. 7. D. 15. E. 9. H. 22. 24. C'est ce même mot qui me paraît être écrit dans une autre inscription (2). Le second signe seulement nous est inconnu dans ce mot, car nous savons que le premier n'est qu'une modification du . Le n'est lui-même qu'une autre forme de la labiale B ou P, puisque c'est là la valeur qu'il possède en médique (3). Une fois ces caractères sont précédés de la voyelle A (4). Dans d'autres inscriptions il me semble voir ce même mot écrit , mot dont la lecture est aussi *Atabi.*

Dans l'inscription de Darius de l'Alwand (5) manque le mot *Tri,* et à sa place se présentent les signes suivis des autres , dont le premier seulement, l' N, nous est connu. Comme le signe qui le suit est fort mal copié, je ne me charge pas d'en deviner la lecture, ni celle du mot entier. Mais M. de Saulcy croit pouvoir traduire, à force

(1) Pourrait-ce être une conjonction composée des deux conjonctions sanscrites *atha* et *api?* — (2) W. XVI. 7. 21. 25. — (3) W. p. 307. (4) Ibid. l. 15. — (5) S. VIII. 6.

d'hypothèses, ce mot par *le temps fixé de la vie;* traduction qu'il fait suivre d'un signe de dubitation. Je ne veux pas m'arrêter à confuter cette traduction et les lectures qui lui servent de base, puisque je n'aurais rien de meilleur à lui substituer. Dans l'inscription C (W. XVI. 4.) le mot *Tri* est substitué par un autre écrit .

Comme je ne sais rien de certain sur la valeur de ces signes, je ne veux pas hasarder aucune lecture pour ce mot; je laisse cela à d'autres plus fortunés.

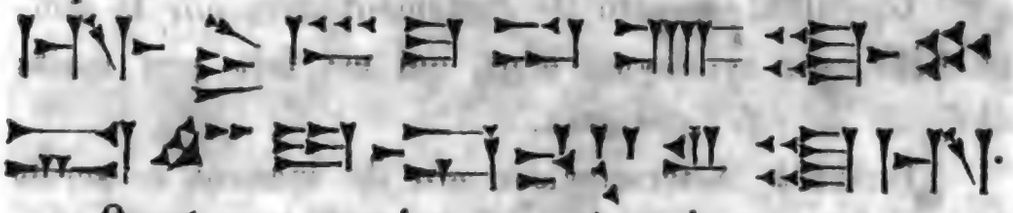
Quoiqu'il en soit de la lecture de ce mot, la phrase entière se transcrit, selon moi, dans la forme la plus commune *cha tri ana azanata sakun,* et se traduit: *ille alimentum huic* ou τῷ *homini fecit.* Cette phrase est suivie de l'autre: *cha ana Kcharcha na(ra) sana, ille hunc Xerxem regem fecit,* qu'on trouve écrite ainsi dans toutes les autres inscriptions et dans les copies de Coste et Flandin, et de Texier de la nôtre même, tandis que dans celle jointe aux papiers de Schulz, entre les mots *Kcharcha* et *nara* est intercalée une ligne qui doit suivre celle qui commence par ce dernier mot.

Dans l'inscription H et dans celle de Darius de l'Alwand est substitué au nom de *Kcharcha* celui de *Daryas* (1). L'inscription E de Westergaard (XVII. 3.) présente cette différence, qu'il y manque l'initiale du mot *nara* (roi) après le nom de *Kcharcha,* et que ce mot est remplacé par un autre mis au devant de ce nom. Ce mot nouveau est . Il commence également par la même lettre que *nara,* mais il n'est pas le même mot, car les signes qui suivent le , et qui nous sont tous connus, se lisent clairement

(1) W. XV. 4. S. VIII. 8.

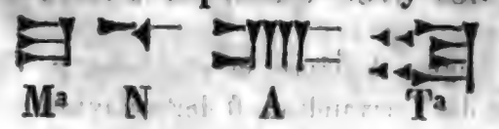
A et T. La transcription exacte de ce mot est donc, selon moi, $n^a t^a$. Quant à son sens, sa présence dans un cas, où manque le mot employé communément pour *roi*, nous oblige à le traduire ainsi. Ce sens est en effet mis hors de doute par son identité avec le mot sanscrit *nâtha*, qui vient du radical *nâth*, *dominari*, *imperare*, et qui signifie *dominus*, *tutor* (1).

La phrase suivante doit répondre à celle du persan, aïwam parunam khchayathiyam, aïwam parunam framataram, *seul roi de plusieurs*, *seul dominateur de plusieurs*. Voici comment elle est écrite dans notre inscription :



Quant aux premiers caractères, je ne sais pas ce qu'ils peuvent signifier, ni comment ils doivent être lus; je ne connais que l'initiale du mot *nara* (roi), suivie de la marque du pluriel. Puis vient un mot qui commence par l'𒄩 M, mais dont le second signe nous est inconnu. Voici comment je crois pouvoir en déterminer la valeur. Le mot que nous avons sous les yeux répond certainement, dans une autre inscription, au mot persan *visa*, *tout*, qui entre dans le composé *visadahyum*, signifiant *toutes les provinces* ou *peuples*. Dans le texte persan ce composé est suivi de deux mots signifiants *j'ai fait*, dont la traduction assyrienne est placée un peu plus haut; et après ces mots vient le terme *wasiya* signifiant *beaucoup*.

Or ce terme est remplacé en assyrien par les signes



M^a N A T^a

(1) Bopp, Gloss. p. 193.

Je suis fort tenté d'identifier ce mot avec [illegible], auquel sied très-bien dans notre phrase le sens de *plusieurs*, très-voisin de celui de *beaucoup*, et qui peut avoir eu aussi, par une petite extension de sens, celui de *tout*.

Il résulterait de cette identification pour le signe [illegible] une valeur identique à celui du [illegible], c'est-à-dire N. Dans cette hypothèse le mot *manata* pourrait s'expliquer par le radical sanscrit *pâr*, *remplir*, avec le changement des deux labiales *p* et *m*, et des deux liquides *r* et *n* entre elles.

Gésénius compare (1) également avec *pâr* la racine hébraïque synonyme מלא, qui est fort peu moins éloignée de *pâr* que *man*.

Quant à la terminaison *ata* de *manata*, ce serait la marque des participes passifs sanscrits *ta*, précédée d'une voyelle de liaison, *a*. De la sorte, *manata* serait un participe littéralement identique au latin *plenus*, mais ayant le sens du *puru* sanscrit et du *paru* persan (beaucoup, plusieurs). L'emploi de *fuli*, mot qui dérive également du radical *pâr* pour exprimer *tout*, dans le tongitain (2), explique le sens de *tout* que j'attribue aussi à l'assyrien *manata*.

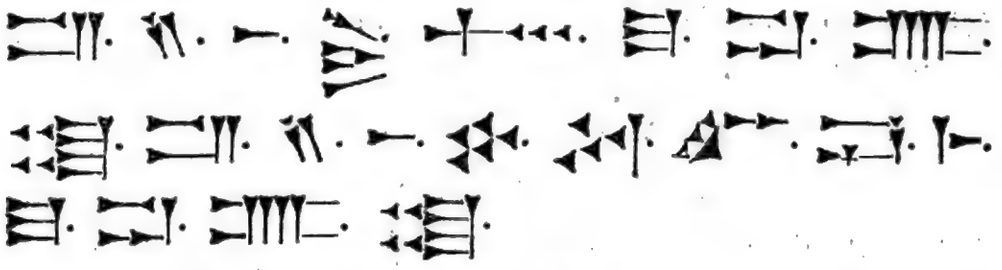
Les mots qui le suivent ne me paraissent pas assez clairement copiés pour pouvoir tenter de les lire, quoique quelques-uns des signes qui les composent nous soient connus d'avance.

L'inscription de Darius de l'Alwand offre à la place de notre phrase un assemblage de signes inconnus et mal copiés avec quelques autres de notre con-

(1) Thesaurus linguae hebraeae et chaldaeae, p. 787 *b*.

(2) Bopp, Ueber die Verwandtschaft der malayisch-polynesischen Sprachen etc., p. 32.

naissance, que je ne me charge pas d'expliquer. Nous sommes dédommagés par les inscriptions D et E de Westergaard, qui présentent des lectures plus claires et plus précises. Celle de la première est :



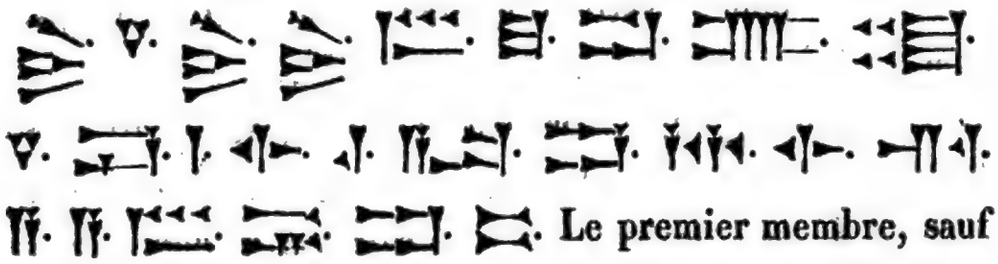
La seconde substitue au clou horizontal le pronom An^a et au le .

Le mot répété deux fois, qui se lit clairement S^aK^a, doit répondre indifféremment aux mots persans *khchayathiyam* et *framataram*, *roi* et *dominateur*. Ce mot *saka* me paraît être le père du titre persan moderne *Chah* (roi), et dériver comme lui du radical sanscrit *kchi*, *dominer*, par la perte du K initial et avec le suffixe d'agents *aka*. Ce radical, comme on sait, a donné origine aux mots zends *khchathra*, *kchahya* et *khchaêta*, qui signifient tous les trois *roi*, et au persan monumental *khchayathiya* qui a la même signification. Le mot *saka* se trouve aussi dans les inscriptions de Van, avec le sens de *roi*.

Le pronom *ana* est lié, selon moi, au titre précédent *saka*, et doit être traduit *rex hic*; mais il peut l'être aussi au génitif pluriel suivant du mot *nara*, et être traduit *rex horum regum*. Puis revient le mot *manata* qui termine le membre de phrase *saka ana na-(ranan) manata*, *roi de plusieurs rois*. L'autre membre de phrase devrait se lire : *saka a taaa* (ou *z*) *manata*. Le second mot n'offre pas de lecture plausible, car ses derniers signes sont copiés avec beaucoup d'incertitude. Ce mot pourtant devrait signifier, d'après le contexte,

des rois; ou bien il pourrait être un pronom mis à la place de ce nom, et qui pourrait s'expliquer par *ata,* pronom que nous avons déjà rencontré en assyrien. La traduction de ce membre de phrase serait en conséquence, ou *roi de plusieurs rois,* ou *roi de plusieurs de ceux-ci* (lit. *horum multorum*).

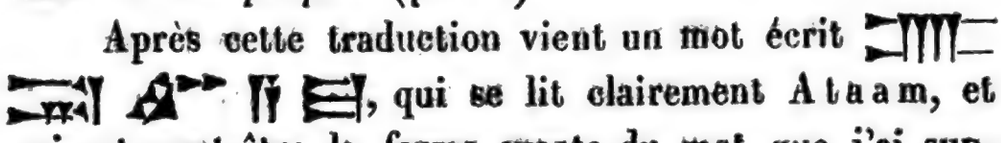
L'inscription C de Westergaard (XVI. 6. 7.) et celle de Vân (S. n.° XI. 6. 7. 8.) présentent une autre leçon différente pour notre phrase, que voici:



Le premier membre, sauf la substitution de l'initiale de *nara,* du mot *saka,* et du pronom *cha* au pronom *ana,* est identique à celui de l'inscription précédente.

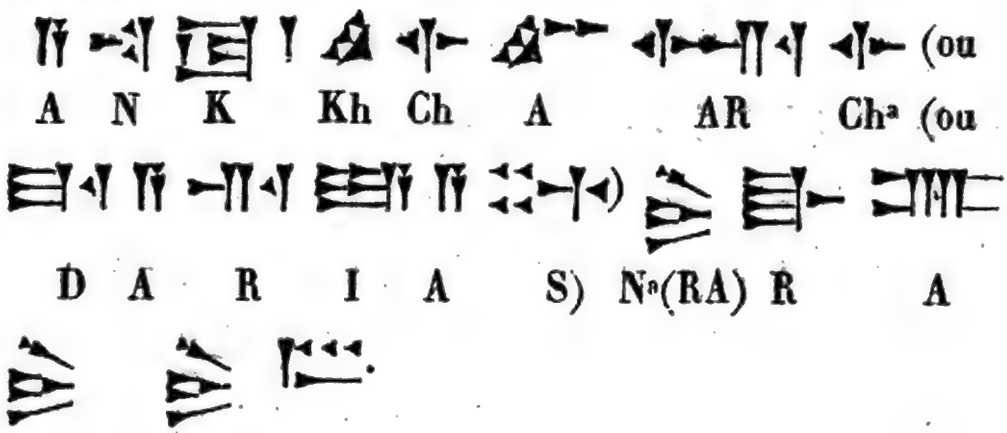
Le second membre présente, après quelques signes qui ne me donnent aucun sens, le pronom *ana,* l'adjectif *âkar, plein,* le génitif pluriel du substantif *nata, province* ou *nation,* et la terminaison *tabbi.*

Comme on le voit, nous avons ici la traduction du mot persan *paruwazananam,* que j'ai analysé ci-dessus § 3., et que j'ai rendu par *ayant la plénitude des nations* ou *des peuples* (p. 84).

Après cette traduction vient un mot écrit  , qui se lit clairement A t a a m, et qui est peut-être la forme exacte du mot que j'ai supposé être un pronom dans les inscriptions D et E, où il précède au lieu de suivre l'adjectif *manata,* et où je suppose qu'il doive être traduit: *horum.* En effet *ataam,* ou, avec l'introduction d'un *h* entre les deux *a,* retranché de l'écriture comme de coutume, *ataham,* serait un

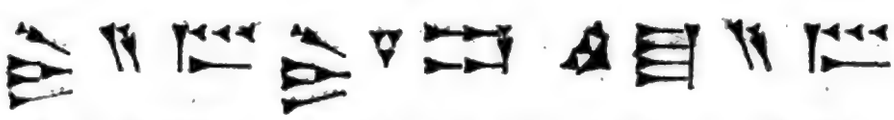
mot formé fort régulièrement, dont la seconde syllabe *ham* répondrait lettre pour lettre, par la mutation régulière de l'*s* en *h*, à la terminaison du génitif pluriel des pronoms sanscrits de la troisième personne, affixée au thème *ata*.

Ici se termine la première partie de notre inscription. La seconde partie commence par les mots: *Je* (suis) *Xercès* (ou Darius) *roi grand, roi des rois,* exprimés toujours en assyrien par les signes suivants qui nous sont tous connus:



A N K Kh Ch A AR Ch^a (ou D A R I A S) N^a(RA) R A N^a(RA) NARANAN.

Puis viennent les mots *roi des provinces pleines de nations*. Ces mots sont écrits différemment dans les diverses copies de notre inscription. Je vais donner ici toutes ces différentes leçons; mais pour l'explication des mots mêmes je renvoie le lecteur au paragraphe troisième, où je les ai discutés. Dans la nôtre ils se présentent sous cette forme:



N(ARA) NATANAN N(ARA) CHA AK^a R^a NATANAN

Aucun de ces signes ne présente quelque chose d'extraordinaire; j'ai dit ailleurs que le n'est probablement qu'une faute pour R. La seconde ini-

tiale de *nara* (roi) paraît être seulement pléonastique, car le sens de la proposition reste le même en la retranchant du discours. Cette proposition se traduit, selon ce que j'ai dit dans le paragraphe troisième : *roi des provinces, roi, qui (sont) pleines de nations.*

Dans l'autre inscription de l'Alwand cette proposition est écrite :

N(ARA) NATANAN CHA A K^aR^a ? CH^a N

A T T^a B^i.

Le mot K^ar^a, quoique mal copié ou mal gravé, doit être certainement rétabli de la sorte :

Dans l'inscription C notre proposition est écrite :

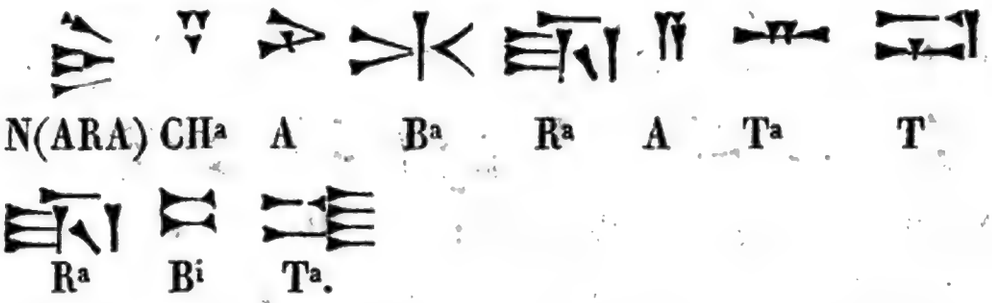
N(ARA) NATANAN CHA A Kh AR

? CH^a N^a T^a B B^i.

Dans l'inscription D c'est la même leçon que nous rencontrons, sauf quelques légères variétés ; ainsi le est figuré , et après l'initiale de *nata* se présente, au lieu des autres caractères, la marque du pluriel . Dans l'inscription E notre proposition est écrite comme dans l'inscription D, sauf l'absence du ou A entre le Kh et l'R du mot *Khar*, le manque, par faute du copiste, du clou transversal dans le N, qui est fait , et la modification du

, en . Dans l'inscription de Van notre proposition est écrite précisément comme dans l'inscription cotée B de la porte à Persépolis (v. pag. 80); il y a seulement quelques petites fautes de copiste, comme le figuré , et le manque complet du signe N.

Après la proposition que nous venons d'analyser vient l'autre: *roi de cette terre grande,* rendue dans notre inscription par les mots:



N(ARA) CH^{a} A B^{a} R^{a} A T^{a} T

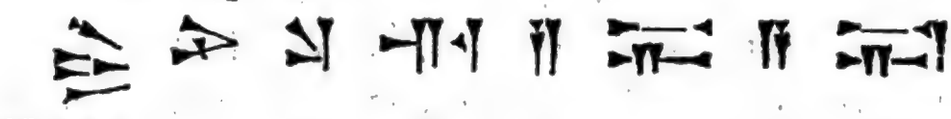
R^{a} B^{i} T^{a}.

Dans l'inscription de Darius, de l'Alwand, elle est écrite:

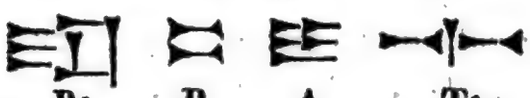
N(ARA) CH^{a} A B^{a} R^{a} A T A T

R^{a} B^{i} T^{a};

dans l'inscription C:



N(ARA) A B^{a} R^{a} A T A T



R^{a} B A T^{a};

dans l'inscription D:

N(ARA) A B^{a} R^{a} A T A T

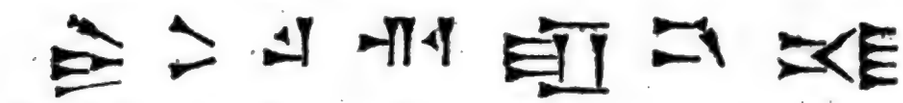
Rᵃ Tᵃ;

dans l'inscription E:

N(ARA) A Bᵃ Rᵃ A T A T

Rᵃ Tᵃ;

et dans celle de Van:



N(ARA) A Bᵃ Rᵃ Rᵃ Bⁱ Tᵃ.

Examinons ces différentes formes. Les deux premières seulement placent après l'initiale de *nara* le pronom *cha* qu'on ne voit pas dans les autres et qui doit être considéré en conséquence comme simplement pléonastique. Le mot *abara, terre,* a été déjà examiné ci-dessus (pag. 91). La forme la plus correcte du pronom *atat, cette,* est celle que présentent les inscriptions C et E, où il ne lui manque que le clou vertical du premier *t,* qui aura été confondu par le copiste ou par le graveur avec le clou vertical du A suivant. Dans l'inscription D le clou vertical manque à tous deux les T. Dans notre inscription le premier T manque, outre que du clou vertical, de la partie supérieure, et le second d'un des deux clous transversaux. Le mot suivant, tel qu'il est écrit dans les deux inscriptions de l'Alwand et dans C, a toute l'apparence d'un mot sémitique araméen ayant l'acception de *grande,* sens que le contexte même appelle ici.

D'après les données antérieures, ce mot devrait

se lire *rabita* dans les deux premières inscriptions, et *rabata* dans la seconde.

Or ce mot est on ne peut plus ressemblant au féminin de l'adjectif masculin araméen *rabbà, grand,* que nous avons déjà rencontré dans nos inscriptions, qui s'écrit רַבְּתָא *rabbetà,* et qu'on retrouve dans les plus anciens textes araméens, c'est-à-dire dans ceux de la Bible, par exemple dans Daniel, dans le célèbre passage où Nabucodonosor dit: הלא דא היא בבל רבתא די אנא בניתה לבית מלכו « N'est-ce pas là Babylone la » grande, que j'ai bâti pour ma résidence » ?

Les inscriptions D et E substituent au mot *rabita* l'autre *rata* que je ne sais si je dois considérer comme synonyme de celui-là et comme un féminin araméen du mot non araméen *ra, grand,* comme je l'ai dit p. 71 et 72. Après les mots dont la traduction est *roi de cette terre grande,* le texte persan porte les mots *duriya apiya* que j'ai laissé sans traduction à p. 88, puisque je ne puis admettre aucune des traductions qu'on en a proposées jusqu'ici. Celle qui me paraît avoir le plus de probabilité est celle de M. Rawlinson qui s'exprime ainsi (pag. 288): « *Duriya,* pour le » sanscrit *dhuryyas,* est le nominatif d'un nom verbal, » et je crois qu'*apiya* est une conjonction copulative » (comparez le sanscrit *api*) plutôt qu'un dérivé d'*âp,* » parce que la traduction médique omet communément » ce mot comme s'il était superflu pour le sens, et puis- » que lorsqu'elle emploie un equivalent, il a toujours » l'air d'être une simple addition copulative. Peut-être » aussi la circonstance qu'*apiya* est employé dans un » autre passage comme un suffixe du terme *duriya* (1),

(1) V. l. 12. de l'inscription de Nakch-i-Roustam, où nous avons *duriapiya,* orthographe barbare pour *dur(a)yâpiya.* — R.

» peut être un autre motif pour le classer entre les » particules supplémentaires (*tchiya, wâ* etc.), qui sont » employées de la même manière que les particules en- » clitiques en grec et en latin, quoique sans la même » influence prosodiaque ». M. Rawlinson identifie avec raison, ce me semble, le persan *duriya* avec *dhuryya;* mais il ne me semble pas qu'on doive le traduire, comme il le fait, par *appui, soutien,* en prenant le radical *dhr*, dont il dérive, dans le sens de *porter*. Selon moi *duriya* vient du radical *dhr* dans le sens de *contenir* (detinere, cohibere, coercere), que possède cette racine, et qui a donné origine, comme l'a montré M. Burnouf, au nom même de Darius [1] qu'Hérodote savait signifier *coercitor*.

Selon moi *duriya,* titre employé par Darius dans ses inscriptions avec ceux de *Khchayarcha* (roi) et *Framatara* (dominateur), a la même signification que le nom de Darius, c'est-à-dire *modérateur, coercitor;* en italien *correttore*.

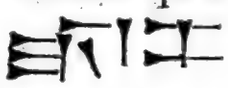
L'usage de l'idée de modérateur pour titre d'un roi, pour synonyme même du titre *roi,* est justifié par les textes hiéroglyphiques, où ce titre est exprimé par un mot qui signifie *modérateur,* et qui est le célèbre monosyllabe *hic,* première partie du nom donné par les Egyptiens aux conquérants de leur pays, les *Hycsos* [2], qui dérive du radical copte *hok, ligare, vincire*. Voilà mon opinion sur le mot *duriya*.

Quant à l'autre *apiya*, je ne puis assez féliciter M. Rawlinson de la belle idée qu'il a eu de l'identifier

(1) Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, p. 68.

(2) F. Salvolini, Campagne de Rhamsès-le-Grand (Sésostris) contre les Schèta et leurs alliés etc. Paris 1835, p. 16 note. — Rosellini, Monumenti dell'Egitto e della Nubia, T. I. p. 145, 236; T. II. p. 5, 15, 22, 23; T. III. p. 123, 141, 227, 230, 233, 245, 276, 284, 287, etc. etc.

avec la conjonction sanscrite *api*, qui signifie *aussi*, *même* (etiam, adeo). Il pouvait ajouter en confirmation de son hypothèse deux autres faits importants: 1.° que la conjonction *api* se retrouve postposée aussi dans les plus anciens hymnes du Rig- et du Sama-Vêda, où elle sert à donner plus de force au discours [1]; 2.° que la traduction d'*apiya* manque toujours dans l'assyrien comme dans le médique, car les mots *duriya apiya* n'y sont remplacés que par un seul mot. Selon moi la phrase persane *Khchayathiya ahyayâ bumiyâ wazarkayâ duriya apiya*, pourrait se traduire *le roi de cette terre grande, le modérateur même*, sens assez beau et assez naturel, et que je voudrais voir adopté [2].

L'explication du mot assyrien équivalent des persans *duriya apiya* n'est pas aussi facile que celle de ces deux mots. Voici d'abord les différentes formes qu'il prend. Dans notre inscription il est écrit  ; dans celle de Darius, de l'Alwand et à Nakch-i-Roustam ; dans celle cotée C et dans celle de Van ;

(1) Benfey, S-V, Gl. 11 *a*, du texte 61.

(2) M. Rawlinson ne connaissant pas l'usage renforçant de l'*api* sanscrit, a dû détacher le titre *roi* de notre phrase, et la traduit: *le porteur aussi de ce monde grand*. Ainsi il est obligé de rejeter le titre *roi* sur la phrase précédente, et ainsi de suite en changeant la construction habituelle du persan qui met toujours le nominatif *roi* avant et non après les autres mots qu'il régit, p. e. *Khchayathiya Khchayathiyanam, le roi des rois*, et non viceversa *Khchayathiyanam Khchayathiya, des rois le roi*. M. Rawlinson ne sachant que faire du premier *Khchayathiya* qui précède le gén. pl. *Khchayathiyanam*, et qui reste sans régiment par suite de cette transposition, il le rejette sur les mots *Je(suis) Darius* qui le précèdent, et il en forme un titre *Je suis Darius roi*, qui ne paraît dans aucune des autres inscriptions persanes, et qui est contraire à l'usage de tous les anciens rois asiatiques.

dans celle cotée D (?) ; et dans celle cotée E . Dans toutes ces formes il n'y a de constant que la valeur du premier et du dernier signe, qui sont toujours un R et un T, quoique représentés quelquefois par des signes différents. Les signes du milieu sont plus difficiles à déterminer. Les inscriptions D et E font suivre l'R du que nous savons devoir être ou un Z ou un S, mais certainement une sifflante; dans celle de Darius, de l'Alwand, la partie inférieure de ce signe est mal copiée (pour); mais la forme véritable est rétablie dans celle de Nakch-i-Roustam. Ces deux dernières inscriptions font suivre immédiatement le *z* du *t;* le mot entier y est donc constitué des trois consonnes R, Z ou S, et T. Mais les deux autres D et E placent entre le *z* et le *t* un autre caractère. La première y introduit la marque du pluriel , qui ne paraît pourtant pas certaine, car Westergaard dans sa copie l'écrit avec des points. Si elle n'était pas une faute, on ne pourrait expliquer sa présence ici, ce me semble, qu'en supposant qu'outre à la valeur idéale de la pluralité elle possédait aussi la valeur phonétique T, et qu'elle a été introduite avant l'autre T par cette réduplication que j'ai déjà constaté pour d'autres lettres en assyrien. La seconde entre le *z* et le *t* place le signe , que nous avons rencontré une autre fois, mais dont je n'ai pas déterminé la valeur. Je ne puis que supposer qu'il est un T intercalé ici par réduplication.

Notre inscription et celle cotée C présentent entre le *z* et le *t* les signes ou , que les

données antérieures ne me permettent de lire autrement que *bar*. Je ne tâcherai pas d'expliquer cette forme, sur la lecture de laquelle j'ai encore des doutes. Je vais m'arrêter un moment sur l'autre forme composée des trois consonnes R, Z ou S, et T, et que je propose de lire *Rustu* ou *Rusti*. Ce mot ne pourrait-il être un dérivé du radical sanscrit *rudh, impedire, praecludere, retinere, obstruere*, et avec quelques prépositions *cohibere, coercere, refrenare* (1), qui en zend signifie *contenir, empêcher* (2)? *Rusti* ou *Rustu* acquerrait ainsi très-facilement un sens identique à celui de *dhuriya*, auquel il doit répondre. Le *dh* de *rudh* se sera changé en *s* au contact du *t* suivant du suffixe, par la loi zende qui veut que de deux dentales juxtaposées l'une à l'autre la première se change en sifflante; loi qui s'appliquait aussi bien au chaldéen, selon moi, comme je crois l'avoir montré dans mon *Sanscritisme* (p. 78). Quant au suffixe, qui n'est écrit qu'avec la consonne seule *t*, on peut l'identifier, selon qu'on y sousentend la voyelle *i* ou la voyelle *ou*, au suffixe sanscrit *ti* ou au suffixe *tou*, qui, réunis aux simples racines des verbes, servent tous les deux à former des noms d'agents, et qui en s'unissant à la racine *rudh* modifiée en *rus*, donnent au mot *rusti* ou *rustou* le sens de *coercitor, modérateur, répresseur, qui contient*. Il ne me reste maintenant, pour terminer l'analyse de notre inscription, que les mots *fils de Darius roi, Achéménide*. Le mot *fils* que nous savons être représenté par le signe 𐏐 l'est en effet par ce signe dans les inscriptions C, E et Nakch-i-Roustam. La nôtre l'écrit au contraire 𐎱𐎢𐏐, celle cotée D 𐎱𐎢𐏐, celle de Van 𐎱𐎢𐏐,

(1) Bopp, Gl. 292, Westergaard *Radices linguae sanscritae* 188.
(2) Br. V-S, Gl. p. 390 *a*.

et celle de Darius, de l'Alwand . Celle-ci est, selon moi, la forme originale de notre nom, les autres n'étant que des fautes de copiste; car seule elle nous présente des signes connus, tandis que les autres n'offrent qu'un assemblage incohérent de signes mal copiés.

Cette forme se divise clairement dans les deux signes *ch* et *n*, dont le premier, placé horizontalement, a été superposé à l'autre. Il s'agit maintenant de trouver un mot qui convienne pour les deux signes et qui ait réellement le sens de *fils*. Ce mot est aussitôt trouvé, selon moi, si l'on veut bien sousentendre dans les deux consonnes *ch* et *n*, deux *u*. Cela nous donnerait le mot *chunu*, identique lettre pour lettre au sanscrit *sunu*, *fils*, qu'on retrouve aussi dans le gothique (d'où il est passé dans les langues germaniques), dans le lithuanien et dans le slave (1). Ce mot vient du radical *sû* qui signifie *engendrer*, *produire*, *accoucher*, et qui existe en zend avec le même sens sous la forme de *chu* (2).

M. Löwenstern compare avec notre mot le copte *ché*, *fils* (3); mais la relation avec le sanscrit *sunu* me paraît bien plus évidente, que celle avec le copte. D'ailleurs le copte *ché* peut bien être un parent lointain de l'assyrien *chunu*, en tant qu'il dérive d'une racine copte, *cha*, synonyme et probablement soeur du sanscrit *sû*.

Le mot *fils* est suivi dans les inscriptions de Xercès des mots *Darius roi* que nous connaissons, et dans celles de Darius même du nom d'Hystaspe son père; et les unes aussi bien que les autres sont terminées par l'adjectif patronymique Achéménide, mots tous dont j'ai déjà traité

(1) Bopp, Gl. 379, *b*. — (2) Br. V-S, Gl. 402, *a*.
(3) Exposé etc., p. 87.

séparément dans la première partie, et sur lesquels je crois inutile de revenir ici.

Voilà terminée l'analyse du texte assyro-trilingue que j'avais pris à examiner dans ce paragraphe. La lecture et la traduction complète de ce texte, telle que je l'ai déduite de mes recherches, est la suivante. Entre les leçons différentes que présentent les diverses copies de ce texte j'ai choisi celles qui sont les plus claires et que j'ai pu entièrement expliquer. Pour les petites variantes je les ai placées entre parenthèse; pour les autres je renvoie le lecteur à mon analyse même.

A ra (ou raba) a Auramazda, raba
Dieu grand (est le) dieu Aüramazda, le plus
cha a [illegible], cha abara ata sakun, cha aha ata
grand des dieux, il la terre cette a fait, il le ciel ce
(ou anata) sakun, cha azanata (ou zata?) ata sakun,
(ce) a fait, il l'homme ce a fait,
cha tri ana azanata sakun, cha ana
il la nourriture pour cet homme a fait, il ce
Kchârcha (ou Daryas) nara sakun, saka ana naranan
Xercès (ou Darius) roi a fait, roi ce des rois
manata, saka ana ataham (?) manata, nara nata-
plusieurs, roi ce d'eux plusieurs, roi des pro-
nan cha akara natanan nara abara atat
vinces les pleines de nations, roi de la terre cette
rabata, rusti a (ou chunu) Kchârcha nara (ou
grande, modérateur fils de Xercès roi (ou
Vitaspa) Akhamanicha.
d'Hystaspe) Achéménide.

§ 5.

INSCRIPTION DU PILASTRE SUD-OVEST DU PALAIS DE DARIUS A PERSÉPOLIS.

Cette inscription (C) comprend le texte des inscriptions de l'Alwand que nous venons d'analyser, mais elle y joint une période qui se trouve aussi, à peu de modifications près, dans l'inscription qui se trouve sur les pilastres du palais de Xercès (E), et dans celle du portail du palais de Persépolis. Dans cette dernière, outre le texte de l'Alwand et la période en question, il y a une autre période dont je parlerai plus bas. Maintenant voici le persan de la période commune aux trois inscriptions C, D, E.

C Thâtiya Khchyarcha naqa wazarka
D Thâtiya Khchyarcha khchayathiya wazarka
E Thâtiya Khchyarcha khchayathiya wazarka
Dit Xercès roi grand

C Wachna Aurahya Mazdaha ima hadich
D . . . . . .
E Wachna Auramazdaha ima hadich
Par la volonté d'Ormuzd cette maison

C Daryawuch naqa akunaüch hya mana pita
D *Darius roi a bâti le mien père*
. . . . . .
E adam akunavam . . . . . .
j'ai bâti

C Mam Auramazda patuwa hada bagaïbich
D Mam Auramazda patuwa . . . . . .
E Mam Auramazda patuwa hada bagaïbich
Moi ô Ormuzd protège avec les dieux

C . . . . . uta tyamaïja kartam
D utamaïya khchatram uta tya mana kartam
E utamaïya khchatram uta tya maïya kartam
et mon empire et ce qui par moi a été fait
C uta tyamaïya pitra Daryawahuch naqahya kartam
D uta tyamaïya pitra . . . . . kartam
et ce qui par mon père Darius roi a été fait
C awachtchiya Auramazda patuwa hada bagaïbich
D awachtchiya Auramazda patuwa . . . . . .
le tout ô Ormuzd protège avec les dieux.

Analysons maintenant la version assyrienne de ce texte. L'introduction *Dit Xercès roi grand,* commune à toutes les trois inscriptions, est rendue dans C par les mots Kchârcha nara ra atabbi, que nous connaissons déjà, *Xercès roi grand* ?

Dans les inscriptions D et E ce dernier mot est écrit avec un seul *b* 𒁹𒀀, *atabi,* et la dernière manque tout-à-fait de l'adjectif ra, *grand.* Il me paraît aussi qu'il manque dans toutes les trois la traduction du persan thâtiya, *dit,* car après les mots *Xercès roi grand* il ne reste qu'*atabi,* que j'ai supposé ci-dessus être une conjonction, mais qui en tout cas ne me semble pas pouvoir être un verbe. La phrase suivante: *Par la volonté d'Ormuzd Darius mon père a bâti* (ou *j'ai bâti*) *cette maison,* est rendue ainsi dans l'inscription C.

Les trois premiers signes sont un A, un N et un R; puis vient un signe que je ne connais pas, suivi du signe dont j'ai parlé à p. 82, et dont je ne saurais déterminer la valeur. M. Rawlinson le lit L dans le nom du dieu chaldéen Bil ou Bel (1), mais selon lui il peut être même un R, et un V, ou un B (2).

Je laisse à d'autres plus heureux à s'assurer de la valeur de ce signe et de celui qui le précède, et par conséquent de la lecture et de l'étymologie du mot entier composé des cinq caractères dont je viens de parler, et que je crois avoir dû répondre au persan *wachna, par la volonté.* Ce mot est suivi du pronom *cha* du monogramme — *Dieu* et du nom d'Auramazda. Puis vient un mot composé à mon avis, des deux consonnes *b* et *s* qui doit signifier *maison* comme le persan *hadich.* Ce mot pouvant se lire *b a s* pourrait être comparé au radical sanscrit *vas, habiter,* d'où vient vasati, *habitation, maison.*

Il est suivi du pronom *ata, cette,* du nom de Darius, de l'initiale de *nara,* et d'un mot qui doit signifier *père,* écrit

Le premier signe a un clou vertical de plus qu'il n'en faut, car plus bas, et dans l'inscription de Van il est écrit . C'est donc T que nous devons le lire, et non R, et tout le mot ensemble T. A. A. T. T. A. A. Ce serait là un mot assez étrange, si nous ne savions que les Assyriens redoublaient à plaisir dans leur écriture consonnes et voyelles sans une rai-

(1) The Journal of the Royal Asiatic Society. Vol. XII. P. II. 1850, p. 406 n. 2, 453 n. — (2) Ibid. p. 437 n. 4.

son apparente: c'est pourquoi notre mot se lit, en le simplifiant, *Tata* ou *Tatta*.

M. Löwenstern, en ne considérant comme partie du mot que les quatre premiers signes, le lit *Touat*, et il l'identifie au copte saïdique *thiot* (1). Mais ce dernier mot n'existe pas dans le copte, mais il y existe ειωτ ou εωτ, qui signifie *père* (2). L'*ei* copte étant trés-semblable au *théta*, M. Löwenstern peut avoir par mégarde changé ειωτ en θιωτ. M. Botta affirme avec assurance qu'il serait impossible de trouver dans une langue sémitique ou arienne un mot ayant le sens de père, qui convînt à la forme que ce mot présente dans les inscriptions trilingues en donnant au signe la valeur de T (§ 54).

Voici au contraire ce qu'il me paraît pouvoir dire de probable sur l'étymologie du mot Tatta. Le zend et le sanscrit nous offrent chacun un mot très-semblable à *tatta*, et qui peut en être le père ou le frère. Le zend a l'adjectif *tatha*, *qui fait naître* (3), qui ressemble, on le voit, on ne peut plus à l'assyrien *tatta*, et dont le sens a bien pu se modifier en celui de *père*. Le sanscrit et le pracrit possèdent le substantif *tata*, qui signifie précisément père. Ce dernier pourtant n'est peut-être qu'un mot primitif, car il se trouve aussi dans quelques dialectes de l'Italie.

Le mot *tatta* manque, selon moi, d'un suffixe ou d'un pronom séparé pour représenter le *mien* du persan. Le mot qui doit répondre au verbe *il a fait* se lit, moins le dernier signe, *atabav*, où l'on reconnaît le ra-

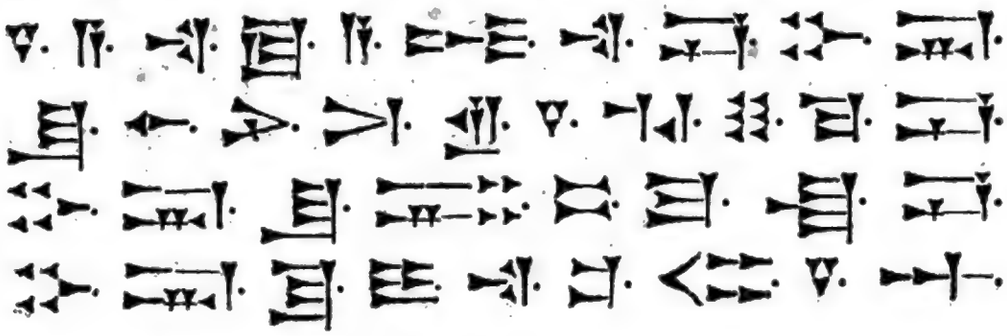
(1) Exposé etc., p. 38.

(2) Peyron Lexicon linguae copticae. Taurini 1834, p. 44 *b*. — Champollion, Grammaire Egyptienne. Paris 1836, p. 80. 104.

(3) Br. V-S, p. 361.

dical *baw*, *bâtir*, que nous connaissons déjà. Le dernier signe doit être fait , puisque c'est la forme sous laquelle il se présente le plus communément. Je ne puis rien dire sur sa valeur : je suppose seulement qu'il est un A, puisqu'il manque quelquefois dans notre verbe qui alors se termine par le V, et parce qu'il a à Khorsabad un substitut fréquent (1), auquel je suppose, par des raisons que j'énoncerai plus bas, la valeur d'A. Dans cette hypothèse notre verbe se lirait *atabava*.

Il est singulier que ce verbe, placé ici à la troisième personne singulière du passé, soit employé autre part (comme dans l'inscription E) pour la première personne. Ce phénomène a lieu aussi dans d'autres langues, et particulièrement en kurde, idiome qui n'emploie communément qu'un seul mot pour toutes les personnes du passé. Ce qui est encore plus singulier c'est que d'autres fois, comme nous allons le voir, *atabava* est remplacé, tant comme première que comme troisième personne, par une autre forme du même mot qui se lit *abava*. Je ne me charge pas d'expliquer ces faits par de pures hypothèses qui n'auraient aucune consistance tant que nous ne posséderons plus complétement la conjugaison des verbes assyriens. L'inscription E diffère beaucoup de celle que nous venons d'analyser, quoique le texte persan ne varie que par les mots *j'ai bâti*. Voici comment elle écrit notre phrase :



(1) B. § 29.

Les deux premiers mots sont les pronoms *cha* et *anku, id* (*quod*) *ego;* puis vient l'A, un signe inconnu et l'N, puis le verbe *abava.*

Quant au si nous le scindions en deux parties, et, nous obtiendrions deux signes qui ont les valeurs de *vé* et de *sa* dans le médique; et en leur attribuant ces mêmes valeurs, nous aurions le mot *avésana* qui pourrait être père de *bas,* et dériver comme lui du radical *vas* avec la préposition *â* et le suffixe *ana.* Si nous conservons au contraire intact le signe on pourrait lui supposer la valeur d'S, par laquelle on obtiendrait le mot *âsana* sanscrit, qui signifie *mora, commoratio, sedes,* et qui serait parfaitement synonyme du persan *hadich,* possédant le même sens.

Enfin on pourrait faire une autre supposition, c'est-à-dire réunir le à l'N suivant, ce qui nous donnerait le signe à peu près identique au *Tha* médique; il n'en diffère en effet que par la place qu'occupent les deux petits clous horizontaux, lesquels dans le caractère médique sont placés entre les deux plus longs, tandis que dans l'assyrien ils sont placés à l'extrémité gauche du signe. En adoptant cette dernière hypothèse le *tha* avec l'*a* qui le précède devrait se réunir à *abava* pour former le mot *atabava* que nous avons rencontré ci-dessus.

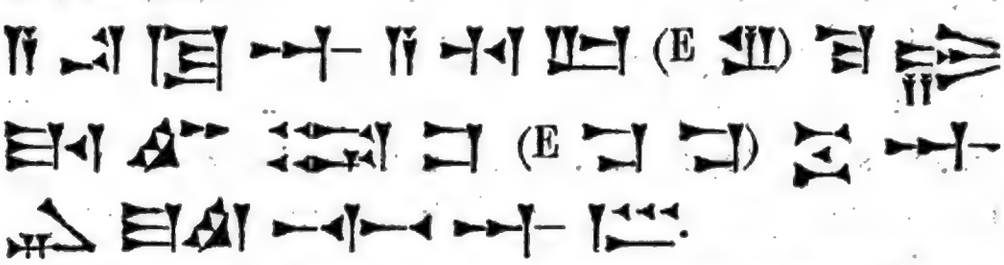
Ce mot est suivi du signe que je ne connaîs pas, et du mot *abara, terre,* écrit comme de coutume, du pronom *cha,* du mot, et du verbe *abava* qui doit signifier ici *j'ai bâti.* Comme un de ces

mots est le nom de la *terre*, il est très-naturel de supposer que le mot inconnu qui suit celui-là est un adjectif relatif à la maison ou palais ou au bâtiment quelconque, de la construction duquel il s'agit ici, et que ces deux mots réunis au verbe *abava, j'ai bâti,* doivent former une proposition incidente signifiant quelque chose comme *le plus grand, le plus vaste* ou *le plus beau de la terre j'ai bâti.* Tâchons de lire le mot inconnu qui suit *abara.* Le premier et le troisième signe sont un OU et un M. Le second est très-semblable au K, dont il diffère par deux coins de plus. Mais comme le nombre de coins peut augmenter indifféremment dans le groupe tant seul qu'en composition, et que le *K* particulièrement est figuré fréquemment à Khorsabad et même, je crois ne pas faire une hypothèse trop hardie en attribuant le son *K* à notre signe. Ainsi nous obtenons pour le mot en question la lecture *Ukama* que j'ai cherché à expliquer, mais pour lequel je n'ai pas su trouver d'étymologie satisfaisante. Après la phrase incidente dont je viens de parler, vient la conjonction que je lis *tabi,* puis deux signes qui devraient se lire, d'après les données précédentes, *zava* ou *bava,* et qui, peut-être, constituent le mot qui doit signifier *maison;* puis suit le verbe *abava* répété de nouveau avec l'*a* final fait , puis le pronom *ana, ce,* et le mot qui répond ici, et dans l'inscription D 10 et 16, au persan *wachna, par la volonté.* Le premier signe a la forme d'un B; mais comme dans l'inscription D il a deux fois la forme , je le lis T. Le second est, selon M. Rawlinson, l'initiale du nom de l'Egypte à Nakch-i-Roustam et à Behistun, qu'il lit *Misr* (1), ainsi que je

(1) Rawlinson, Journal etc. T. XII. P. II. p. 447 n. 465 n.

l'avais supposé ci-dessus; en conséquence notre caractère doit être un M, et notre mot se lit *Tam* ou *Tama*. Je n'ai su trouver pour l'explication de ce mot que la racine sanscrite *tam* qui signifie, entre autres choses, *desiderare, cupere* (1), tout comme la racine *vas* dont dérive le *wachna* persan, quoique on n'en ait trouvé jusqu'à présent d'exemple dans les textes sanscrits qui sont à notre disposition. Ce radical *tam* a été transporté en copte sous la forme de *tom* qui signifie, dans le dialecte thébain, *amare* (2). Comme la racine *was* a donné origine au mot *wachna, désir, volonté,* de même la racine *tam* peut avoir signifié, employée substantivement, la même chose. *Tam* est suivi du pronom *cha,* du monogramme *Dieu,* du nom d'Auramazda et du verbe *atabava* écrit sans l'*a* final. En résumant, voici comme je crois qu'on peut traduire la phrase que nous venons d'analyser: *Quae ego feci, terrae quae pulcherrimam feci habitationem, feci eam ex voluntate Auramazdis.*

Analysons maintenant la traduction des mots persans mâm Auramazda patuwa hada bagaïbich, *protège-moi ô Ormuzd, avec les dieux.* Les inscriptions C et E l'écrivent:



Le premier mot *anka,* que nous savons signifier *je,* doit être employé ici pour l'accusatif *moi,* car il est régi par le verbe *protège* qui vient après, et il répond au persan *mam, me. Anka* est suivi du monogramme

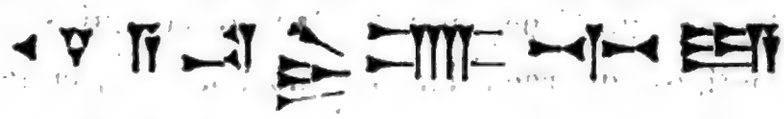
(1) Westergaard, Radices linguae Sanscritae, p. 231 *a.*
(2) Peyron, Lexicon linguae Copticae, p. 241.

signifiant *Dieu*, et du nom d'Ormuzd, puis d'un mot auquel sa place assure le sens de *protège*, comme le persan *patuwa*. Son initiale est ce caractère auquel j'ai déjà dit que M. Rawlinson donne la valeur d'L; le second signe est un T redoublé quelquefois; le troisième m'est inconnu; et les derniers sont un A et un N. En supposant que le radical du verbe doit se retrouver dans les deux lettres L et T, ce qui est fort possible, j'y reconnaîs aussitôt un radical très-repandu, avec des petites modifications, tant dans les langues de la famille arienne, que dans les sémitiques, et que nous avons déjà rencontré dans nos inscriptions.

Je veux parler du radical sanscrit *rudh*, qui entre autres sens a celui de *celare, occulere*, et qui n'a reçu celui de *cohibere, coercere* que par extension, et qui peut avoir reçu aussi comme en assyrien, le sens de *couvrir, défendre, protéger*. Ce radical est voisin des autres *lud, tegere* et *lut, obvolvi, celare*, du latin *lateo* et du grec λανθανω (dorique λαθεω). En hébreu il se présente sous les formes de לוט *lut*, לאט, להט *lahat, occultare, obvolvere*; en arabe sous celle de *latà, obduxit, occultavit*, dont dérive laout, *pallium*. Le radical ainsi expliqué, il ne reste que le signe inconnu, et la terminaison *an* ou *ana*.

Il est difficile de ne pas l'identifier à la terminaison sanscrite de la deuxième personne singulière de l'impératif pour les verbes de la neuvième classe qui terminent en consonne, *ana*. Il est vrai que *rudh* n'appartient pas à la neuvième classe dont la caracteristique est la syllabe *nâ* ou *nî*; mais il n'est pas rare qu'un radical qui appartient en sanscrit à une classe, appartienne dans quelque autre langue de la même famille à une autre.

Nous en avons un exemple dans la forme grecque de *rudh*, λανθανω, qui appartient à la neuvième classe du sanscrit. Le verbe que nous venons d'expliquer serait assez beau s'il pouvait être lu simplement *lutana* ou *latana*; mais à cela s'oppose le signe inconnu qui s'interpose entre *lut* et *ana*, et dont on ne peut malheureusement pas jusqu'ici déterminer avec exactitude la valeur. Je ne veux pas faire d'hypothèses à son égard, et je laisse encore incertaine la lecture complète de *lut-ana* et son explication jusqu'à ce qu'on ait pu déterminer avec certitude la valeur du . Le verbe *protège* est suivi du mot dont j'ai déjà parlé ci-dessus, et qui doit représenter le persan *hada, avec*. Je le lis, comme on sait, *sata*, et l'identifie avec la préposition sanscrite *saha, avec*, corruption de *sadha*, forme plus ancienne qu'on retrouve dans les Vêdas, et conservée, avec la permutation de l'*s* en *h*, dans le zend et persan *hadha* ou *hada*. Notre phrase se termine par le monogramme de Dieu, suivi de la marque du pluriel, et qui répond au persan *bagaïbich*, *les dieux*. Dans l'inscription D la traduction des mots *avec les dieux* manque tout-à-fait, et le reste de la phrase est disposé ainsi: *O Deus Auramazda, me protege*. La phrase suivante est: uta maïya khchatram uta tyamaïya kartam, *et mon empire et ce qui par moi a été fait*. Les mots *et mon empire* manquent dans l'inscription C. Ils sont rendus dans l'inscription D par ces mots:



U CHª A NAª N A T I.

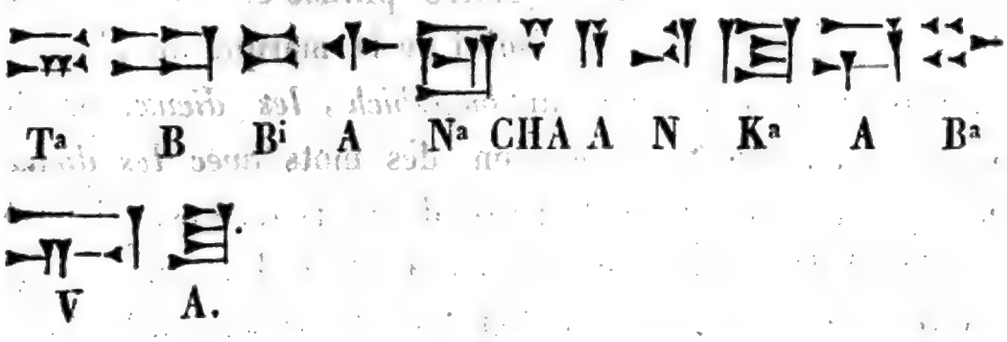
U est la conjonction *et* que nous connaissons; *cha* et *ana* sont des pronoms bien connus: le second doit

être traduit ici par *ce;* mais le premier semble être simplement pléonastique, car il disparaît dans E. *Nati* n'est que *nata,* mot que nous avons rencontré ci-dessus avec le sens de *roi,* employé ici avec celui de *royaume, empire* (1); l'*i* final équivaut à la ' Jod hébraïque, suffixe possessif de la première personne, et il répond au persan maïya, *mien.*

Après ce membre de phrase, notre inscription en insère un autre qui n'est pas dans le persan et qui est écrit , c'est-à-dire la conjonction U, l'initiale du mot *nata, province,* redoublée et suivie de la marque du pluriel et du suffixe possessif *i,* ce qui signifie *et mes provinces.*

L'inscription E, sauf l'absence du *cha* et la perte du final dans l'*i,* est identique, pour le premier membre de phrase, à l'inscription D.

Le second membre de phrase *et ce qui par moi a été fait* est écrit dans C:



Tous ces mots nous sont connus; ils se traduisent, abstraction faite de la conjonction *tabbi, ce que j'ai bâti.* Dans D et E la conjonction *tabbi* manque, mais elle est substituée par l'autre *u,* ce qui soutient mon hypothèse de regarder le mot *tabbi* comme une

(1) Ce double emploi a lieu aussi dans les mots zends khchaya « roi et empire » et khchatra, id. (Br. V-S, p. 355). Le premier même signifie en sanscrit *seigneurie* et *habitation, maison* (Benfey Sama-Vêda, Glossar, p. 51 *b*).

conjonction. Dans D il manque le pronom *ana*, de sorte que notre membre de phrase doit s'y traduire littéralement *id quod ego feci.*

Dans E au contraire manque, au lieu d'*ana*, *ank*, et notre membre de phrase doit être traduit littéralement *et id quod feci.* La phrase suivante est en persan uta tyamaïya pitra Daryawahuch naqahya kartam *et ce qui par mon père Darius roi a été fait.* Elle ne se trouve que dans C et D; D même manque des mots *Darius roi.* Voici la traduction de cette phrase dans C:

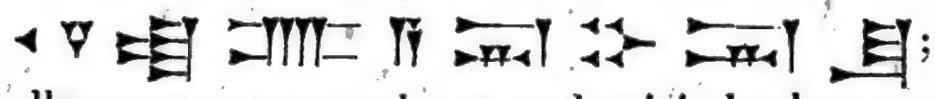
A Na CHa D A R Y A S N(ARA)

T A A T T A A A Ba

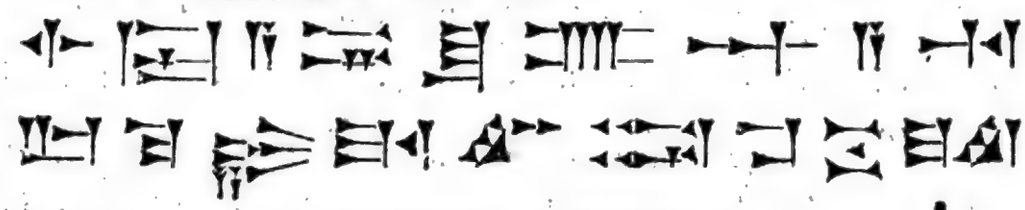
, *ce que Darius roi père a bâti.*

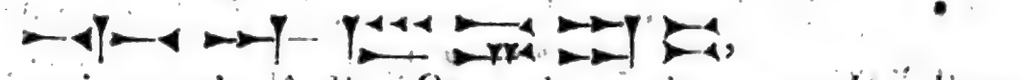
V A

Voici sa traduction dans D:

 ;

elle commence par *u cha, et quod,* suivis des deux premières lettres du mot *tatta* écrit en abréviation, et du mot *atabava* dont le *t* a perdu le coin supérieur ◂ en acquérant ainsi la forme du V; le sens de cette traduction est: *et quod pater fecit.* La dernière phrase de nos inscriptions est awachtchiya Auramazda patuwa hada bagaïbich, *le tout, ô Ormuzd, protège avec les dieux.* Voici sa traduction dans C:



 ,

ceci et cela, ô dieu Ormuzd, protège avec les dieux.

Tous ces mots nous sont connus, hors le premier qui doit répondre au persan awachtchiya *le tout,* et qui se lit, je crois, *anataa,* s'il est bien copié.

Je vois dans ce mot un pronom composé des deux thèmes *ana* et *ta* apposés l'un à l'autre et signifiant *ceci et cela, l'un et l'autre, le tout.* Le défaut de conjonction pour lier ces deux pronoms ensemble ne doit pas faire opposition, car elle est commune dans le persan monumental et dans les Vêdas. Pour les autres mots je n'ai à faire remarquer que la manière dont est écrit le verbe lut-ana, c'est-à-dire sans la terminaison *ana.*

L'inscription D, qui manque des mots *avec les dieux,* est pour le reste identique à C, sauf le mot *anataa* qu'elle écrit et qui peut-être doit être restitué ainsi:

ou

A N A T A A

L'inscription de Xercès à Van, dont manque la fin du texte persan dans la copie de Schulz, est au contraire complète dans la traduction assyrienne qui présente dans les quatre dernières lignes les mêmes phrases que celles que nous venons d'analyser, c'est-à-dire: anka — Auramazda lut-ana sata —

moi ô dieu Ormuzd protège avec les dieux.

A ces mots suit la conjonction *tabbi,* dont le dernier *b* est fait , c'est-à-dire avec un coin intérieur de plus, qui l'identifie au signe inconnu qui se trouve à la ligne supérieure précisément au dessus de lui, et avec lequel Schulz peut l'avoir confondu. *Tabbi* est suivi du pronom *ana* dont je ne sais comment

expliquer la présence ici [1], puisqu'il est suivi du même pronom écrit [illegible], et qui commence la phrase

A Na

ana nati, ana cha anka abava, ce mon empire, ce que j'ai construit, par laquelle se termine l'inscription. Le reste de l'inscription D, placé entre le texte des inscriptions de l'Alwand, et celui que nous venons d'analyser, également que celui de l'inscription de Van étant en partie mal copié et en partie contenant des caractères inconnus que je ne suis pas à même de déchiffrer, je n'analyserai pas ces textes qui d'ailleurs n'ont pas l'avantage, comme tous ceux que nous avons analysé jusqu'ici, d'être répétés sur diverses inscriptions. Par la même raison je n'entreprendrai pas l'analyse de l'inscription H qui n'est pas, comme l'a déjà observé M. Rawlinson (p. 273), la translation du texte persan, mais qui contient au contraire des notices différentes, et qui présente en outre des lacunes considérables. Ce dernier motif, joint à l'incertitude dans la traduction du texte persan, me fait abstenir aussi de l'analyse de l'inscription de Nakch-i-Roustam, dont M. Rawlinson seul possède un exemplaire complet.

(1) Il paraît que M. Rawlinson (pag. 406, n. 2.) considère les signes [illegible] comme un caractère unique auquel il attribue la valeur de *v* ou *l*. Si cette valeur était soutenable, il se pourrait que ce que je regarde comme le pronom *ana* fût au contraire la conjonction *va* identique à l'*u* et à la ו hébraïque vocalisée. En effet cette valeur de conjonction sied aussi bien que celle d'un pronom aux caractères [illegible] dans les cas où nous les avons rencontrés jusqu'ici. Par exemple notre phrase se traduirait littéralement: *et hoc meum imperium et quod ego construxi.*

§ 6.

INSCRIPTIONS DE VAN.

La plupart des inscriptions de Van se trouvent, comme on sait, sur le rocher qui s'élève près de cette ville, et qu'on appelle, dans le pays, le Ghourâb.

Ce nom qui n'a de sens dans aucune des langues parlées maintenant dans le pays, me paraît remonter à l'idiome des princes qui y ont dominé anciennement, et qui ont fait graver les inscriptions dont je vais parler dans ce paragraphe.

Ghourâb me semble se rattacher aux racines sanscrites *gur* et *gurv* qui signifient *tollere, sublevare, gurv, superbum esse*, dont vient garva, *superbia*, et garvita, *superbus*, et signifier *altus, elevatus*, nom bien choisi pour un rocher qu'on aperçoit à dix-huit lieues de distance.

Le Ghourb n'est pas le seul nom qui ait conservé des traces de l'ancien langage du pays. Une petite colline à une demi-lieue de Van porte chez les habitants le nom d'Ak-Kirpi, « Hérisson blanc » en turk, et qui serait, dit Schulz, « très-mal choisi s'il s'agissait » d'indiquer par lui la forme ou la couleur de la col- » line, mais qui, peut-être, renferme des éléments de » quelques mots anciens changés et estropiés à la » turque, comme cela est arrivé si souvent en Asie ». Schulz a fait preuve ici de beaucoup de sagacité, car Ak-Kirpi est évidemment la corruption d'un mot ancien qui se laisse reconstruire facilement par le sanscrit. Le radical *Kr̄* a diverses acceptions dans cette langue, mais avec quelques préfixes et en particulier avec *â* il signifie *implere*, et son participe passé *âkîrna*, qui

signifie *impletus*, *plenus*, est comparé par Bopp au latin *acervus*. Ce dernier mot pourtant, quoique dérivant du même radical qu'*âkîrna*, ne lui est pas identique, car il a un suffixe différent, c'est-à-dire *vus*, au lieu de *na*, caractéristique des participes. Le suffixe *vus* est, je crois, le sanscrit *vi*, plus la terminaison latine *us*, au devant de l'*n* de laquelle l'*i* du suffixe a disparu.

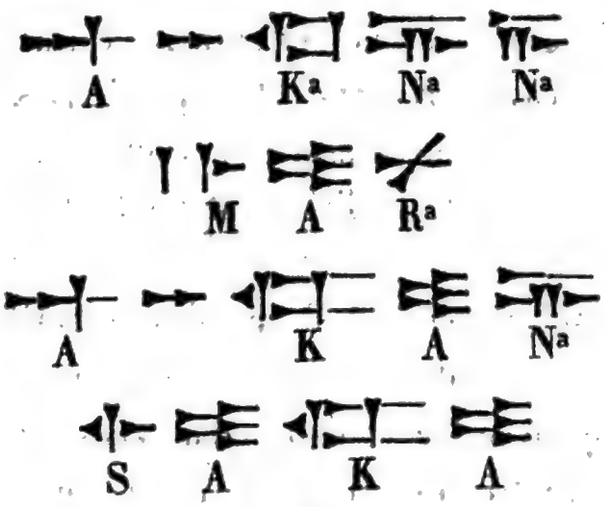
Or ce suffixe *vi*, qui forme des adjectifs et des appellatifs, n'est pas des plus communs en sanscrit; mais il s'emploie avec le radical d'*acervus*, *Kṛ*, dans le sens de *répandre* que possède aussi ce radical, et il en forme l'adjectif *kîrvi* qui signifie *répandant*.

Si à *kîrvi* nous ajoutons la préposition *â*, qui donne à *Kṛ* le sens de *remplir*, nous aurons *âkîrvi*, un appellatif qui peut avoir signifié *un tas*, *un amas* (proprement *rempli*), tout comme *acervus* dont il est le père. L'Ak-Kirpi de Van me paraît une evidente corruption d'*âkîrvi*, et synonyme de stûpa (cumulus), forme sanscrite primitive du nom des célèbres *topes* de l'Inde.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur la destination de ce *tope* de l'Arménie, sur la question de savoir s'il y en avait d'autres dans ce pays et dans l'Assyrie, et quelle est leur relation avec ceux de l'Inde : questions fort intéressantes, et sur lesquelles je reviendrai autre part. Retournons maintenant à nos inscriptions.

Elles commencent pour la plupart par le nom d'un personnage, qui est probablement un roi, accompagné de celui de son père, du titre de *roi de Van*, et du nom d'un pays qui est probablement la province où se trouve Van. Voici la plus petite de ces

inscriptions avec ma lecture et ma traduction. C'est celle qui porte le n.° XXIV dans les Planches de Schulz.



L'*a* initial est le thème pronominal sanscrit *a*, dégagé des autres pronoms auxquels il paraît réuni en sanscrit. Le ▸▸ est un signe dont je ne puis déterminer la valeur. Le signe suivant doit être restitué ainsi ◂▯▯▸, puisque c'est la forme qu'il présente ailleurs dans notre mot qui revient fréquemment au commencement de nos inscriptions. Voir p. e. n.° XIII, XIV, XV, l. 1.e qui sont la répétition de la même inscription, et n.° XIX l. 1.e Ainsi reconstitué notre signe se reconnaît facilement pour le K du fragment du nom d'Artaxercès. Je sais qu'on a proposé pour notre signe une autre valeur (celle de B); mais jusqu'à ce qu'elle ne soit démontrée par des arguments péremptoires, la conséquence tirée pour la valeur de ce signe du nom d'Artaxercès me paraît devoir être maintenue. Dès lors notre mot entier se lira *Kanan*, car nous savons que ▸▸▸ est la forme que présente à Van le persépolitain ▸▸▸ N; et d'ailleurs il doit être restitué au second *n* son petit clou ▸ comme dans les inscriptions ci-dessus citées. Avant de passer aux autres mots, examinons du point de vue philologique et géographique le mot, qui suivi d'un titre de

puissance, de domination, se trouve au commencement de tant de nos inscriptions. Selon moi, on doit en retrancher d'abord le dernier *n* ou la syllabe *na* qui est, comme nous le verrons tout-à-l'heure, la terminaison du génitif singulier.

M. Jacquet dans son *Examen critique de l'ouvrage intitulé Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis de* M. Lassen, inséré dans le Journal Asiatique de 1838, a prouvé l'identité de la ville de Van avec celle de Χαυών, ou Χοάνα, des géographes grecs. Après avoir retrouvé ainsi matériellement le nom de Van dans les écrivains de l'antiquité, il cherche à en reconnaître la forme primitive dans les langues anciennes de l'Asie; et voici comment il s'exprime (p. 579): « Pour moi je » trouve l'origine de ce nom dans la forme médique » Χαυών, ou plutôt dans la forme originale de cette » transcription, que je crois être Hvana pour Huvana, » *ville bien défendue, bien protégée.* On pourrait enco- » re supposer une forme composée de la particule *hu,* » et de la racine *van* passée à l'état de substantif, *ville* » *bien protégée, bien gardée.* Cette forme est plus in- » solite, mais elle a le mérite de représenter plus » exactement la prononciation de Χαυών. C'est de » Hvan, dont l'aspiration a été effacée dans l'usage, » qu'a pris naissance, dans mon opinion, la forme ar- » ménienne de Van ».

Sur quoi j'observe que M. Jacquet me paraît heureusement inspiré lorsqu'il reconnaît la forme originale du nom de Van dans Hvana ou Hvan; mais il ne me paraît pas aussi heureux dans l'étymologie qu'il donne de ce mot en le regardant comme une contraction de *Huvana.* J'aime mieux m'arrêter à Hvana, qui a pour moi le mérite de représenter sous une forme zen-

de le radical sanscrit *svan, orner,* avec le changement usuel de l'*s* en *h*. Comme le radical *svan* signifie *orner,* il me semble très-plausible de donner au mot Hvana le sens de *beau* qui est celui possédé par un adjectif zend que M. Burnouf fait sortir précisément du radical *svan*: cet adjectif est *qanvat*, dans lequel, abstraction faite du suffixe *vat*, il nous reste le radical *qan* qui, par une loi de la permutation zende qui change quelquefois la syllabe *sva* non plus en *hva* mais en *qa,* est l'exacte reproduction du sanscrit *svan*. Outre qu'à justifier la traduction de Hvana, l'adjectif *qanvat* sert à prouver, ce que nous aurions déjà pu assurer théoriquement, que le nom de Van ou Hvana a pu se présenter anciennement sous une autre forme, celle de Qana.

C'est cette forme qu'on rencontre, selon moi, dans les inscriptions mêmes de Van, écrite Kana ou Qana, et que je viens d'analyser. En effet nul titre n'était plus naturel à retrouver dans les inscriptions de Van, que celui de *roi de Van* même. Quant à la terminaison du mot Kanana, elle est selon moi la marque du génitif singulier, tout comme dans le médique. Nous la rencontrerons plusieurs fois dans nos inscriptions. Elle paraît identique à l'*an* arménien et turk qui ont la même valeur, elle se reconnaît aussi dans l'égyptien *an* qui ayant la même acception ne se présente pas dans la même position que lui, car il précède au lieu de suivre le mot qu'il affecte.

L'origine de cette terminaison qui n'existe pas en sanscrit, est pourtant purement sanscritique. Car les terminaisons du génitif en sanscrit sont toutes, comme l'a montré Bopp dans sa Grammaire comparative (§ 194) dérivées de différents pronoms sanscrits. Ain-

si les terminaisons *s* et *as* sont des dérivés du thème pronominal sa, *il, ce;* et l'autre *sya* n'est elle même qu'un très-ancien pronom sanscrit qu'on rencontre dans les Vêdas, et dont j'ai eu déjà occasion de parler (p. 81). D'après ce principe la terminaison assyrienne *na* ou *ana* (en admettant que l'*a* final de *Kana* et l'initial d'*ana* se soient fondus en un seul) est identique à l'autre thème pronominal sanscrit *ana,* dont j'ai eu aussi déjà l'occasion de parler (p. 75).

La seconde ligne contient un nom propre de personne, indiqué par le clou vertical qui le précède. Son premier signe est le même auquel j'ai donné, d'après le médique, le son Z. Mais il paraît maintenant que cette valeur était erronée, et qu'il faut donner à ce caractère, tant dans le médique qu'en assyrien, le son M; car M. Rawlinson assure (p. 465 n.) que cette valeur est placée hors de doute par plusieurs exemples tirés de l'inscription de Behistun, dont il est le seul possesseur. M. de Saulcy, dans une note à son Mémoire sur les inscriptions médiques, publié dans le cahier de Mai-Juin du Journal Asiatique de cette année (p. 435, 505), adhère à l'opinion de M. Rawlinson relativement à la valeur de notre signe en médique. Le signe qui le suit est un A. Le troisième signe est très-semblable à , que j'ai dit être un N (p. 11), mais je ne sais pas s'il lui est identique; j'ai au contraire des motifs pour croire qu'il possède une valeur différente, c'est-à-dire celle d'*r*: motifs qui seront déduits bientôt.

La ligne suivante contient les mots *a kana.* Selon moi *kana,* le nom de Van, manque ici du second *n* qu'on voit dans le *kanan* de la première ligne; mais il est tout de même un génitif singulier, car il est régi par le mot *chaka* ou *saka* de la ligne suivante et der-

nière qui signifie *roi*, mot que nous avons déjà rencontré dans les inscriptions trilingues. Il paraît en conséquence que les désinences des cas n'étaient pas toujours nécessaires en assyrien, mais qu'on pouvait s'en passer dans certains cas; ce dont nous verrons d'autres exemples dans les inscriptions de Van.

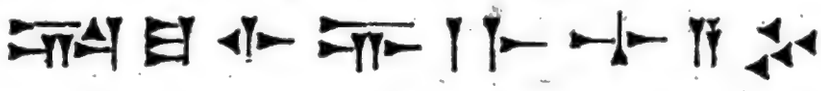
En résumant, voici la traduction littérale de la petite inscription que nous venons d'analyser: Hic (est) kanae Mara (?), hic kanae rex; *ceci est Mara, le roi de Van.*

Par cette inscription nous venons d'acquérir la certitude que le nom propre qui s'y trouve n'est pas celui d'un particulier, mais d'un roi qui residait à Van et qui s'intitulait par cela même *roi de Van;* et dont la domination, comme le prouvent les titres qu'il prend dans les autres inscriptions plus longues, n'était pas borné au seul territoire de Van.

Voici les numéros des inscriptions, copiées par Schulz, qui appartiennent à ce roi: n.° XIII-XIV-XV, XVI, XVIII, XIX, XX-XXI, XXII, XXIII, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXIX.

Les trois premiers n.os (XIII. XIV. XV) sont trois tables gravées sur un morceau de roc taillé à pic, répétant toutes les trois une seule et même inscription. Ces tables sont distribuées de sorte que deux (A et B) se trouvent en haut, tandis que la troisième (C) se trouve tout-à-fait au bas du roc. Par cette raison elle n'a pu échapper, comme les deux autres, à la destruction. L'inscription en est presque entièrement ruinée, mais les caractères qui en restent au commencement et à la fin de plusieurs lignes suffisent pour faire voir qu'elles ne portaient que le texte des tables A et B.

La première ligne de ces inscriptions commence par les mots *A kanan,* comme celle que je viens d'analyser. A ces mots suivent les caractères:



Les quatres premiers constituent un mot, dont j'ai déjà parlé p. 40, et qui se lit clairement, en corrigeant le *ch* en *a*, Vamana.

Notre mot se rencontre aussi, dans d'autres inscriptions de Van, écrit avec les mêmes consonnes. Quant aux voyelles, quelquefois elles sont les mêmes que dans notre inscription (n.° XIX, XXIV, l. 1); d'autres fois elles surabondent; par exemple au n.° XXVIII le est entouré de deux autres *a*, c'est-à-dire il est précédé du et suivi du ; au n.° XXIX il est seulement suivi du . Le sens probable de ce mot est, selon moi, *roi, seigneur*. Or il me paraît pouvoir retrouver facilement ce sens dans notre mot. J'y vois le participe présent de la racine sanscrite pâ, *servare, tueri, sustentare,* dont la labiale *p* s'est modifiée en *v*: *mana* répond exactement à la terminaison sanscrite du participe présent de l'Atmanêpadam, *mâna*. De la sorte *vamana* aurait littéralement le sens de *servator, tuens, sustentator,* et par suite *dominus, rex,* comme le lithuanien *po-nas, dominus,* qui vient également du radical *pâ* (1).

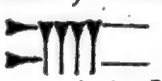
Après Vamana vient le nom du roi Mara, augmenté à la fin du signe qui n'est qu'une variété du *k*, comme je l'ai dit p. 16 (2). Ce *k* qui se joint à Mara, qui devient ainsi Maraka, n'est que le

(1) Bopp, Gloss. Sans., p. 214 *b*.

(2) Corrigez dans l'avant-dernière ligne de cette page l. 20 en l. 21.

suffixe sanscrit *ka*, qui ne modifie en rien ce nom propre.

La ligne suivante commence par un autre nom propre écrit de la sorte:

qui se lit S — — anak^{a}na. Nous n'avons que deux signes d'inconnus dans ce nom, le second et le troisième; celui-ci est, je n'en doute point, identique à  qui est la voyelle A, rédoublée ici, car elle est suivi de l'autre *a* , mais qui ne doit être prononcée que comme un seul *a*, comme en d'autres cas. L'autre caractère est plus difficile, et je renonce à en déterminer même approximativement la valeur. En conséquence notre nom propre se lit Sa-anakana; mais Sa-anaka seulement constitue le nom, car la terminaison *na* est la marque du génitif singulier. Le mot qui suit ce nom propre est , qui se lit clairement *kana*. Il signifie, selon moi, *fils*, et conclut la phrase *Maraka fils de Sa-anaka*. Ce mot *kana* est tout-à-fait identique au sanscrit inusité *kana*, *enfant*, *fils*, dont s'est conservé le féminin dans *kanî*, *puella*, *kanyâ*, *puella*, *filia*.

Il s'est conservé aussi le comparatif du masculin *kana*, qui est *kaniyas*, *junior*, et le superlatif *kanichta*, *natu minimus* (1). Le féminin *kanyâ* se rencontre aussi en zend sous la forme de *kaïnê* et avec le même sens. Dans cette dernière langue il existe aussi un autre adjectif dérivé de *kana*, lequel n'existe pas en sanscrit, qui est *kaïnîn*, *jeune homme* et *jeune femme* (2). La seconde ligne se termine par le signe nou-

(1) Bopp, Gl. p. 65.
(2) Br. V-S, p. 351 *b*.

veau qui doit être, selon moi, rélié au signe également inconnu qui commence la ligne suivante , avec lequel il forme, je pense, un mot que nous connaissons déjà. Quant à la lecture des signes en question, nous en sommes entièrement redevables aux patientes études de M. Botta qui les a déterminés dans son *Mémoire*. Au paragraphe 68 en parlant d'un caractère de ses inscriptions tout semblable au , c'est-à-dire , voici comment il s'exprime au sujet du premier : « Après avoir bien considéré le rôle du » signe j'ai acquis la conviction qu'il repré- » sente dans les inscriptions de Schulz le signe nini- » vite qui n'est autre, comme je l'ai dit (§§ 21 » et 25), que le caractère très-usité dont on » fait généralement une *n*. Il me semble qu'à Van le » groupe très-commun représente le » ou (ana) de Khorsabad et de Persépolis, etc. » En suivant donc M. Botta, notre caractère serait un *n*, valeur que j'adopte volontiers pour ce signe, jusqu'à ce qu'une autre ne soit prouvée avec plus de certitude.

Le second signe qui nous reste à déchiffrer, , est, selon moi, identique à celui de Khorsabad dont un des clous horizontaux a été alongé pour rendre le caractère plus beau et plus regulier. Or ce dernier caractère se substitue à , que nous savons être un T [1] ; il est donc aussi un T [2].

En conséquence le mot dont nous venons d'analyser les deux composants, constant des deux lettres *n*

(1) B. § 1. 61.

(2) M. Rawlinson est d'accord en cela avec M. Botta et avec moi, car il donne aussi la valeur de T au signe ninivite (p. 449, n. 3.).

et *t*, n'est autre, selon moi, que le mot *nata*, *région*, *pays*, dont j'ai parlé au long ci-dessus (p. 48-50).

Après le mot *pays* il serait tout naturel de trouver le nom de quelque pays; c'est en effet ce qui a lieu. Car *nata* est suivi des signes [illegible] qui se lisent clairement *Armanan*[a], c'est-à-dire *de l'Armana*. Comme chacun le voit, ce nom est à très peu-près identique à celui de l'Arménie, dans le circuit de laquelle se trouvait la ville ancienne de Van. La ligne troisième se termine par le mot suivant [illegible] qui doit se lire *Touan*. Ce mot doit signifier, à mon avis, *roi*, et terminer ainsi la phrase: *roi du pays d'Arménie*. Il dérive, selon moi, du radical zend *tu, posse, valere* (1), avec un suffixe *an*, qui est ou le suffixe *unâdi* sanscrit *an*, qui sert à former des appellatifs, comme serait *touan*, p. e. snêhan, *ami* (celui qui aime) de *snih*, *aimer*; ou le nominatif *an* de la terminaison sanscrite du participe présent du parasmaïpadam *at* et *ant*.

Touan pouvait donc signifier *roi*, voulant dire primitivement *puissant, fort, vaillant*: étymologie que quelque philologue donnent aussi à l'allemand *könig, roi*, anciennement *könning*, de *können, pouvoir*.

De l'analyse des derniers mots est résulté un fait non peu important, c'est-à-dire que la ville de Van et son château formidable furent un temps le séjour des anciens rois de l'Arménie qui se plûrent à l'embellir et à l'enrichir de leurs monuments et d'inscriptions qui servissent à perpétuer leur souvenir dans la plus tarde postérité.

La ligne quatrième contient les mots que voici: [illegible]

(1) Br. V-S, p. 364.

dont tous les caractères nous sont connus. Ils se lisent *cha* ou *saka stana a kanana*, mots qui signifient *roi de cette ville de Kana* (*Van*). Le seul mot nouveau que nous rencontrons dans cette phrase est *stana*, mot qui répond lettre pour lettre au substantif sanscrit *sthâna*, *lieu*, *place*, d'où sont dérivés ; I.° le persan moderne *stan*, *pays*, qui termine tant de noms des provinces de l'ancien empire persan, comme le Farsistan « le pays des Parses », le Louristan « le pays des Loures » etc ; II.° l'islandais *tan*, *région*, *contrée*, *territoire* (1) ; III.° le javanais *tana*, et le madecasse *tané*, *terre* (2).

La première moitié de la cinquième ligne est remplie par un mot que nos tables écrivent de deux manières différentes. La première (A) l'écrit ainsi ; la seconde (B) varie de la première en ce qu'elle place en sus de ces caractères les deux voyelles *A* au devant de l'autre *A*, ce qui pourtant ne change rien à la prononciation du mot, ces trois *a* n'étant regardés que comme s'ils étaient un seul ; fait dont nous avons rencontré, il y a un moment, un autre exemple. Notre mot se rencontre fréquemment dans les inscriptions de Van, en particulier après le nom de Qana. Voici quelques citations : III. 7. 10. 15 ; IV. 3. 23. 25 et 21 avant la fin ; V. 28. 34. 46. 49. 53. 12 av. la f. et dernière ; VI. 36, 46, 9 av. l. f ; VII. 5 av. l. f ; XII. 6 ; XIX. XXI. XXVIII. 4. XL. 1.

Outre le nous ne connaissons des signes qui composent ce mot que le signe qui le suit, l'N ; les deux premiers nous sont tout-à-fait inconnus : mais nous

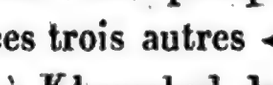
(1) Bopp, Gl. s. v. Sthâna.
(2) Id. Ueber die Verwandtschaft u. s. w., p. 159 *a*.

pouvons dès à présent supposer, non sans probabilité, que notre mot est un adjectif placé au génitif singulier, dont il possède la terminaison *ana*. J'ai dit un adjectif. Voici pourquoi. Le membre de phrase que nous venons d'analyser signifie, avons-nous dit, « roi de cette ville de Van. » Il me semble très-probable, en conséquence, que le mot qui suit immédiatement cette phrase, comportant la terminaison du génitif singulier, *ana*, tout comme le nom précédent *Kanana* « de Van », n'est qu'un adjectif qualificatif de cette ville même. Quel est cet adjectif, voilà ce qui est plus difficile à déterminer.

C'est le seul cas où je me suis laissé aller à la divination; mais le résultat de cette divination est une coïncidence si heureuse que, ou je m'abuse fort, ou elle m'a fait rencontrer juste. On va le juger. Après le mot dont nous cherchons à éliminer les inconnues, vient le nom du roi Mara écrit [illegible] (la première table élide l'[illegible] A) avec le suffixe *ana* de plus, puis le nom de son père Sa-anaka, puis les mots [illegible]. Comme on le voit, après le second [illegible], que nous savons être *n*, reparaissent les deux signes inconnus de notre mot. Maintenant je fais une supposition. Si nos deux signes représentaient l'un un R, l'autre un N, nous obtiendrions d'un côté pour l'adjectif qui nous occupe, la lecture *ranana*, et pour l'autre mot en supposant qu'il faille y joindre le second [illegible] N pour initiale, *naranan*. Dans le premier on reconnaît facilement la racine vêdique *ran*, *gaudere* (jouir, se divertir), qui avec le suffixe *a* (lequel dans l'une de nos deux leçons, celle qui présente trois *a*, s'était peut-être conservé, tandis que dans l'autre il s'était fondu

avec l'*a* de la terminaison) peut avoir formé un adjectif signifiant *réjouissant, délicieux, lieu de plaisir.*

Dans le second on n'est pas longtemps sans apercevoir le thème *nara* (roi) suivi de la terminaison *nan,* qui ressemble on ne peut plus à celle du génitif pluriel sanscrit *nâm;* de sorte que notre mot signifierait *des rois.* Or j'observe quant à *ranana,* qu'aucun épithète ne convenait mieux que celui de *délicieuse* à l'ancienne ville de Van, dont les plus anciens auteurs arméniens vantent la beauté et la splendeur, et qui fut même, à les en croire, bâtie par Sémiramis qui en fit sa résidence d'été, à cause, de la pureté de son air, de la clarté de ses fontaines, de la plénitude de ses ruisseaux. Quant au mot *naranan,* aucun mot ne sied mieux à cette place lorsqu'on le traduit par *des rois,* car il nous aide ainsi à retrouver le titre *roi des rois* que nous n'avons encore vu paraître dans les inscriptions de Van.

Or pour exprimer le mot *roi* il ne reste que les trois caractères qui précèdent *naranan,* dont le premier est certainement une N, le second est probablement identique à qui est un A, le troisième doit être un R, quoique de nos données antérieures il ne résulte pour lui d'autre valeur que celle d'N : et je lis le mot entier *nara.* Toujours est-il, selon moi, que ces trois signes doivent signifier *roi,* et que le mot suivant peut être traduit *des rois,* puisqu'ils sont, j'en suis certain, identiques à ces trois autres  qu'on retrouve fréquemment à Khorsabad dans une place où ils ne peuvent signifier que *roi.* La seule différence qui existe entre les caractères de Khorsabad et ceux de Van, c'est que le second signe n'a que deux clous verticaux à Khorsabad, tandis qu'il en présente trois à Van. Les

deux mots *nara naranan*, signifiant selon moi *roi des rois*, se rencontrent aussi dans d'autres inscriptions à Van, après le nom d'un roi. P. ex : n.° XIX l. 5 où le [illegible], que j'ai supposé être un A, est remplacé par le [illegible] que nous savons avoir cette valeur, ce qui confirme mon hypothèse; n.° XLI l. 3 av. la fin, où le [illegible] est écrit, comme à Khorsabad, avec deux clous verticaux seulement, et où le copiste a oublié un des coins du second ◀◀ N. Au n.° I. l. 1-2 ils sont écrits ◀◀ [illegible] ◀◀ [illegible] [illegible] ◀◀[illegible]◀◀, c'est-à-dire $n^a ra$ $nar^a nan$ en restituant la forme primitive [illegible] à l'*a* final de *nara* et en donnant au [illegible] qui se trouve entre les deux *n* de la terminaison de *naranan* et qui est une variante de [illegible], le son A.

Par mon hypothèse, qui donne les valeurs d'R et d'N aux signes [illegible] et [illegible] j'ai obtenu donc deux mots très-plausibles et qui s'accordent très-bien, pour le sens, aux mots qui les précèdent (1). Si cette hypothèse était vraie, alors le sens des phrases que nous venons d'analyser serait le suivant : *roi de cette ville délicieuse de Van, Marana de Sa-anaka* (le mot *fils* manque) *roi des rois*. A partir de ces mots je ne puis plus lire couramment dans notre inscription, à cause des signes inconnus qui s'y présentent et que je ne veux pas tenter de deviner; c'est pourquoi je m'arrête ici, et passe aussitôt à une autre inscription plus intelligible.

---

(1) La valeur d'*r* du premier signe est confirmée, comme on le verra dans le paragraphe suivant par la lecture du nom des *Takharva* ou *Scythes Tochari*. Après la rédaction de ce Mémoire j'ai vu en examinant l'inscription du Pavé de la porte *g* à Khorsabad (M. d. N. 16, 16) avec la traduction partielle qu'en a donné M. de Saulcy dans la Revue Archéologique du 15 Mars de cette année (p. 767) qu'il est d'accord avec moi pour donner la valeur d'*r* au signe en question.

Les inscriptions du roi Mara ne sont pas les plus longues, ni, à ce qu'il paraît, les plus importantes de celles de Van: ce titre paraît revenir à celles du fils de ce roi, qui portent les numéros I-VIII et XIII. Ces inscriptions, la dernière seulement exceptée, sont gravées sur une partie du rocher que l'on nomme généralement à Van le Khorkhor. Or, par une combinaison qui n'est pas certainement accidentelle, on rencontre assez fréquemment dans ces inscriptions, à l'exclusion des autres, un mot écrit quelquefois avec ces caractères , et d'autres fois avec ces autres . Ces derniers se trouvent même renversés et écrits ainsi . Il suffit de se rappeler qu'à cause de la nature très-cassante de la pierre le graveur n'a pu faire traverser un clou par un autre, et que le de Van représente le R persépolitain, comme le représente le A, le , le K etc., pour lire couramment ces caractères K^a^rk^a^r et Khark^a^r, ou, lorsqu'ils sont renversés, K^a^rkhar. Or ces caractères réunis, avec toutes les variantes qu'ils présentent à Van, se retrouvent dans les inscriptions de Nimroud et de Khorsabad, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant; et là ils sont toujours précédés du caractère marque des villes, dont j'ai déjà parlé, . Ils sont même gravés à Khorsabad au haut d'une des forteresses dont la prise y est représentée; nul doute en conséquence qu'ils ne cachent le nom d'une ville, d'un village ou d'un château fort, assiégé et pris par quelque roi d'Assyrie. Maintenant n'est ce pas qu'il est très-probable que ce nom soit celui du Khorkhor, avec lequel il a tant de ressemblance? Cela a été déjà supposé par M. Botta, mais

avec beaucoup d'hésitation, lorsqu'il dit dans l'introduction de son Mémoire : « On peut supposer que puisque » les groupes remplacent les groupes » ils représentent des sons à peu près » semblables ; dans ce cas il serait possible de rame- » ner le nom en question au nom même du rocher » sur lequel est bâti le château de Van, le Khorkhor ; » mais ce n'est pas le moment de traiter cette que- » stion sur laquelle je reviendrai ». Dans le reste de son Mémoire il ne touche plus pourtant à cette question.

M. Hincks lit le nom en question *khârkhâru* (§ 39), mais il dit que ce mot a dû être un nom appellatif signifiant une capitale, qui a pu être employé, par une application spéciale, comme nom propre. Il ajoute : « le nom *khorkhor* est en tout cas une curieuse coïncidence. » M. Rawlinson, qui lit comme moi *kharkhar* (p. 442 n. 3), dit que la ville de ce nom, dont il est parlé dans les inscriptions de Khorsabad, est peut-être la même que Van, puisque le rocher sur lequel le château est bâti, retient jusqu'à ce jour le nom de Khorkhor ; mais il ajoute que le *kharkhar* des inscriptions de Van paraît être un lieu différent, la simple coïncidence du nom ne suffisant pas pour prouver l'identité. M. Rawlinson se trompe en croyant que sous le nom de *khorkhor* on comprend tout le rocher de Van, ou son château, ce qui est la même chose ; Schulz le dit positivement : le rocher entier s'appelle *Ghourâb,* et ce n'est que son côté Sud-Ovest qui porte le nom de *khorkhor ;* or la circonstance que c'est dans les inscriptions du *Khorkhor* seulement qu'on trouve mentionné le lieu *kharkhara,* me semble décisive en faveur de son identifica-

tion avec le *khorkhor*. Dans les inscriptions de Khorsabad on peut avoir étendu le nom de *karkhara* à tout le château ou à toute la ville de Van qui portait, nous l'avons vu, le nom de Qana; comme les grecs ont étendu le nom de Thèbes à toute la ville de Diospolis en Egypte; tandis que ce nom, en égyptien *Toph*, était réservé aux quartiers des temples d'Amon, la ville entière portant celui d'Amonèi (habitation d'Amon = Diospolis) (1).

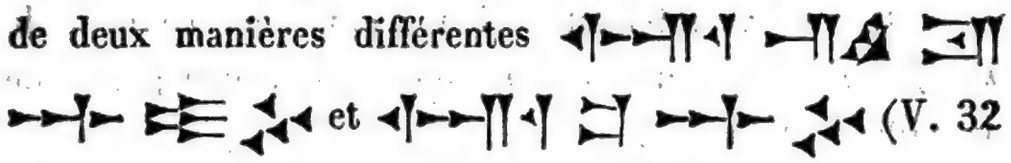
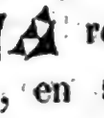
Je vais maintenant tâcher d'expliquer ce nom de *karkar, karkhar* ou *kharkar*, que portait une partie de la ville de Van.

Ce nom est composé de deux syllabes apparemment identiques, mais qui ne le sont pas du tout. Car dans les deux dernières formes du nom les deux gutturales sont écrites avec deux caractères différents, dont l'un, le 𒅔 *kh*, est plus aspiré que l'autre 𒅕 *k*. Ce n'est que par mégarde ou par confusion, que dans la première forme les deux gutturales sont écrites avec le même caractère non aspiré 𒅕 *k*. Selon moi, des deux syllabes *kar* et *khar* la première est un mot placé sous le régime du second: quelquefois l'ordre des mots est renversé; voilà pourquoi nous rencontrons *kharkar* au lieu de *karkhar*. Que signifient maintenant ces deux mots *kar*, et *khar*? Le sanscrit *svar, ciel*, avec le changement de l'*s* en *h* devenu en zend *hvarè*, y a acquis le sens de *soleil*; outre la forme de *hvarè*, nous le savons bien, ce mot aurait pu prendre celle de *qar*, par la mutation du *sva* en *qa*. Or notre *kar* est précisément, selon moi, ce *qar* zend, et il signifie en conséquence *soleil*. Quant à *khar* ou *khara* avec le *kh* aspiré, je pense que c'est un substantif dérivant de la racine *hr, prendre*, qui a

(1) Rosellini, Op. l. T. III. P. I. p. 120, n. 6.

aussi le sens de *adipisci, hereditate accipere*: et il signifie, je crois, *héritage* ou *possession*, comme l'hébreu נחלה *possessio, id quod quis possidet,* qui vient de נחל na-hal, *cepit, accepit aliquid possidendum, possedit,* et *hereditate accepit,* racine soeur du sanscrit *hr* ou *har*.

Ainsi le nom entier *karkhara* ou *kharkara*, signifierait *lieu possédé du soleil,* c'est-à-dire *propre, consacré, dédié au soleil,* en un mot *Héliopolis*.

Mais revenons au fils de Mara. Son nom est écrit de deux manières différentes  et (V. 32 av. l. f., et 36. av. l. f.), dont la seconde se lit Arbak[a], nom qui est évidemment le même que celui d'Arbace, le célèbre guerrier qui, au dire de Ctésias, contribua si puissamment à la ruine des Assyriens et à l'élévation des Mèdes, auxquels il rendit l'indépendance et dont il devint le chef. Si cette lecture était vraie, nous aurions déjà obtenu un résultat historique fort important. Mais quoique j'aie longtemps caressé cette lecture comme une de mes plus importantes découvertes, je dois avouer maintenant qu'elle doit être rejetée, car la première forme de notre nom ne se prête pas à cette lecture. Je croyais, il y a quelque temps, que les seuls caractères représentassent le nom propre que je lisais Arbaka, en scindant le  en deux signes, le auquel j'attribuais la valeur de B, et qui est une des formes du K. Les autres signes qui se lisent *saka,* représentaient, selon moi, le titre *saka, roi*. Mais à présent je suis convaincu que les signes représentent un seul caractère; et je crois fort probable que les signes qui le suivent forment aussi partie du nom propre, comme l'ont pensé M. de Saulcy

et M. Hincks. Dans cette hypothèse, notre nom se lirait, abstraction faite du ▬𒌋𒄴, Ar-saka. Si le nom se composait de ces seules lettres, il en sortirait, comme on le voit, un nom bien connu dans l'histoire, celui d'Arsace.

Il n'y aurait même pas besoin de recourir, pour expliquer ce nom, à quelque prince de la race des Arsacides ou des Parthes dont la domination sur l'Asie ne commença que neuf siècles après la chute de l'empire d'Assyrie, puisque on retrouve des Arsaces, même avant le fondateur de la dynastie des Parthes, dans l'armée d'Alexandre le Grand.

Maintenant la première forme se prête-t-elle également bien à la lecture d'Arsaka, qu'à celle d'Arbaka? Il faudrait pour cela que le ⊏|, qui est assurément une labiale pût être aussi une sifflante.

C'est ce qu'admet M. Rawlinson, qui donne à notre caractère la valeur d'S. Comment se peut-il que le même signe ait deux valeurs tellement différentes? Je crois que le ⊏| B se confond facilement avec le ⊏| ou ⊏| T, et que la valeur de ce dernier soit vacillante entre T et S, deux sons très-voisins.

Quoiqu'il en soit, les exemples cités par M. Rawlinson sont faits pour me convaincre que le ⊏| peut avoir quelquefois la valeur d'S; car la lecture qui résulte ainsi pour ces exemples est admirablement confirmée par des faits placés en dehors des inscriptions cunéiformes. Un de ces exemples est le nom d'une déité assyrienne, écrit dans les inscriptions de Nimroud, ⊏| ▬|— que M. Rawlinson lit *Semir*, et qu'il reconnaît avoir beaucoup de ressemblance avec celui de Sémiramis (p. 431. 461 n.).

Or, je l'ai déjà montré dans mon *Sanscritisme* et je l'ai appuyé sur d'autres considérations dans un ar-

tiele envoyé récemment au Journal Asiatique, Sémiramis était proprement le nom d'une déité assyrienne, qui signifie *qui aime*, dérivant de la racine sanscrite *smr* ou *smar*, *aimer*, racine qui peut avoir été employée à elle seule comme un substantif avec le sens d'*amour*, et que représente certainement le Semir des inscriptions (1). L'autre exemple est tiré d'un obélisque de Suse, couvert d'une longue inscription du roi *Susra*, dont le nom est écrit [illegible] (p. 482). Or ce nom trouvé sur un monument de Suse, résidence du printemps des rois Persans à partir de Cyrus, si l'on en croit Xénophon (L. VIII. ch. VI. § 22), ne peut être que celui de Cyrus même, dont la forme originale, à ce que j'ai dit ci-dessus, a dû être Suçravas (p. 18-19), forme qui se rapproche beaucoup de Susra. A la ressemblance de Susra avec Suçravas joignez la ressemblance du nom que porte le père de Cyrus avec celui du père de Susra, dans l'obélisque. Le père de Cyrus est, comme on sait, Cambyse, et celui de Susra est, peut-être, dit M. Rawlinson, Tarbadus. Mais comme, à son dire même, il est difficile de distinguer quelques-uns des caractères qui composent ce nom propre; je pense qu'il doit être lu Kambadus ou Kabadus, un nom qui approche beaucoup de celui de Cambyse, qui est écrit, dans l'inscription de Darius, Kabudjiya, et, en hiéroglyphes égyptiens, Kambott.

La valeur d'S ainsi admise pour [illegible], la seconde forme du nom propre que nous analysons se lit com-

(1) Le dieu Semir a aussi un autre nom dans les inscriptions assyriennes. Ce nom est, au dire de M. Rawlinson *Husi* (p. 431). Or si la lecture de ce nom est exacte nous avons là un mot purement sanscrit et synonyme de Semir; c'est *uçî*, *desir*, *amour*, qui vient du radical *vaç*, *desiderare*, *magnopere desiderare*, *amare*. (Westergaard, Radices linguae Sanscritae 273. Benfey Rig-vêda Glossar, p. 166.)

me la première, Arsaka. Mais pour obtenir cette lecture nous avons mis de côté le signe inconnu qu'il nous reste à examiner. M. de Saulcy lui donne la valeur de *kh*, mais sa détermination n'est qu'une assertion purement gratuite. M. Rawlinson lui donne la valeur de *tsi* (p. 471), ainsi qu'à ses variétés et (p. 451, n. 3, 468, n. 1.); mais je ne sais sur quel appui.

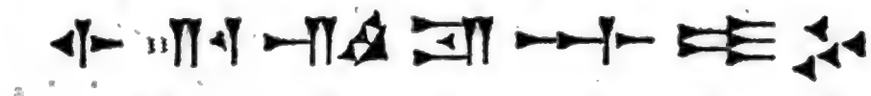
M. Hincks me paraît plus près de la vérité. Voici comment il s'exprime (pag. 417. n. 1.): « Dans le » contrat publié par Porter (et que je ne connaîs pas) » les noms de quelques parties se trouvent dans le corps » de l'inscription, et encore sous leurs sceaux respectifs. » Un de ces noms est écrit dans une place avec » et dans une autre avec R ».

Donc notre signe aurait aussi la valeur d'R, et en la lui appliquant dans notre nom, celui-ci devrait être lu Arrsaka, ce qui revient à ma première lecture hypothétique d'Arsaka, car la présence de deux *r* dans notre nom n'est qu'un autre exemple à ajouter aux plusieurs, dans lesquels consonnes et voyelles sont redoublées en Assyrien.

Je ne puis pas passer sous silence une objection qu'on pourrait élever contre ma lecture d'Arsaka de toutes deux les formes, et qui aurait pu se faire aussi à celle d'Arbaka. C'est que le signe A n'est pas toujours fait ainsi, mais qu'il l'est quelquefois ou , ce qui change tout-à-fait la valeur du caractère. C'est un point sur lequel je ne puis rien dire de certain; mais comme il n'y a rien qui fasse prévaloir une de ces deux formes à l'autre que nous con-

naissons, j'adopte pour le moment celle-ci comme la plus probable.

Voici maintenant les quatre premières lignes d'une inscription d'Arsaka (n.° VIII).



AR R S A A Kᵃ

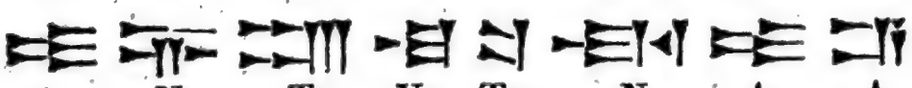
Arsace

Mᵃ R A A Kᵃ N A K

de Maraka fi-

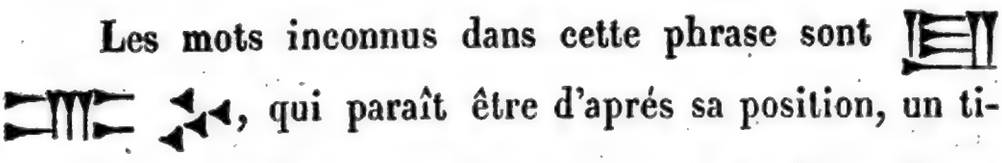
A N A A T (?) A K

ls roi (?)



A Nᵃ Tᵃ Vᵃ Tᵃ N A A

du pays de Vata.

Les mots inconnus dans cette phrase sont  , qui paraît être d'aprés sa position, un titre du prince et le nom du pays que je lis Vata. Quant au premier je renonce à l'expliquer, car je n'ai point de certitude au sujet de sa lecture, son premier signe étant tout-à-fait inconnu. M. Rawlinson en parle dans une note où il dit (p. 406, n. 2): Quelques autres caractères représentent indifféremment l'*l*, ou *d* ou *t*, comme le ou , ou etc. Je laisse à d'autres à chercher si une de ces valeurs peut convenir dans notre occasion au .

D'après cette note il faudrait donner la valeur d'*l*, ou *d*, ou *t* même, au initial du nom de Vata auquel je donne la valeur de V ou d'M, par les raisons énoncées p. 57. Il peut se faire que se présente quelquefois à la place du , que j'ai montré être un *t* (p. 101), et que cela ait induit M. Rawlinson à lui attribuer la valeur de ce signe ; mais jusqu'à ce qu'il ne porte d'autres arguments en faveur de cette valeur, je croirai que c'est à cause de la grande ressemblance qui existe entre et , que le premier a été substitué au second, sans qu'il en possède réellement la valeur. Je lis donc Vata ou Mata le nouveau nom de pays dont Arsaka s'intitule roi. Ce nom offre, il est vrai, beaucoup de ressemblance avec celui de la Médie, spécialement sous la forme de Wada ou Mada qu'il présente dans les inscriptions médiques. Mais je ne crois pas que nous devions chercher ce pays dans notre Vata ou Mata.

Je pense que c'est plutôt la Matiane, province dont le nom se trouve dans les géographes et historiens grecs, et qu'ils placent dans le voisinage de l'Arménie, et précisément, à ce qu'il paraît, au nord de cette région (1).

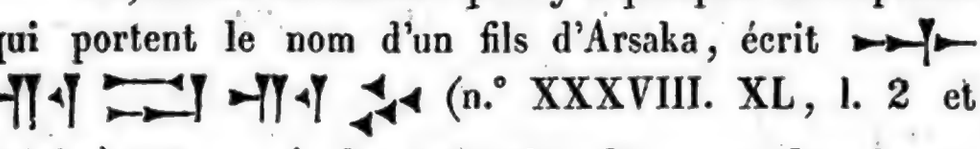
Lorsque je lisais Arbaka le nom d'Arsaka, la présence du nom de la Matiane dans les inscriptions d'Arbace acquerait une haute importance historique. Car Arbace devenait alors roi de la Matiane, de roi de la Médie que le fait Ctésias ; et cette erreur du médecin grec s'expliquait par la grande similitude des deux noms originaux Vada ou Mada et Vata ou Mata. En conséquence la dynastie mède de Ctésias toute diffé-

(1) Strabon, Lib. XI. p. 794 édit. de 1707. Hérodote, I. 72. 189, 202.

rente de celle d'Hérodote le devenait à juste titre, puisqu'elle appartenait à un pays différent de la Médie. Cela expliquait pourquoi Ctésias, ayant admis comme dynastie mède celle de la Matiane, avait dû rejeter l'autre dynastie d'Hérodote, et ne pouvant admettre, en conséquence, qu'un roi (Cyaxare) d'une dynastie qui n'avait existé, selon lui, ait été l'auteur de la destruction de Ninive, a dû raccourcir la vie de cette ville pour faire honneur de sa destruction au chef de *sa* dynastie mède, à Arbace, qu'il savait avoir secoué le joug de l'Assyrie, et qu'il imagina, bien naturellement, avoir détruit cet empire et renversé sa capitale.

Je présente cette explication de la discordance qui existe entre Ctésias et Hérodote relativement à l'histoire de la Médie et de l'Assyrie pour que les historiens voient si elle peut leur être utile, même après la disparition d'Arbace de nos inscriptions.

Le reste de l'inscription que j'ai commencé à analyser présentant trop de difficultés, je ne poursuis pas son examen, et je termine ce que j'avais à dire des inscriptions de Van, car les moyens pour procéder à une analyse plus complète et plus satisfaisante me manquent encore.

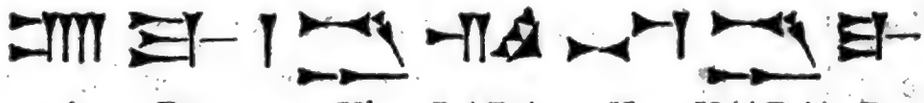
J'ajouterai seulement qu'il y a quelques inscriptions qui portent le nom d'un fils d'Arsaka, écrit  (n.° XXXVIII. XL, l. 2 et passim), et que je lis $Ar^a n^a r^a k^a$. On verra dans le paragraphe suivant pourquoi je donne la valeur d'*n* au troisième signe.

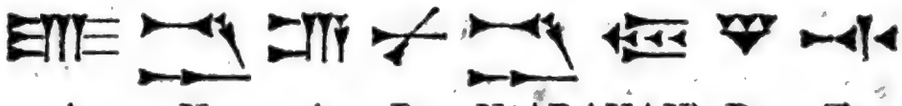
§ 7.

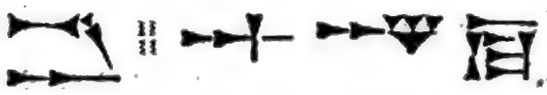
INSCRIPTIONS DE KHORSABAD.

Je vais extraire de ces nombreuses inscriptions, copiées par M. Botta, tous les noms de pays ou de villes dont la lecture est possible ou certaine. Le premier nom de pays qui se présente dans ces inscriptions est celui de l'Assyrie, que nous avons déjà rencontré dans la table trilingue de Nakch-i-Roustam, écrit

. Plusieurs des inscriptions de Khorsabad commencent par les mots suivants :







(Pl. 12, 1-2).

Tous ces caractères nous sont connus. Le premier mot *ara* est probablement un titre du nom du roi qui le suit; et il doit être rapproché, ce me semble, de l'*arya* des Indiens et des Persans, et avoir le sens de *noble, respectable, auguste,* si pourtant il n'est un nom de caste ou de famille, qui doit être traduit simplement l'*arien*.

Les trois signes qui suivent, précédés d'un clou vertical, constituent le nom du roi qui devrait être lu *Narana,* mais que j'aime mieux lire *Niladana,* en ad-

mettant avec M. Hincks que le ⊢⋔𒀀, qui est un R, est quelquefois une abréviation pour *rada* ou *lada* (p. 417. n. 1.).

Nous obtenons ainsi pour notre roi assyrien un nom qui est on ne peut plus semblable à celui de Κυνιλαδαν qu'on trouve dans le Canon de Ptolémée, dont la première syllabe n'est peut-être que le Kou, *roi*, médique, qu'on retrouve aussi dans un autre nom assyrien, c'est-à-dire dans celui de Tonos Concoleros, dont la seconde partie, Concoleros, n'est probablement, comme je l'ai écrit il y a quelque temps à M. Mohl, que le titre médique Koukalara, *roi des rois*. Le mot Niladana est suivi de l'initiale de *nara* (roi), du titre *ra* (grand), du titre *nara* écrit de nouveau, mais en entier, et suivi de son initiale avec la marque du pluriel, ce qui est l'abréviation de *nara naranan, roi des rois*. Comme on le voit, jusqu'ici les rois assyriens prennent les mêmes titres que nous avons vus employés par les rois persans qui les leur auront empruntés probablement.

Après le titre *roi des rois* vient le mot *datana* qui est, je crois, la forme zende augmentée, *dath*, du radical sanscrit *dhâ*, qui entre autres sens a ceux de *possidere, sustentare, alere*, et peut avoir formé, avec le suffixe *ana*, un adjectif ayant le sens de *possesseur*, ou *soutien*. Cet adjectif est suivi du nom de l'Assyrie qui dans toutes les autres inscriptions est précédé de la marque des pays ◄◄ laquelle dans le nôtre a été effacée par le temps.

Ce nouveau titre des rois de l'Assyrie, et qui leur est propre, est donc *possesseur* ou *soutien du pays d'Assyrie*. Le nom de l'Assyrie se compose de trois caractères, dont le premier est un *a*, le second nous est inconnu et le troisième est un *r*. Il est très-natu-

rel de donner au signe du milieu le son *s*, son que nous avons attribué à Nakch-i-Roustam au qui est probablement le même que notre signe. Je lis en conséquence le nom de l'Assyrie dans notre inscription *Asura*.

La phrase que nous venons d'analyser est écrite dans les autres inscriptions avec quelques variantes. L'*r* d'*ara* est fait comme dans notre inscription Pl. 1. ligne 1; mais dans presque toutes les autres il est fait (2. 3. 6. 7. 8. 9. 11. 13. 14. 15. 16. 28. 48. l. 1, etc. etc.); une fois il est fait aussi (19, 1), et d'autres (4. 10, 1). L'*n* initial de Niladana est fait comme dans notre inscription Pl. 2. 5. 7. 8. 10. 12. 13. 14. 15. l. 1. etc.; il lui est substitué le *n* Pl. 1. 173. 175. 179. l. 1, et le Pl. 9. 11. 16. 17. 18. 19. 26. 28. 36. 40. 44. 48. l. 1. etc.; ce signe se substitue comme on va le voir d'autres fois à des *n*, et il en doit être un. Il se substitue, par exemple, de même que , à l'initiale de *nara*, Pl. 11. 12. etc.

Le mot *ra* est écrit la plupart des fois comme dans notre inscription; dans quelques-unes il est écrit (19, 1); une fois, comme j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer, le est substitué par *ou* (13, 1). Dans le titre *nara naranan* l'*n* initial des deux mots est tantôt l'un, tantôt l'autre des trois signes qui s'échangent aussi au commencement de *Niladana* (11. 12. 16, 1 etc.). Quelquefois le titre *nara ra, roi grand*, a été omis, et Niladana est immédiatement suivi de *nara naranan*, avec cela pourtant que le mot *nara* n'étant pas écrit en entier, mais par la seule initiale, le graveur qui avait à écrire deux fois de suite la même initiale ne l'a écrite par oubli qu'une seule fois,

de sorte qu'au lieu de *nara naranan* il a sculpté *naranan* seulement (1. 2, 1), ou bien (5. 15, 1); oubli d'autant plus facile que l'*n* final de *Niladana* pouvait être confondu avec celui de *nara*. L'adjectif *datana* est écrit de plusieurs manières différentes. D'abord le *d* est figuré quelquefois (14. 15. 16), et puis le *t* est substitué par (13. 14. 15), substitution déjà remarquée par M. Botta (§ 1.), et qui paraît assurer à ce signe la valeur du *t*; l'*n* est sujet aux mêmes substitutions que ceux de *Niladana* et de *nara*. Le nom de l'Assyrie, précédé de la marque des pays , varie beaucoup dans sa configuration. Voici ses différentes formes: Asᵘrᵃ (10, 1): le second signe n'est qu'une variété du ; Asᵘrᵃ (36, 1. 62, 2); le troisième signe est un équivalent connu du *r* (B. § 94); Aasᵘrᵃ (48); l'*a* est redoublé; l'*s* a perdu un clou horizontal, ou par l'oubli du lapicide, ou par l'effet du temps; le dernier signe n'est qu'une variété du (B. § 94). Dans ces formes le nom est écrit Asura: nous allons voir maintenant des formes où il est écrit Sura sans l'*a*; je ne reviendrai pas ici sur cette différence, que j'ai expliquée philologiquement dans mon *Sanscritisme*. Sᵘrᵃ (6, 2. 9, 2). Le second signe est un équivalent du (B. § 94); sᵘrᵃ (1, 2); sᵘrᵃ (13, 3. 40, 2); sᵘrᵃ (14, 2); le second signe est une variante du comme l'a dit M. Botta (ibid.),

lequel ne s'est pas souvenu qu'on le rencontrait dans ses inscriptions de Khorsabad, et n'en a parlé que comme existant dans celles de Van; [illegible] $s^{u}r^{a}$ (15, 2. 44, 2. 54, 1. 170, 2. 171, 2. 174, 1); [illegible] id. (17, 2. 18, 2).

Voici le catalogue des noms de pays, villes, ou nations, que j'ai pu déchiffrer dans les inscriptions de Khorsabad.

I. [illegible] (52, 11. 54, 13. 63, 3. 73, 3. 5. 74, 4 av. l. f. 75, 4 av. l. f. 76, 6-7).

N^{i}naa ou Ninâ, nom qui répond exactement à la forme grecque de celui de Ninive, ἡ Νινος, et pour l'étymologie de laquelle je renvoie à mon *Sanscritisme*.

II. [illegible] M^{a}naa, ou Manâ (17, 19. 19, 20. 40, 15. 44, 12), et avec l'[illegible] *a* entre l'*m* et l'*n* (73, 5 av. l. f. 80, 7). C'est très-probablement le מִנִּי *Mini* de l'Ecriture (Jérémie LI. 27), une province de l'Arménie, identique au territoire des Manavas, situé presqu'au centre de l'Arménie, et aux Μιννας de Nicolaus Damascenus (V. Gésénius, *Thesaurus s. v.* מִנִּי).

III. [illegible] $Ir^{a}n$ (45, 35) [illegible] id. (65, 3). L'Iran, nom bien connu de la Perse.

IV. [illegible] $Kh^{a}m^{a}n^{a}$ (5, 13 av. l. f. 46, 59. 74. 49, 41. 50, 56. 73. 59, 50); [illegible] $Khaam^{a}n^{a}$ ou Khâmana (66 n.° 1, 7 av. l. f.). Quelquefois notre nom est écrit [illegible] $K^{a}mm^{a}n^{a}$ (16, 23. 18, 18. 19, 22). Le second signe [illegible] est certainement un redoublement de l'*m* [illegible], car il est un équivalent des deux signes [illegible] et [illegible] (B. § 3) auxquels M. Rawlinson donne cette valeur (pag. 464, n. 2). Notre nom est identique à celui de Comana. Il y avait deux villes de ce nom dans l'Asie Mineure: une

dans le Pont, qu'on appelait pour cela Pontica; une dans la Cappadoce, nommée Cappadocia. Toutes les deux étaient célèbres par leur temple de Bellone et par la mollesse de leurs habitants. Quant à l'origine même du nom Khamana, qui était originairement propre, selon moi, d'une déité assyrienne, et quant à son explication, je renvoie le lecteur à mon article sur Sémiramis.

V. K^a^rk^a^r (32, 12. 36, 11. 40, 16. 44, 13. 48, 14. 54, 14. 74, 3 av. l. f. 74 bis, 5).

Kharkh^a^r (74, 5). La forme nouvelle d'écrire le signe *ar* en plaçant les deux au dessous des clous verticaux qu'ils ont à droite est aussi fréquente que l'autre à Khorsabad. M. Botta ne considère même pas ces deux manières d'écrire comme des variantes réelles (V. son Introd. p. 379, n. 1).

K^a^rkhar (6 *a*, 14). Je fais remarquer en passant que dans les deux dernières formes de ce nom le caractère — *a* de la syllabe *ar* est écrit correctement comme il doit l'être toujours, et non *ch* comme il l'est mainte fois par erreur. K^a^rkhar (180 II, 7.)

K^a^rk^a^r (58, 15). Dans cette forme singulière les *r* sont placés au milieu des *k*. est une variante connue du *k* (v. p. 34). Quant à l'identification du lieu nommé *Karkhar*, j'en ai parlé dans le paragraphe précédent, et je ne reviendrai pas sur ce sujet.

VI. Am^a^tt^a^ (6 *a*, 18. 7, 27. 44, 17. 48, 18. 54, 18. 58, 19). C'est la ville d'Amadiéh dans le Kurdistan.

VII. [illegible] Akhaa ou Akhâ (45, 32. 48, 31). [illegible] Akha (44, 13. 48, 13. 54, 13).

[illegible] id. (6 *a*, 16. 52, 11. 58, 14).

[illegible] id. (65, 6 av. l. f.). Ptolémaïde ou S.t Jean d'Acre en Palestine, en hébreu עכו 'Akô, en arabe 'Akà.

VIII. [illegible] Karran (26, 6. 36, 8. 40, 10. 44, 8. 48, 9. 54, 9. 62, 8). La ville de חרן *Haran* en Mésopotamie, patrie d'Abraham; chez les syriens et les arabes Haran; chez les grecs et les latins Καρραι, *Carrae:* ou peut-être Carana, chef-lieu de district dans le Pont en Asie Mineure.

IX. [illegible] Khartâ (18, 30. 54, 25).

[illegible] id. (97, 4 av. l. f.). Carta, ville de l'Hyrcanie (V. Strabon, Liv. XI.).

X. [illegible] Namar (66 n.° 2, 8 av. l. f. 6 *a*, 12. 129, 3). Le troisième signe présente quelquefois la variante [illegible] (38, 13. 153, 6), et d'autres celle-ci [illegible] (65, 5. 87, 3. 4. 98, 7 et passim). Le premier signe peut être une *n*, puisqu'il se substitue trois fois au [illegible] (B. § 36); c'est pour cela que je lis notre nom Namar. Ce lieu peut être ou *Namaris, civitas Ariae* de Ptolémée; ou le Nemar, province de l'Indostan entre le Malwa et le Kandéïsch, traversée par la Nerbudda; ou enfin, ce que je crois plus probable, Namur, village de l'Assyrie qui a conservé ce nom jusqu'à ce jour.

XI. [illegible] Indar (145 I, 3 av. l. f.). Ce nom s'est conservé presqu'intact jusqu'à nos jours dans celui du village assyrien appelé *Andjour:*

on pourrait y voir aussi celui de la ville et du royaume hindostanique d'Indore, près du Nemar.

XII. Nigad^{a} (80, 2. 4). Le dernier signe est une variété du *d* (B. § 96), voire même sa forme primitive, comme l'a montré M. Botta qui a donné tous les passages d'une forme à l'autre (§ 44, p. 144). Le nom de cette ville s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui de Nigdéh, ville de la Caramanie, ancienne Cappadoce.

XIII. W^{a}k^{a}rd^{a} (37, 28-9). Les deux derniers signes offrent quelquefois ces variantes: (45, 31. 59, 35), et une autre fois celles-ci: (66 n.° 2, l. 3); le dernier offre une fois celle de (48, 30). Ce nom ne me rappelle que celui du fleuve Achardeus qui, au dire de Strabon (L. XI), coule du Caucase et s'embouche dans la Palus Moeotis, et qui peut avoir donné son nom à quelque portion du pays qu'il arrose. Les *Aechardes* de Ptolémée, qu'il place dans la Sérique, sont trop loin, pour pouvoir penser à eux.

XIV. It^{a}b^{u}r (37, 29. 45, 31. 59, 35. 66 n.° I, 3 av. l. f. 66 n.° 2, 3). L'avant-dernier signe présente une fois la variante (48, 30). Ce nom, qui suit presque toujours celui de Wakarda, rappelle celui des Tapyres, les anciens habitants du Tabaristan, province de la Perse au Sud de la mer Caspienne; et celui des Tibarènes, les תובל de l'Écriture, qui demeuraient, au dire de Strabon (L. XI), près de Trébisonde.

XV. T^{a}n^{a}n (44, 28. 48, 28.

54, 33. 58, 32. 91, 3). Ces trois signes sont précédés quelques fois (16 bis, 43. 98, 3) du I, ce qui donne à notre nom la forme d'Itanan. Est-ce là Tyana, ville de la Cappadoce, patrie du célèbre imposteur *Apollonius Tyaneus;* ou bien Etonia, autre ville de la Cappadoce?

XVI. Mᵃnaa ou Manâ (32, 12. 36, 12. 40, 16. 44, 13. 54, 14. 58, 15. 74, 5 av. l. f. 80, 2. 7. 98, 6). Ce nom, qui suit presque toujours celui de Karkhar, est probablement celui de Mianéh, ville de la Perse dans l'Adherbéïdjan (Media Atropatia).

XVII. Nᵃkur (48, 23. 49, 40), id. (48, 24), id. (59, 48), id. (72, 7. 82, 3 av. l. f.), Nᵃkar (63, 4 av. l. f.).

Le premier signe, composé des diverses variantes du *k* plus un clou horizontal à gauche, est très-probablement une *n*, puisqu'il a pour équivalent, dans la dernière forme, le . Ce nom est celui d'un village de la Phénicie appelé Nakour (V. la carte des environs de Ptolémaïde, jointe à l'Histoire des croisades de Michaud), ou Nakuréh (V. le récent Mémoire de M. Newbold sur la contrée montagneuse entre Tyr et Sidon, inséré dans le dernier cahier (T. XII. P. 2.) du Journal de la Société Asiatique de la Grande Brétagne, p. 367).

XVIII. Nᵃvᵃrᵃ (5, 5). Ce nom, par la contraction fort usitée d'*ava* en *ô*, est identique à celui de Nora, ville de la Cappadoce (Strabon, L. XII).

XIX. Tᵃkhᵃrvᵃ (6 *a*, 13). Ce

nom est très-près de celui d'une tribu scite nomade, mentionnée par les géographes anciens, les Tochari ou Tachari qui faisaient partie d'une autre tribu plus grande, les Attacores, sur laquelle Ammonétus avait écrit un traité particulier qui s'est perdu (Pline, livre VI. ch. XVII. Strabon, L. XI. p. 121).

Ici je m'arrête prudemment, car les éléments pour procéder à une étude sérieuse et approfondie des inscriptions de Khorsabad me font défaut, et je ne veux pas donner pour des traductions ayant quelque solidité les produits de mon imagination abandonnée à elle même.

Je termine cette seconde partie par le tableau des signes qui ne s'étaient pas présentés dans la première, et dont j'ai eu à m'occuper dans le cours de l'analyse des inscriptions assyriennes.

Voyelles.

A. (p. 67) ? (p. 83) (p. 105) ? (p. 148. 172).

U. (p. 72).

Consonnes.

T. (p. 101) (p. 116) ? (p. 140) ? (p. 149) (p. 167).

B. (p. 83) (ibid.) (p. 85) (ibid.) (p. 127).

M. (p. 150) ? (p. 163) (p. 188).

N. (p. 68) (p. 119) (p. 122) (p. 130) (p. 167) (p. 170-1).

V. ? (p. 157).

R. (p. 115) (p. 170-2) (p. 171) (p. 179) (p. 115) (p. 126) (p. 186) (ib.) (ib.) (ib.).

L. ? (p. 146).

Lada ou Rada. (p. 184).

S. ? (p. 102) ? (p. 113).

Z. (p. 121).

REMARQUES SUR L'ALPHABET.

Après avoir analysé au long les textes assyriens dont j'ai cru pouvoir entreprendre le déchiffrement, il ne me reste, pour remplir la tâche que je me suis imposée, que de soumettre au lecteur quelques observations que la vue des caractères assyriens comparés entre eux et avec les deux autres alphabets cunéiformes, persan et médique, m'a suggéré, et qui ne seront peut-être sans quelque utilité.

Voici d'abord le Prospectus complet de tous les caractères assyriens dont il a été parlé et qui ont été déchiffrés dans cet ouvrage, mais qui ne sont qu'une partie des caractères qu'on voit sur les inscriptions assyriennes que je n'ai point analysées.

Voyelles.

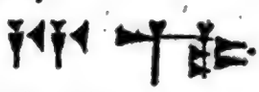
A. ou ? ?

I ou Y.

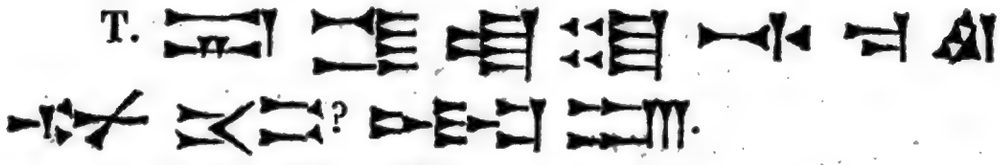
U ou OU.

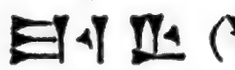
Consonnes.

K.

Kh. 

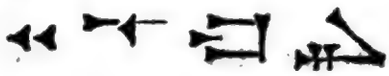
G.

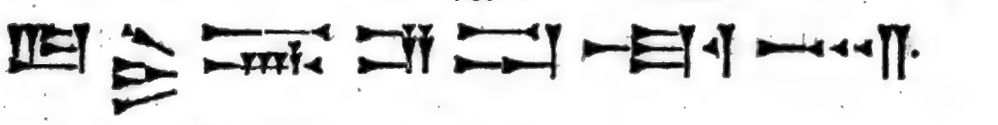
T. 

D. 

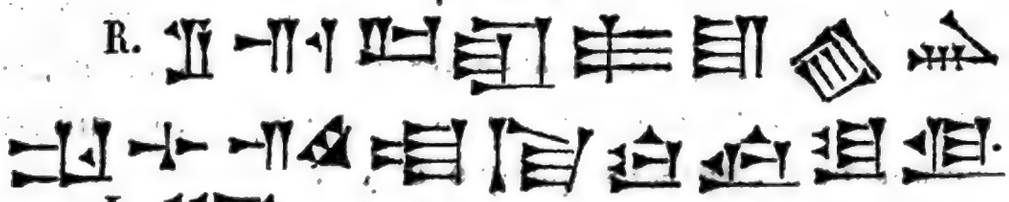
B ou P.

M.

N.  ou

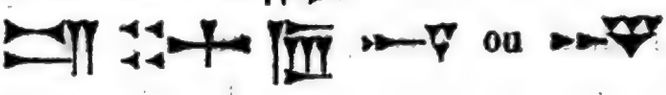


V.

R. 

L.

Lada ou Rada.

S.  ou

Ch.

Z.

Le fait saillant de cet alphabet, et en même temps le plus difficile à expliquer, est l'existence de plusieurs caractères exprimant tous le même son. Ce fait, quelque étrange qu'il paraisse au premier abord, a été, je crois, mis hors d'atteinte dans le cours de ce travail.

Comme ce phénomène n'est pas nouveau, et que son existence avait été auparavant reconnue dans d'autres écritures, on a été naturellement poussé à chercher une analogie entre ces écritures et la nôtre. Ces écritures sont la chinoise et l'égyptienne. La première possède un grand nombre de signes homophones ou exprimant la même syllabe, car la langue chinoise étant une langue monosyllabique, comme on sait, et ne possédant tout au plus que trois cent trente mots différents, on a dû inventer pour le même monosyllabe plusieurs formes d'écriture, afin de distinguer les diverses acceptions qu'il pouvait posséder.

La seconde possède un grand nombre d'homophones, n'exprimant pas des syllabes, comme dans l'écriture chinoise, mais des lettres séparées, soit consonnes, soit voyelles. L'origine de ce phénomène est clairement expliquée par Champollion le jeune dans les paragraphes suivants de sa Grammaire égyptienne (Paris 1836, p. 28). « Le principe fondamental de la méthode phonétique consista à représenter une voix ou une » articulation par l'imitation d'un objet physique, dont » le nom en langue égyptienne parlée avait pour initiale » la voix ou l'articulation qu'il s'agissait de noter. » Ainsi le signe représentant une houppe de *roseau*, » nommé en langue parlé *aké* ou *oké*, avait pour valeur phonétique *a*, *o*; le signe représentant un *aigle* » nommé en langue parlée *ahom*, avait pour valeur » phonétique *a*; le signe représentant un *champ*, nommé en langue parlée *koi*, avait pour valeur phonétique *k*; etc. »

« Du principe phonétique ainsi posé, il résulta la » faculté de représenter une même voix ou une même » articulation par plusieurs caractères différents de forme comme de proportions. Ainsi par exemple un

» scribe égyptien, usant de cette latitude, inhérente à » la méthode phonétique, pouvait à son choix repré- » senter indifféremment l'articulation R par une bou- » che *ro*, par une fleur de grenade *roman*, ou par une » larme *rimé*; l'articulation T par une main *tot*, par » une aile *ténh*, ou par une huppe *tépep*, etc. » Comme on le voit, l'existence des homophones dans l'écriture égyptienne dépend seulement du système représentatif de cette écriture. On a prétendu (et M. Löwenstern en particulier s'est fait le champion de cette hypothèse, fort naturelle d'ailleurs, à ne regarder qu'à la surface des choses) qu'il y avait identité entre le système de l'écriture assyrienne et celui des hiéroglyphes phonétiques de l'Egypte, puisque l'application d'un même principe, celui des équivalents, est *exclusif* à ces deux systèmes d'écriture.

Mais d'abord ce principe n'est point exclusif à ces deux systèmes d'écriture, puisque il s'applique aussi bien à l'écriture monosyllabique chinoise; et en outre il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver, ce qui est un peu plus difficile, que l'écriture cunéiforme est dérivée, comme l'égyptienne, d'une écriture représentative des objets, pour nous faire croire que le principe phonétique ayant présidé à la formation des homophones égyptiens est le même qui a présidé à la formation des homophones assyriens. Alors, et seulement alors, je croirai à l'identité de rapports entre ces deux phénomènes et ces deux écritures. Jusque là je ne pourrai croire que les caractères assyriens cunéiformes représentent ou aient jamais servi à représenter des objets, et qu'ils se soient altérés jusqu'à prendre la forme que nous leur voyons aujourd'hui [1]. Je ne nie pas cela com-

(1) L'illustre Heeren, dans le compte rendu d'un Mémoire de M. Gro-

me impossible, mais il me semble que ce soit un fait qui exige des preuves bien positives avant d'être admis; et qu'il soit au moins trop hardi de déduire, de la seule existence des homophones dans deux écritures si différentes que l'assyrienne et l'hiéroglyphique, leur identité. S'il était permis de présenter une hypothèse dans un sujet si obscur, voici ce que je dirais. Je dirais que l'écriture cunéiforme, composée d'un seul élément, le clou ou coin, a dû présenter un attrait irrésistible, celui d'augmenter infiniment les combinaisons de ce clou, et par suite le nombre des caractères. Sans doute il fallait que quelques principes réglassent ces combinaisons pour qu'on pût reconnaître à coup sûr les caractères homophones, et afin que chaque graveur eût le choix entre un nombre déterminé d'équivalents, et qu'il ne pût pas en inventer de son gré, ce qui aurait fini par rendre l'écriture inintelligible. Ces principes sont fort difficiles à connaître, à cause du petit nombre de signes que nous avons réussi à déchiffrer jusqu'ici. Le peu de connaissance pourtant que nous avons acquise dans cette écriture nous habilite à poser deux ou trois de ces principes régulateurs.

Le premier de tous est que quelques caractères, qui ont pour la plupart à droite un clou vertical, comme le N, peuvent sans changer de valeur admettre, entre le clou vertical et le reste du caractère, trois ou quatre clous horizontaux superposés l'un à l'autre, de sorte que l'N, que nous avons pris pour exemple, se change en , signe qui est son fréquent sub-

tefend sur l'écriture cunéiforme, s'exprime en ces termes: « elle n'est en aucune manière sortie, comme l'égyptienne, d'une écriture représentative. » (Göttingische Gelehrte Anzeigen, 1832, p. 645). M. Ewald dans la cinquième édition de sa Grammaire hébraïque (Leipzig 1844, p. 98 note) dit que l'écriture cunéiforme n'a rien de commun avec l'égyptienne.

stitut. Ce principe à été reconnu par M. Botta qui en a fait l'application à notre signe et à un autre; c'est le , qui a un équivalent extrêmement fréquent dans le . « Il est, je crois, permis, dit M. Botta, d'assu-
» rer qu'il est composé d'abord du type dont le
» coin incliné est représenté par le clou inférieur le
» plus long , puis de trois clous horizontaux ajou-
» tés à ce type. On trouve en effet le caractère
» figuré ainsi , forme qui démontre bien l'indépen-
» dance des deux portions qui, selon moi, entrent dans
» sa composition. »

A ces deux exemples cités par M. Botta, je suis en état d'en joindre quelques autres. Les signes ou , et , ou sont des T. Je crois que le second n'est que le premier auquel on a ajouté trois ou quatre clous horizontaux entre les deux clous horizontaux du type et son clou vertical. Le signe , ou , est une autre forme du *t*; or il me paraît évident qu'il n'est que le type , dont le clou vertical s'est changé en coin, auquel on a ajouté les quatre clous horizontaux.

Le *t* possède deux autres formes, qui sont et . Ne saute-t-il pas aux yeux que le premier n'est que le second, plus quatre clous horizontaux entre les coins et le clou vertical? Le *d* dans la forme primitive de Khorsabad est fait, nous le savons, ; or, en faisant subir une petite modification aux deux clous qui se croisent ensemble, on a la forme , qui est le , autre forme du *d*, augmentée de quatre clous horizontaux à gauche.

Ces exemples, auxquels une connaissance plus étendue des caractères assyriens en ajoutera probablement d'autres, me paraissent concluants pour la vérité du principe reconnu premièrement par M. Botta.

Un autre principe appuyé, il est vrai, sur un plus petit nombre d'exemples, et que je présente en conséquence avec plus de défiance que le premier, est que quelques signes reçoivent l'encadrement ou sans changer de valeur. Une remarque générale à faire dans ces sortes d'exemples est que les signes qui peuvent être encadrés ont un clou vertical à droite, qui disparaît en s'unifiant presque avec le clou vertical de droite de l'encadrement. Ainsi le R avec l'encadrement devient le son équivalent. En plaçant le clou horizontal inférieur au dessous du clou vertical de gauche sous forme de coin le se change en , autre équivalent de l'*r*; en changeant le clou de gauche et le supérieur en coin, il devient , autre substitut de l'*r*; en changeant seulement le clou supérieur en coin, et en le plaçant à gauche du signe, il se transforme en homophone de l'*r*. De ces deux dernières variantes sont dérivées, en perdant un des clous horizontaux primitifs de l'*r*, les deux autres et .

Du , en rejetant les trois clous horizontaux à gauche du carré, est dérivée l'autre forme de l'*r* et ses variantes ou .

Un exemple de signe encadré est peut-être le

; ne serait-ce pas là son substitut le *k*, dont les deux petits clous superposés l'un à l'autre auraient acquis la forme horizontale pour ne pas trop grandir les dimensions du signe?

Lorsque des traits caractéristiques comme l'encadrement et les quatre clous horizontaux n'ont pas lieu, il paraît que le nombre des clous ou des coins doit rester toujours le même, et que leur position peut changer sans que le son du caractère en soit modifié. Par exemple en élevant un peu le clou horizontal inférieur et en changeant le coin en clou , mais en conservant le même nombre de clous, quatre, le N devient aussitôt le , une autre forme de l'N; ce dernier, en plaçant verticalment le clou horizontal du milieu, et en lui faisant traverser avec l'autre clou vertical le clou horizontal inférieur, devient le ou , autre forme de l'N, qui conserve le même nombre de signes.

Le , qui est un autre N, me paraît identique à qui en est aussi un; il n'en diffère que par le coin substitué au clou; il est peut-être aussi le même que le , autre N.

Le *k* a les équivalents suivants qui tous ont le même nombre de clous que lui, c'est-à-dire quatre, et qui ne sont probablement que les modifications du même type: , , , , et .

L'*r* est probablement identique à son équivalent le , qui a cinq clous comme lui, et qui n'en diffère que par le changement du coin en clou, et par la position du clou horizontal au dessous de la lettre. Ce dernier paraît avoir à son tour enfanté le (qui a comme lui cinq clous) par la superposition

du clou horizontal au clou vertical qui lui est voisin, et par le changement de l'autre clou vertical en coin.

L'*a* a plusieurs formes qui peuvent être réduites à des simples variétés de type; ainsi les formes , et , qui ont le même nombre de clous, sont identiques comme celles qui en dérivent, p. e. , , , qui sont des variétés de l'I.

Des autres *a* trois probablement n'offrent que le même type sous diverses modifications de forme.

Ce sont le , le et le ou , qui tous ont le même nombre de clous, c'est-à-dire trois. Le passage du premier dans le second peut s'être opéré par la courbure des deux clous superposés l'un à l'autre, dont l'un s'est trouvé ainsi nécessairement traverser le vertical; du second au troisième le passage est plus facile encore par le soulèvement du petit clou horizontal au dessus des deux autres qui se traversent.

L'*u* et son équivalent me paraissent identiques, car ils ont le même nombre de clous, quatre, et ils ne diffèrent que par la position d'un clou, qui est vertical dans le premier et horizontal dans le second.

Ces observations, si elles sont justes, quelques incomplètes qu'elles soient à cause de notre peu de connaissance de l'écriture assyrienne, me semblent rendre fort probable qu'il ne faut pas chercher pour les homophones assyriens le même principe que celui qui régit les homophones égyptiens, puisque bon nombre (l'avenir peut-être dira *tous*) des homophones assyriens ne sont pas des signes entièrement différents, représentant, comme les égyptiens, des objets différents dont les noms commençaient dans la langue parlée par le son qu'ils exprimaient; mais sont au contraire des changements purement graphiques, ne modifiant qu'un

type primitif en différentes manières d'après des règles établies, auxquels l'écriture cunéiforme assyrienne par sa nature même se prêtait merveilleusement.

Quant aux relations qui existent entre l'alphabet assyrien et les autres alphabets cunéiformes, persan et médique, je me bornerai à noter les caractères qu'ils ont en commun avec lui, sans prétendre découvrir si ces alphabets dérivent du nôtre, ou si c'est lui au contraire qui dérive de l'un d'eux, ou si tous les trois ils dérivent d'un alphabet cunéiforme plus ancien.

Notre alphabet possède, comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le remarquer dans le cours de ce travail, beaucoup de caractères qu'on trouve aussi, avec la même valeur, dans l'alphabet médique.

1.° Le *a* médique est identique à l'*a* assyrien, qui à Khorsabad est fait ;

2.° le *a* est identique à l'*a* assyrien ;

3.° le auquel M. de Saulcy donne la valeur d'*i*, est identique à l'assyrien que je lis *a*;

4.° le *ou* est identique à l'assyrien *ou*;

5.° le *ya* est identique à l'assyrien *i*;

6.° le *hou* est identique à l'assyrien *ou* sauf le déplacement du coin;

7.° le *k* ou *qou* est identique à l'assyrien *k*;

8.° le *ka* confirme peut-être mon hypothèse que le *k* assyrien soit le *k* encadré, avec les deux clous placés horizontalement;

9.° le *ta* est identique au ou *t* assyrien;

10.° le *th* est identique au *t* assy-

rien qui se présente une fois avec les deux clous raccourcis, pour compléter l'identité des caractères;

11.° le *b* ou *p* est identique à l'assyrien *b*;

12.° le selon M. Westergaard un *b* ou *p*, selon M. de Saulcy un *gh*, est identique à l'assyrien *b*;

13.° le *bi* ou *pi* est identique à l'assyrien *bi* ou *pi*;

14.° le *mi* ou *wi* est identique à l'assyrien *m*;

15.° le *m* est identique à l'assyrien *m*;

16.° le *ch* est identique à l'assyrien *ch*;

17.° le *cha* est identique à l'assyrien *ch*;

18.° le *chi* est identique à l'assyrien *ch*;

19.° le *za* est identique à l'assyrien *z*;

20.° le *n* est identique à l'assyrien ou *n*;

21.° le *na* est identique à l'assyrien ou *n*;

22.° le *ni* est identique à l'assyrien *n*;

23.° le *ra* est identique à l'assyrien ou *r*;

24.° le *ri* est identique à l'assyrien *r*.

Les rapports de l'alphabet assyrien avec le persan sont moins nombreux, mais il y en a pourtant quelques-uns.

1.° Le *ou* est identique à l'*ou* assyrien, le coin ayant pris la place du clou horizontal qui a été superposé aux perpendiculaires;

2.° le *k*, serait identique à la forme qui résulterait pour le *k* assyrien s'il était admis qu'il

eût pris la forme de dans le *k*, sauf le changement de position des clous horizontaux de gauche à droite;

3.° le *kh* a été déjà comparé par M. Burnouf (p. 189 de son Mémoire) avec le *kh* assyrien dont il est dérivé peut-être par la simplification des en et par le rejet des coins réunis à gauche du signe;

4.° le *d* n'est probablement qu'une modification du ou *d* assyrien par l'omission du petit clou vertical du milieu;

5.° le *b* est identique au *b* assyrien;

6.° le *m* n'est peut-être que le *m* assyrien avec le changement de direction et de position des clous;

7.° le *n* est identique au *n* assyrien;

8.° le *r* est identique au *r* assyrien;

9.° le *w* est identique au *w* assyrien: seulement les trois clous horizontaux ont été mis à droite du clou vertical au lieu de rester à sa gauche;

10.° le *z* est probablement le même que le *z* assyrien avec l'abaissement des deux petits clous verticaux placés horizontalement entre les autres deux;

11.° la syllabe *da* ou *dah* est identique à l'assyrien *t*.

Voilà tous les rapports que j'ai pu remarquer entre l'alphabet cunéiforme assyrien et les deux autres persan et médique, par lesquels je termine ces re-

marques sur l'alphabet. On me taxera peut-être sur quelque point de puérilité et sur quelque autre de subtilité; mais j'espère que dans le nombre il y en aura qui ne seront pas sans quelque utilité, et qui fructifieront en d'autres mains plus heureuses que les miennes.

Digitized by Google

RÉSUMÉ

Je vais rassembler maintenant les résultats obtenus relativement à l'écriture et à la langue assyrienne dans le cours de ces Études.

I.° L'écriture assyrienne est celle qui se trouve sous les mêmes formes dans la troisième colonne des inscriptions trilingues sculptées par les rois Persans Achéménides sur leurs monuments à Persépolis, Hamadan etc; dans les inscriptions du château et des environs de Van, en Arménie; et dans les inscriptions qui couvrent les parois des palais récemment exhumés sous le sol de l'ancienne Ninive, capitale de l'Assyrie, et particulièrement sous les monticules de Khorsabad, Nimroud et Koujunjik.

II.° Elle s'appelle *cunéiforme* parce que ses caractères sont formés à l'aide de coins (*cunei* en latin) ou de clous répétés deux, trois, quatre fois, et même davantage. Le nombre des clous dont chaque caractère se compose le distingue des autres caractères, et quelquefois aussi leur direction et la position des uns relativement aux autres.

III.° Elle va de gauche à droite, comme les autres écritures cunéiformes, comme le sanscrit, l'éthiopien et les écritures de l'Europe; et non de droite à gauche comme le phénicien, l'hébreu, le syriaque, l'arabe et le zend.

Digitized by Google

IV.° Elle n'est ni figurative, ni symbolique, ni anagrammatique, ni syllabique; elle est phonétique, c'est-à-dire elle exprime les mots de la langue qu'elle doit représenter par des caractères séparés, destinés à exprimer les sons, soit voyelles, soit consonnes, dont ces mots sont composés.

V.° Elle possède un nombre de caractères qui surpasse de beaucoup celui de l'écriture phonétique la plus riche.

Les sons de la langue ont pour leur représentation non un seul, mais plusieurs caractères qui peuvent être employés indifféremment, et substitués l'un à l'autre dans la même inscription et dans le même mot. De la sorte une parole écrite de plusieurs manières différentes restait toujours la même et était lue de la même manière. Ces caractères ayant le même son, et pouvant être substitués l'un à l'autre, s'appellent équivalents ou homophones (ayant le même son).

VI.° Ces homophones sont en partie la répétition d'un même caractère ou type modifié sous différentes formes et de différentes manières, non pas au gré du graveur, mais sous la règle de principes fixes et arrêtés.

VII.° Deux ou trois caractères homophones représentant soit des voyelles, soit des consonnes, pouvaient être répétés dans un mot l'un à la suite de l'autre sans influence apparente sur la lecture et le sens du mot, qui restaient inaltérables.

VIII.° Les voyelles au milieu et à la fin des mots pouvaient être indifféremment écrites ou sousentendues dans la consonne précédente.

IX.° La langue dans laquelle sont écrites les inscriptions assyriennes est une seule. L'avenir nous ap-

prendra si et quels changements elle a dû subir dans le cours du temps compris par ces inscriptions.

X.° Cette langue appartient tant pour sa grammaire que pour son lexique à la grande famille des langues appelées indo-européennes, en tête desquelles se trouve le sanscrit.

XI.° Elle ne conserve pourtant presque pas de traces des terminaisons distinctives pour les cas, qui se trouvent dans les langues plus parfaites de la famille, et elle ne distingue pas assez les personnes dans quelque temps du verbe.

XII.° Elle possède aussi, mais en petit nombre, des mots d'origine araméenne, que son contact immédiat avec des races parlant cette langue lui a fait accepter.

XIII.° Les inscriptions de Persépolis, Hamadan etc. sont, avec peu d'exceptions, l'exacte traduction du texte contenu dans la colonne persane qui leur est à côté. Quelquefois aussi elles nous aident à déterminer laquelle des différentes traductions proposées pour un mot persan est celle qui doit être adoptée. Ce texte contient en première place les louanges d'Ormuzd dieu des persans, d'après une formule empruntée à Zoroastre réformateur de la religion de ce peuple; en deuxième lieu les titres ampoulés des rois persans Darius et Xercès, avec une partie de leur généalogie, et en dernier lieu, des prières à Ormuzd pour qu'il protège le roi, ses peuples et les constructions qu'il a elevées.

XIV.° Les inscriptions de Van contiennent les faits et gestes d'une dynastie de rois qui s'intitulaient roi des rois et rois de Qana (forme ancienne du nom de Van), de la Matiane et de l'Arménie. Les noms de ces rois et leur époque sont inconnus à l'histoire.

XV.° Les inscriptions de Khorsabad, le monument assyrien le plus récent de tous ceux qu'on a déterrés jusqu'ici, au dire des archéologues, appartiennent, si la lecture que j'ai donnée du nom du roi est exacte, à Chyniladan, roi de l'Assyrie et de la Babylonie dans le septième siècle avant l'ère vulgaire.

Quoique nous soyons encore incompétents pour traduire intégralement les inscriptions de Khorsabad, nous pouvons dès à présent assurer, par la vue des bas-reliefs qui les accompagnent et auxquels les inscriptions doivent servir d'explication, qu'elles doivent nous raconter les guerres et les conquêtes d'un roi d'Assyrie.

Or la lecture de quelques-uns des noms de villes et de nations qu'on trouve dans ces inscriptions nous met à même de juger de l'étendue et de la puissance de l'empire d'Assyrie. Ces noms nous montrent que cet empire s'étendait sur la Mésopotamie, sur l'Arménie, sur la Médie Atropatène, sur la Syrie, sur la Phénicie et sur l'Asie Mineure, particulièrement sur la Cilicie et sur la Cappadoce.

FIN.

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA NAZIONALE IN ROMA

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . . Pag. v

PREMIÈRE PARTIE.

§ 1. Ormuzd . . . . . » 1
§ 2. Achéménide . . . . . » 6
§ 3. Cyrus . . . . . » 16
§ 4. Hystaspe . . . . . » 24
§ 5. Gumâta. . . . . » 29
§ 6. Darius . . . . . » 31
§ 7. Xercès . . . . . » 36
§ 8. Artaxercès. . . . . » 43
Noms de pays. . . . . » 47
La Perse . . . . . » 51
La Médie . . . . . » 53
La Susiane . . . . . » id.
La Parthie . . . . . » 54
Le Kharezm . . . . . » 55
La Drangiane. . . . . » 56
L'Arachosie . . . . . » 57
Les Sattagydes . . . . . » 58
Le Kandahar. . . . . » 59
L'Assyrie . . . . . » id.
Les Arabes . . . . . » 60
L'Egypte et l'Arménie. . . . . » id.
La Cappadoce . . . . . » 61
Les Spartes . . . . . » 63
Les Yoniens . . . . . » id.

DEUXIÈME PARTIE.

§ 1. Inscriptions des vases de Venise et de Paris . . . . . Pag. 66
§ 2. Inscription de Murghab . . . . . » 73
§ 3. Inscriptions des portes à Persépolis . . . . . » 77
§ 4. Inscriptions de l'Alwand . . . . . » 86
§ 5. Inscription du pilastre sud-ovest du palais de Darius à Persépolis. » 144
§ 6. Inscriptions de Van. . . . . » 158
§ 7. Inscriptions de Khorsabad . . . . . » 183
Remarques sur l'alphabet . . . . . » 193
Résumé . . . . . » 206

Digitized by Google

FAUTES A CORRIGER

Pag.	ligne		
4	1	au lieu de	placez
16	av.-dern.	l. 20	l. 21
18	18	retranchez les mots : la terminaison sansorite du nominatif singulier	
91	2		
94	3	»	»
—	6	»	»
—	8		»
—	17		»
—	22	»	»
—	31		
95	1		
96	av.-dern.		»
98	13		
114	3		
—	10		
115	21		
—	29		
169	10	islandais	irlandais
180	25		
182		Retranchez la dernière période qui commence : On verra	
193	6		
194	18	»	»

Addition à page 186.

Il n'est pas nécessaire d'attribuer un oubli au lapicide. L'omission d'une lettre, ou d'une syllabe, qui finit un mot et commence le suivant, a pu être permise dans l'orthographe assyrien, comme elle se rencontre dans les inscriptions étrusques et romaines (deorumanium, au lieu de deorum manium; juremoveto, pour jure removeto). Cela a dû être en usage aussi chez les hébreux. La Bible en présente plusieurs vestiges, tels que מבי את (II. Sam. V. 2. Jérém. XXXIX. 16), החטי את (II. Reg. XIII. 6. Jérém. XXII. 35). C'est peut-être la cause de l'א et du ק minuscules en ויקרא אל (Lévit. I. 1), יצחק קצתי (Gén. XXVII. 46).

Cette note est de mon père, le Prof. S. D. Luzzatto.

Mag 206 838

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PADOUE

CHEZ ANTOINE BIANCHI

—

1850

Digitized by Google

Digitized by Google

A.to VOLPARI
ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google